Digitized by Google

DE LANCIV
ŒUVRES
BLIOTECA LUCCHESI-PA
III. SALA
25
VII
5

Digitized by Google

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Gronole Salaos
25 - VII - 6

VII 25 VII 5

OEUVRES

DE

LUCE DE LANCIVAL.

TOME I.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

Digitized by Google

Colin del. Lith de Langlumé

Medical School LIBRARY

Digitized by Google

23303

OEUVRES

DE

LUCE DE LANCIVAL,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR M. COLLIN DE PLANCY,

ET DES DISCOURS PRONONCÉS SUR SA TOMBE

PAR MM. DEGUERLE, LACRETELLE ET ROGER,

DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

PARIS,

BRISSOT-THIVARS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE L'ABBAYE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 14.

MDCCCXXVI.

٤٥٤.٥٢

NOTICE

SUR

LUCE DE LANCIVAL.

Il faudrait des volumes, si l'on voulait rassembler toutes les anecdotes intéressantes qui se rattachent à la vie de Luce de Lancival, et qui sont restées dans le souvenir de ses nombreux élèves. Ce fut dans le monde l'homme le plus aimable, dans la chaire le professeur le plus habile; les Muses lui prodiguèrent souvent leurs faveurs; le théâtre a retenti de sa gloire; et, si des maladies funestes n'eussent empoisonné sa vie, si une mort prématurée ne l'eût enlevé sitôt, il eût laissé autant d'admirateurs qu'il a laissé d'amis.

Cependant, il était si cher à ceux qui l'ont connu, qu'ils n'ont pas le courage de s'arrêter aux défauts qui se rencontrent dans ses essais; ils

l'admirent avec leur cœur, comme nous admirons les poëtes classiques avec le jugement et l'esprit. C'est donc surtout à ses élèves, presque tous devenus des hommes distingués, c'est aux dames, qu'il aima trop peut-être, c'est à la société dont il faisait les délices, que nous offrons le recueil de ses ouvrages, rassemblés pour la première fois.

Nous voudrions le faire connaître à ceux qui ne l'ont jamais vu, en retraçant ici les principales circonstances de sa vie. Mais nous sommes forcés de passer sous silence une foule de traits charmans, qui ne seraient sentis que par ceux qui ont vécu avec lui.

Jean-Charles-Julien Luce de Lancival naquit à Saint-Gobin en Picardie, dans l'année 1764. Il montra dès l'enfance des dispositions peu communes, et vint faire ses études à Paris. Le collége de Louis-le-Grand, où il obtint ses premiers succès, n'a point oublié les triomphes éclatans que le jeune Luce remporta dans tous les concours. L'éloquence et la poésie latine lui étaient devenues familières, dans un âge où l'on ose à peine essayer d'écrire. Il faisait sa rhétorique, lorsqu'il

publia, sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse, un petit poëme latin, qui fit assez de bruit pour être remarqué du grand Frédéric. Ce monarque connaisseur lui écrivit même une lettre flatteuse, lui envoya un présent, et lui prodigua des encouragemens dont il était assez avare.

Ces distinctions enflammèrent le génie du jeune poëte : il célébra la paix de 1783 dans une ode latine qui acheva de fixer sur lui l'attention des littérateurs. Il publia l'année suivante son *Poëme sur le Globe.*

De tels succès promettaient un homme d'un mérite rare. Ses maîtres crurent rendre service aux bonnes études, en fixant Luce de Lancival dans l'instruction publique; et, à vingt-deux ans, il fut nommé professeur de rhétorique au collége de Navarre. Ce qu'on remarqua le plus en lui, dans ses nouvelles fonctions, ce fut la vive affection que lui portaient ses élèves, la confiance respectueuse qu'il sut leur inspirer constamment, et l'éloquence abondante et pure qu'il mettait à tous ses discours. Cette facilité de bien dire et d'improviser avec élégance attira sur lui les

regards de M. de Noé, prélat vertueux qui devint son ami, et qui se l'attacha bientôt par des liens durables. Luce, peut-être alors inconséquent, abandonna la carrière qu'il honorait par ses talens et son zèle; il entra dans les ordres, et suivit M. de Noé dans son diocèse de Lescar, en qualité de grand-vicaire. Il n'eut pas de moindres succès dans ce poste difficile; car il devait donner à tout le cachet brillant de son esprit et de son amabilité. On vante beaucoup les sermons qu'il composa de 1787 à 1790; mais ils n'ont pas été publiés. On dit aussi qu'il fut pour beaucoup dans quelques-uns des mandemens de M. de Noé, qu'il n'abandonna que lorsqu'il s'y vit forcé par les plus impérieuses circonstances.

Au moment des grands orages de notre révolution, M. de Noé quitta la France; Luce passa dans la retraite et l'étude cette époque redoutable. Contraint de renoncer à l'état ecclésiastique, qui était alors un crime capital, il se livra à la poésie, et s'essaya dans la carrière dramatique. Il avait déjà publié, en 1784, comme nous l'avons dit,

un petit poëme sur le globe. Il fit jouer, en 1793, *Mutius Scævola*, tragédie en trois actes. Duryer, cent quarante ans auparavant, avait composé une pièce sur le même sujet; il est probable que Luce la connaissait, mais il lui doit beaucoup moins qu'on n'a voulu dire. Les caractères de Mutius et d'Aruns sont habilement traités. Le succès de la pièce fut néanmoins vivement contesté, et l'auteur se fit des ennemis, pour avoir jeté de l'intérêt sur le personnage du roi Porsenna. C'était en 1793.

Luce fit imprimer, l'année suivante, *Hormisdas*, tragédie en trois actes, qui ne put être jouée, parce que, comme il le dit dans sa préface : « Tour à tour trop ou trop peu révolutionnaire, « jamais elle ne fut jugée à l'ordre du jour. » Du reste, cette pièce est pleine d'intérêt et de situations dramatiques.

Archibald, tragédie en trois actes, vint quelque temps après, et n'eut qu'un petit nombre de représentations. *Fernandez*, tragédie encore en trois actes, fut jouée en 1797. La brillante versification de cette pièce la fit accueillir dans sa nou-

veauté; mais on lui reprocha des invraisemblances, et elle n'a pas reparu au théâtre.

Luce de Lancival avait une imagination riche, un goût pur, mais trop de facilité peut-être, et ses critiques ont trouvé qu'il composait trop vite; aussi, aucun de ses ouvrages n'est exempt de défauts. *Périandre*, tragédie en cinq actes, qui parut en 1798, est un drame écrit avec goût, mais un peu dénué de cet intérêt qui seul peut animer les jeux de la scène.

Il est vrai qu'alors de nouveaux soins réclamaient presque tous les instans du poëte. Deux hommes à qui la France actuelle doit une longue reconnaissance, et qui n'ont cherché qu'à éviter l'éclat dont ils méritent d'être entourés, MM. Dubois et Loyseau, à peine échappés aux fureurs de 1793, avaient reconstitué l'éducation en France. Leur maison, qui a produit tant d'élèves distingués, fut la première qui offrit un asile aux Muses proscrites. Ils rassemblèrent autour d'eux les débris de l'ancienne université; parmi ces maîtres illustres se trouva Luce de Lancival, pour les belles-lettres. On rencontrera fréquemment dans

ses OEuvres des témoignages de son long séjour dans cette maison célèbre, dont il n'était pas le seul ornement.

Ce fut alors qu'il composa, pour la jeune et brillante épouse de M. Dubois, l'*Épître à Clarisse sur les dangers de la coquetterie.* Il fit imprimer ce joli poëme avec l'*Épître à l'Ombre de Caroline.* La beauté, les grâces, les charmes de l'esprit et du cœur, qui attiraient continuellement l'admiration sur Clarisse, lui inspirèrent beaucoup d'autres petites pièces, imprimées ici pour la première fois.

Il composa aussi quelques discours remarquables, prononcés à des distributions de prix, et concourut pour l'éloge de M. de Noé, qui mourut en 1802, et à qui il avait conservé tout son ancien attachement. Le discours funèbre que lui dicta la perte d'un ami si vertueux et si cher, fut couronné par le Musée de l'Yonne, et parut imprimé à Auxerre, en 1804.

Il venait de terminer son poëme d'*Achille à Scyros*, imitation de Stace, où l'on a trouvé de

très-beaux morceaux, et que M. Noël cite fréquemment dans ses leçons de littérature française. « Le style n'en est pas exempt de recherches, dit Chénier; le poëme offre peu d'action pour six chants; peut-être même est-il défectueux dans son ordonnance : mais on y trouve des traits ingénieux, d'agréables descriptions, des tirades bien versifiées. »

Dans la deuxième édition que Luce publia en 1807, il fit voir qu'il avait assez de génie pour ne pas mépriser les avis; il corrigea beaucoup, et fit disparaître la plupart des fautes que lui reprochait une saine critique. Le sujet d'Achille à Scyros avait déjà été traité avec succès par Métastase; mais on assure que Luce n'avait pas lu l'ouvrage italien.

Deux ans plus tard, en 1809, Luce publia celui de ses poëmes qui a fait le plus de bruit : *Hector*, tragédie en cinq actes, accueillie d'une vogue soutenue, et jugée par M. Villemain, élève du poëte, comme une œuvre véritablement homérique. Il est certain qu'elle est puisée tout

entière dans *l'Iliade*, que l'auteur possédait assez bien pour en saisir parfaitement la couleur antique [1].

Une autre tragédie intitulée *Cosroès* est restée imparfaite et n'a pas été mise au jour. Ce fut presque le chant du cygne. Luce était en proie depuis long-temps à de longues et cruelles douleurs. Déjà on avait été obligé, en 1790, de lui couper une jambe. Il avait souffert la douleur avec cette gaîté qui ne l'abandonna jamais, et cette philosophie qu'on retrouve dans certaines âmes fortes. Au moment de l'amputation, ses nombreux amis, qui connaissaient son caractère,

---

[1] Ce sujet avait déja inspiré assez heureusement Sconin, et surtout Clairfontaine. — On donna, dans les cent jours, une reprise de l'*Hector* de Luce, tragédie que l'empereur affectionnait, parce qu'elle lui avait été lue avant d'être jouée, et qu'il avait donné des conseils à l'auteur. A ces vers :

> Soudain, comme un colosse, à l'armée immobile
> Apparaît un guerrier.... C'est lui....

Tous les yeux se tournèrent vers l'empereur, qui était présent; et il y eut de grands applaudissemens.

l'entourèrent et lui offrirent le pari d'un grand dîner à Saint-Cloud, s'il souffrait l'opération sans se plaindre. Il soutint le pari. M. Le Breton, célèbre chirurgien, se mit aussitôt en devoir de couper la jambe malade. Lorsqu'elle tomba sous le dernier coup de scie, Luce, qui tenait une serviette dans ses dents, et qui n'avait pas encore sourcillé, s'écria : « J'ai gagné le dîner de Saint-« Cloud ! »

Cette amputation eut lieu le 29 juin. Luce, tous les ans à pareil jour, fit une chanson de table pour en célébrer l'anniversaire et pour remercier son chirurgien, dont par hasard ce jour-là était la fête. Il donna aussi à Legros, mécanicien orthopédiste, qui lui avait fait une jambe de bois, un reçu en vers, que nous publions dans ses Œuvres. En un mot, il continua d'être en société l'homme le plus aimable ; et, malgré sa jambe de bois, il n'en fut pas moins recherché de toutes parts.

On conte qu'un jour, dans une promenade lointaine où il accompagnait ses élèves (il professait en même temps les belles-lettres chez MM. Dubois et Loyseau et au Lycée impérial), la bé-

quille sur laquelle il s'appuyait se cassa; aussitôt toute cette belle jeunesse se groupa autour de lui; avec leurs mouchoirs ils firent une espèce de fauteuil sur lequel ils assirent leur maître chéri, et le rapportèrent ainsi en triomphe. Mille traits semblables témoignent la vive affection que ses élèves lui portaient. Son existence physique était douloureuse; mais il était heureux du bonheur de l'âme, du plaisir d'être partout aimé, et des charmes de la gloire.

L'empereur Napoléon l'avait décoré de la croix d'honneur et gratifié d'une pension de 6,000 fr., à l'occasion de sa tragédie d'*Hector*. Dans les concours célèbres qui furent ouverts pour célébrer le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, Luce de Lancival remporta le grand prix des discours latins. Il était, comme le Tasse, sur son lit de mort, à la veille de son triomphe. La gangrène s'était mise dans la jambe qui lui restait; la médaille d'or, la couronne de laurier, les honneurs étaient dans son antichambre, et la mort à son chevet. Un page entra de la part de l'empereur; des dignitaires de la cour et de l'Université impériale

lui présentèrent le prix qu'il avait remporté; il le reçut, témoigna un vif mouvement de bonheur, et mourut, entouré comme un puissant monarque, le 17 août 1810.

« C'est peut-être une destinée assez frappante, dit M. Villemain, que les premiers essais et les derniers efforts de Luce aient été consacrés à l'éloge de deux princesses du même sang et du même nom; qu'il ait commencé sa brillante carrière en pleurant la mort de Marie-Thérèse, et qu'il ait terminé sa vie en célébrant la gloire et le bonheur de Marie-Louise. » Ajoutons qu'aux deux termes de sa vie littéraire, il écrivit en latin ces deux éloges; qu'il fut récompensé de l'un par Frédéric II, et de l'autre par Napoléon.

Luce de Lancival était plein de franchise et de gaîté; son âme était belle et noble. Il a laissé de monumens de sa reconnaissance pour tous ses amis. Il a même chanté dans une ode le fameux rob anti-siphilitique de Boyveau-Laffecteur; remède précieux qui l'avait arraché à une maladie cruelle, à cette maladie terrible qu'on puise au sein des plaisirs, et qui peut-être ne se guérit

jamais entièrement. Toujours est-il vrai que ce fut cette maladie qui enleva Luce de Lancival à quarante-cinq ans. Mais il avait trop aimé les femmes ; et quand les soins d'un ami dévoué avaient réparé à demi les ravages du mal, Luce détruisait l'effet de ces soins par de nouvelles imprudences. Il dut beaucoup au vertueux et respectable Boyveau-Laffecteur, dont il habita long-temps la maison, et dans la famille de qui il ne cessa de trouver le plus tendre dévouement.

Les ouvrages qu'on a indiqués dans cette notice, malgré leur mérite incontestable, ne donnent pas encore la mesure du talent de Luce de Lancival. « Il faut avoir connu sa personne, ajoute encore M. Villemain [1], pour sentir tout ce que les lettres ont perdu par sa mort. Il faut l'avoir vu, l'avoir entendu, pour être en état d'apprécier cette imagination brillante et féconde, qui se répandait avec une égale abondance sur tous les

---

[1] *Magasin encyclopédique*, 1810, tome V, p. 138.

objets, ce goût prompt et juste qui saisissait dans les productions d'autrui les moindres fautes et la plus légère négligence, cette composition rapide et facile qui semblait plutôt un jeu qu'un travail....

« Jusqu'à sa dernière heure, Luce a vu près de lui tous ceux qu'il aimait, et ses yeux mourans n'ont rien eu à désirer. Les honneurs sont venus le chercher jusque sur son lit de mort; il a serré la main des deux amis qui lui présentaient la plus flatteuse couronne; il s'est fait répéter les paroles du grand maître; et, tandis que son corps épuisé mourait peu à peu, son âme toute sensible et toute vivante a pu goûter encore la gloire et l'amitié. ».

Nous n'avons pas parlé d'une comédie, la seule que Luce ait faite, parce qu'elle n'eut point de succès. *Le Lord impromptu*, en vers et en quatre actes, tiré du joli roman de Cazotte, pouvait faire un opéra-comique; mais, malgré de jolis détails et de beaux vers, cette comédie fut repoussée au Théâtre-Français.

Nous répétons, en finissant, qu'il ne faut pas

juger Luce de Lancival avec une sévérité extrême. Il faut avoir égard à ses longues douleurs physiques, à sa vie tumultueuse, à ses devoirs de professeur qu'il remplissait tout entiers, et joindre à ses OEuvres, que nous publions ici, la liste de ses élèves devenus célèbres : ils sont encore son ouvrage.

DISCOURS

PRONONCÉS

SUR LA TOMBE DE LUCE DE LANCIVAL,

LE 18 AOUT 1810,

PAR MM. DEGUERLE, LACRETELLE ET ROGER.

DISCOURS

DE M. DEGUERLE.

Deux jours ne sont pas écoulés, et son excellence le grand-maître de l'Université impériale proclamait, au milieu des applaudissemens universels, le triomphe de Jean-Charles-Julien Luce de Lancival. Il disait : « Le vainqueur, retenu « par une maladie funeste, ne pourra malheu- « reusement assister à son propre triomphe.

« Que la faveur publique le dédommage! qu'il « apprenne sur son lit de douleur tout l'intérêt « qu'il inspire! Embellissons du moins, autant « qu'il est en nous, cette palme glorieuse que nos « mains ne peuvent placer sur sa tête. »

En mêlant alors, messieurs, ses acclamations à celles du public, le Lycée-Impérial ne s'attendait pas sans doute qu'il aurait sitôt à pleurer la mort du professeur illustre dont l'Université impériale regrette aujourd'hui la perte.

Ainsi donc les talens et la gloire ne peuvent nous défendre de la loi commune! C'est en vain que la scène française a tant de fois applaudi à la magnanimité d'Hector; c'est en vain qu'un grand prince, juste appréciateur du mérite, a daigné honorer l'auteur de son suffrage et le combler de ses bienfaits : nos écoles ne retentiront plus de ses doctes leçons; et d'un maître si justement estimé, il ne nous reste plus, hélas! que sa mémoire.

La religion, les lettres et l'amitié s'unissent

du moins en ce moment pour consacrer son souvenir. Nous pouvons sans crainte apporter à sa cendre notre dernier tribut, et montrer sans rougir, nous ses collègues, la douleur de l'avoir perdu, vous ses élèves, le noble désir de l'imiter un jour.

DISCOURS

DE M. LACRETELLE.

Parens, amis de M. Luce de Lancival, vous, les anciens compagnons de ses travaux, vous, ses élèves, qui, par votre douleur, vous déclarez ses enfans, permettez à un de ses collègues dans la Faculté des lettres de pleurer avec vous une mort si digne de regrets, et que des larmes si sincères, que des palmes si glorieuses rendent peut-être digne d'envie. Les tendres soins de sa sœur, les entretiens de l'amitié, deux triomphes littéraires, l'un remporté la veille de sa cruelle maladie, et l'autre la veille de sa mort, le suffrage du grand dispensateur de la gloire, des regrets exprimés solennellement par la voix la plus éloquente, la couronne qui lui fut apportée..... il y a deux jours; la joie modeste avec laquelle il

la reçut, le rayon de lumière qui vînt de nouveau éclairer les traits où se peignaient la noblesse et la franchise de son âme; la sérénité qu'il exprima dans ce moment, soit qu'il la ressentît, soit que son bon cœur lui inspirât de laisser croire à ses amis qu'il était trompé par leurs espérances; d'autres espérances bien plus sublimes, celles qui doivent s'offrir à l'homme juste, voilà ce qui lui permit de dire avec le grand poëte dont il était le digne interprète : *Sic juvat ire sub umbras.*

En tenant ce langage, je n'offense point votre douleur, vous, à qui cet ami si sensible manquera toujours. Nous, qui sommes près d'entrer dans la carrière où M. Luce de Lancival devait nous éclairer par son expérience, et nous animer du feu de son émulation, nous sentons auprès de cette tombe, arrosée de tant de larmes, que le plus beau prix est assuré à nos travaux; nous voyons d'avance la famille que nous pouvons nous former parmi des cœurs reconnaissans. Luce de Lancival fut heureux; il s'était entièrement identifié avec ces jeunes âmes, qu'il dirigeait vers

la gloire, et surtout vers le bonheur d'être utile; après leur avoir communiqué toutes les belles émotions, il recevait d'eux ces expressions si douces que tout semblait assurer à son esprit et à son cœur une jeunesse perpétuelle. Et il n'est plus! et voilà que nous déposons ses restes auprès de la tombe que sa piété filiale fit ériger à son père, à la mère dont il soulagea et enorgueillit la vieillesse. Ah! méritons d'être aimés et d'être pleurés comme M. Luce de Lancival.

DISCOURS

DE M. ROGER.

Quand, le 7 juin dernier, le Lycée-Impérial vit accourir dans son enceinte les maîtres et les élèves de l'ancienne et de la nouvelle Université, pour y entendre M. Luce de Lancival prononcer, sur le mariage de nos augustes souverains, un discours digne d'un si noble sujet ; quand, charmés tantôt par la grâce piquante, l'esprit délicat et vif, l'imagination riante et fraîche de l'orateur, transportés tantôt par des mouvemens rapides, par des tableaux touchans, par les pensées élevées répandues dans son discours, nous lui souhaitions, nous lui présagions tous la victoire sur ses doctes concurrens, qui l'eût dit, messieurs, à le voir si rempli de chaleur et de vie, que, deux mois après, nous viendrions pleurer sur sa tombe !

Ah! combien sa perte, qui, dans tous les temps, eût été si cruelle pour ses parens et pour ses amis, devient plus douloureuse encore par les circonstances qui l'accompagnent! Il expire au moment où sa réputation littéraire s'accroît par de brillans succès; où la libéralité, bien plus, où les suffrages du monarque encouragent si puissamment la muse qui nous retraça le vaillant Hector; au moment où les élèves de l'École-Normale se réjouissent de pouvoir entendre M. Luce leur développer tous les trésors de la poésie latine! Il expire au moment où le grand-maître de l'Université vient de le proclamer vainqueur de ses rivaux! Ah! du moins, ses amis lui ont porté, sur son lit de douleur, cette couronne qu'il n'a pu venir recevoir lui-même; ils lui ont redit les applaudissemens, les regrets unanimes de cette nombreuse assemblée qui le cherchait en vain des yeux; ils lui ont répété surtout ces paroles touchantes où le grand-maître a si bien exprimé toute l'étendue de son estime et de son affection particulière. Prix flatteur, digne de l'ambition de tous les membres de l'Université! Récompense honorable, qui

a comblé de joie et de reconnaissance notre ami mourant!

« Ah! s'écria-t-il en apprenant ces nobles « témoignages d'intérêt, pour que le grand-maî- « tre fasse tant pour moi, qu'ai-je donc fait « pour lui? » Qu'a-t-il fait? Il n'est permis qu'à M. Luce de l'oublier. Vingt-quatre ans de professorat, la saine doctrine conservée et propagée, des milliers d'élèves instruits par ses soins, le Lycée-Impérial illustré, les autres lycées électrisés par ses succès, sont-ce là des services qu'un grand-maître tel que le nôtre ait pu méconnaître? Que dis-je? S'il ne les a pas récompensés d'une manière plus éclatante encore, c'est que la modestie, c'est que les goûts de M. Luce s'y sont refusés. « Laissez-moi dans l'enseignement, lui a-t-il dit « souvent; c'est là que j'ai placé ma gloire, ou « plutôt mon bonheur. »

On ne poussa jamais en effet plus loin l'amour de son état. Ni les attraits de la scène, où sa voix s'est fait entendre au cœur des héros, ni les plaisirs de la société, où brillaient les grâces de son

esprit et la gaîté naïve et franche de son caractère, ni l'espoir d'un repos honorable, que sa santé devait lui faire désirer, rien ne put jamais distraire M. Luce du soin d'instruire ses élèves et leur inspirer, non-seulement le goût, mais l'enthousiasme des bonnes études. Mais si les lettres, si l'enseignement doivent déplorer sa perte, quelle ne doit pas être la douleur de sa famille et de ses amis? De sa famille? Il fut si bon fils! il fut si tendre frère! De ses amis? Les larmes que je vois répandre n'attestent-elles pas mieux que tout ce que je pourrais dire, combien son amitié était désirable, combien elle était recherchée? Sans intrigue, sans envie, sans ambition, d'un commerce facile et sûr; enjoué, mais sensible, libéral jusqu'à la profusion, jouissant vivement de ses succès, aidant à ceux de ses rivaux, ivre de ceux de ses amis, tel fut celui que nous venons de perdre à l'âge de quarante-six ans.

Et tant de qualités, tant de talens recommandables, tant et de si doux triomphes, n'ont pu arrêter, n'ont pu suspendre le coup fatal qui nous

l'a ravi! Ah! pleurons, et répétons douloureusement avec un poëte particulièrement cher à M. Luce :

> Vive pius, morire pius! cole sacra colentem.
> Mors tamen à sacris in sua busta trahet!
> Carminibus confide bonis, jacet ecce Tibullus!

M. Luce vivra du moins dans le cœur de ceux qui l'ont connu; il vivra dans le souvenir des lettres; il vivra surtout long-temps dans la mémoire de la jeunesse studieuse. Puissent nos regrets et nos pleurs arriver jusqu'à lui! Puisse au repos éternel dont il va jouir, se mêler la satisfaction de voir prospérer cette Université qui lui était si chère, ce Lycée-Impérial où il fut élevé, ces élèves, dont l'institution faisait ses délices, et dont le bonheur fut le plus constant comme le plus ardent de ses vœux.

Digitized by Google

POÉSIES

SUR

LA MORT DE LUCE DE LANCIVAL.

Clarum immaturo rapuit mors funere vatem,
Cæsarei doni qui memor usque fuit.
Palmam exoptavit laudando in Cæsare; palmam
Cùm tulerit tantam, victor obivit ovans.

TRADUCTION.

« La mort ravit trop tôt cet illustre écrivain,
« Plein de reconnaissance envers son souverain.
« Dans son éloge auguste il voulut la victoire,
« Et, vainqueur, il mourut satisfait de sa gloire. »

MALINGRE.

Theresiam egregiis ornâsti versibus urnam,
Imberbis juvenis : victi plausêre magistri.
Hectoris ad tumulum carmen tua musa virile
Condidit, implenturque pio proscenia fletu.
Regia te latiâ narrantem fœdera linguâ,
Nobile connubium (magnæ fausta omina genti)
Audiit, antiquamque recens Academia novit;
Grandia vox canit, heu! suprema! et nescia flecti
Fata vetant populo imponi spectante coronam.
Siste gradum, fera mors! summique ex ore magistri,
Quo Phœbus, Musæque et amici interprete gaudent,
I, dolor, i, plausus, saltem morientis ad aures!

Vaudelin.

TRADUCTION.

« Dans ta première jeunesse, tu fis retentir « avec éclat tes chants funèbres sur l'urne de « Marie-Thérèse : tes maîtres t'applaudirent en « s'avouant vaincus. Dans la maturité des talens, « ta muse sut gémir noblement sur le tombeau

« d'Hector; à sa voix, le théâtre se remplit de « gémissemens et de larmes. L'Université nou- « velle t'entendit raconter, dans la langue des « Romains, les traités des rois, et cet illustre « hyménée qui promet à la grande nation le plus « fortuné destin; elle l'entendit, et reconnut l'an- « cienne Université; mais ces accens sublimes « sont, hélas! tes derniers accens, et le sort in- « flexible ne permet pas que tu sois couronné « sous les yeux du public. Arrête! mort cruelle, « arrête! Que du moins l'expression de notre dou- « leur, que nos applaudissemens, transmis par « l'organe du grand-maître, digne interprète « d'Apollon, des Muses et de l'amitié, aille re- « tentir à l'oreille de ta victime! »

Hectoreos cecinit casus clarumque hymenæum,
Augustum fœdus, firmatur pignora pacis :
Et palmam et mortis falcem, heu! prospicit unà;
Sic moriens, perhibent, promit modulamina cycnus.
O Solymæ cantor divine! simillima fata!
Heu! tibi promeritam rapuit mors invida laudem!

TRADUCTION.

« Il chanta les tristes destinées d'Hector, et « cet heureux hymen, cette auguste alliance, « gage d'une éternelle paix. Il voit en même « temps et la palme de la gloire et la faux de la « mort. Ainsi, dit-on, le cygne fait entendre en « mourant des chants mélodieux. O chantre di- « vin d'Armide ! ô fatal rapprochement de deux « destinées trop semblables ! Hélas ! la cruelle « mort t'envia ta récompense et ton triomphe ! »

ACHILLE

A SCYROS,

POËME EN SIX CHANTS.

Nomen Achillis amant.....
STACE.

Digitized by Google

A MONSIEUR

H. J. Schimmelpenninck.

Mon honorable ami,

Quand le Poème d' Achille à Scyros *parut, vous étiez ambassadeur, & appelé par le voeu public à un poste plus éminent; mais alors même ce n'est, vous le savez, qu'à l'homme vertueux, à l'ami des lettres, au savant modeste que je dédiai mon ouvrage.*

Vous n'avez perdu aucun de ces titres; & c'est avec les mêmes sentimens que je vous prie d'agréer l'hommage de cette nouvelle édition.

Luce de Lancival.

AVERTISSEMENT

MIS AU DEVANT DE LA SECONDE ÉDITION.

L'accueil favorable que le public a fait au poëme d'Achille a Scyros m'aurait permis de donner beaucoup plus tôt cette nouvelle édition ; mais, outre que des occupations plus importantes ont réclamé d'abord tous mes soins, avant de reproduire un ouvrage que son succès et d'honorables suffrages m'autorisaient à ne pas croire tout-à-fait sans mérite, j'ai voulu recueillir, soit des conseils de l'amitié, soit des observations de la critique, soit de mes propres réflexions, tout ce qui pouvait contribuer à le rendre plus digne encore de la faveur publique.

J'ai relu, avec le désir sincère d'en profiter, tout ce que les journalistes du temps ont dit de mon poëme. Tous en ont fait plus ou moins l'éloge ; et comme je ne suis lié particulièrement avec aucun d'eux, il me serait permis de me glorifier de leur suffrage ; mais j'aime mieux reconnaître les obligations que j'ai à quelques-uns pour le ton décent avec lequel ils ont relevé les défauts que je me suis empressé de corriger.

Presque tous ont loué la conduite de mon poëme, ont trouvé de la sagesse dans le plan, de l'intérêt dans la fable, et m'ont su gré des changemens et des additions que j'ai jugé à propos de faire à *l'Achiléide* de Stace. Un d'entre eux cependant a prétendu qu'Achille a Scyros ne pouvait pas être la matière d'un poëme héroïque. Non, si l'on ne veut voir dans ce sujet qu'Achille déguisé en femme, qu'Achille amoureux et triomphant de l'innocence, ou plutôt de l'ignorance de Déidamie : mais si l'on y voit une déesse alarmée, qui cherche à soustraire son fils, malgré les destins, malgré lui-même, à une gloire qui doit être le prix de son trépas; si l'on y voit cette mère, intéressante par sa faiblesse même, implorant en vain l'assistance de Neptune, qui veut la consoler, et l'effraie en lui prédisant les brillantes destinées de son fils; si on la suit sur le mont Pélion, où tout redouble son effroi, où le sauvage élève du Centaure achève de la désespérer par le tableau des jeux et des exercices de son enfance; si, lorsqu'elle a imaginé l'unique stratagême qui flatte encore son espoir maternel, on la voit luttant contre l'instinct héroïque et le caractère indomptable d'Achille; si ses efforts n'aboutissent qu'à faire ressortir les brillantes qualités qu'elle veut enchaîner; si, lorsque après les plus violens combats, après la plus opiniâtre résistance, vaincu par l'Amour seul, son fils a consenti au déguisement, il se montre encore Achille dans les repro-

ches qu'il se fait à lui-même, dans ses regrets, dans l'expression sauvage de sa tendresse, dans l'impétuosité de ses transports, dans la manière même dont il est heureux; et si le tableau de ses amours ne fait pas la sixième partie du poëme; si, d'un autre côté, l'on contemple la Grèce entière sous les armes, au milieu des plus terribles préparatifs, ne voyant qu'Achille, n'implorant qu'Achille, et chargeant deux de ses plus illustres guerriers de découvrir et de ramener au camp celui qui en doit être l'âme et la gloire; si l'on accompagne les deux envoyés à la cour de Lycomède; si l'on voit Achille impatient de les connaître, dévorant leurs traits, leurs armes, leurs discours, et surtout le récit du crime de Pâris, et le tableau des préparatifs guerriers dont il est suivi; enfin, après s'être fait soupçonner vingt fois, se trahissant au seul aspect d'une lance, au moment où il a le plus d'intérêt à rester caché, et, malgré sa mère, malgré son fils, malgré son amante devenue son épouse, volant accomplir ses glorieuses destinées; si ce dénouement s'opère par un spectacle tout à la fois merveilleux, sublime et pathétique, on conviendra qu'un pareil sujet sort de la classe des sujets érotiques, et n'est pas indigne de la muse de l'épopée.

Un de mes censeurs, le plus sévère peut-être, mais auquel je ne puis me dispenser de répondre, parce qu'il a mis dans sa critique une politesse et des égards que n'ont pas toujours ses confrères, M. Ch. D., qui rédigeait alors

le *Mercure*, en convenant que le sujet d'Achille a Scyros est héroïque, pense qu'il devait être conçu tout autrement : il aurait voulu que je l'eusse généralisé davantage, et qu'intéressant mes lecteurs à la vengeance des Grecs plutôt qu'aux amours d'Achille, j'eusse d'abord représenté l'Europe et l'Asie en mouvement, toute la Grèce insultée dans la personne d'un de ses princes, l'honneur du lit nuptial à venger, vingt rois rassemblés pour cette cause, mais arrêtés dans leurs desseins par l'absence d'Achille; et qu'ensuite, faisant usage du merveilleux, qui, dit-il, y entrait naturellement, j'eusse introduit Minerve et Junon prenant part aux préparatifs de la guerre de Troie, et demandant, dans le conseil des dieux, qu'Achille accomplît sa destinée. Le poëte, poursuit M. Ch. D., avait ici une belle occasion de remuer tout l'Olympe : qui empêchait Thétis de recourir à Vénus, intéressée comme elle dans cette grande affaire ? et pourquoi Vénus n'aurait-elle pas envoyé l'Amour à Scyros ? Ce merveilleux était nécessaire par plusieurs raisons : d'abord il déchargeait une mère d'un rôle odieux ; ensuite il sauvait ce qu'il y a d'invraisemblable dans le déguisement d'Achille, etc., etc.

Ce plan peut être fort beau, mais ce n'est pas, mais ce ne pouvait pas être le mien ; et il me semble qu'en employant tant et de si importantes machines, j'aurais mal suivi ce précepte d'Horace :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Un héros enfant, déjà ébranlé par les prières, les caresses et les larmes d'une mère trop tendre, cède à l'irrésistible attrait d'un premier amour, et consent à un déguisement momentané, qu'il dépouille au premier son de la trompette et au seul aspect d'une armure : voilà le véritable sujet de mon poëme ; l'intérêt des Grecs n'est ici qu'accessoire ; c'est l'Amour qui en fait le nœud, c'est la Gloire qui le dénoue. On insiste, et l'on dit que ce déguisement n'a rien d'héroïque en lui-même ; mais, outre qu'il est consacré par la fable, l'extrême jeunesse d'Achille l'excuse ; et quant à la manière dont il triomphe de Déidamie, si elle est inexcusable sous le rapport moral, j'oserai dire qu'elle est dans les mœurs poétiques du héros : la séduction, quoi qu'en ait dit un journaliste, eût été une sorte de contre-sens dans le caractère d'Achille ; sa violence est blâmable sans doute ; un sage austère peut s'en scandaliser, comme il peut se scandaliser de l'entrevue conjugale d'Hélène et de Pâris dans Homère, du mariage de rencontre d'Énée et de Didon dans Virgile, des tendres complaisances d'Armide pour Renaud dans le Tasse, et de Gabrielle pour Henri dans Voltaire. Ce qu'il fallait éviter, c'était de blesser les lecteurs délicats par des images ou des expressions contraires à la décence, et sous ce rapport, je ne crains point que la sévérité de M. Ch. D. me trouve en défaut. Je demande pardon à mes lecteurs d'une discussion peut-être trop prolongée ; mais la cri-

tique peut nous attaquer tous les jours, et nous n'avons qu'un moment pour lui répondre.

Au surplus, les observations de M. Ch. D. m'ont fait naître l'idée de deux changemens essentiels; mon début, un peu trop vague, a pu l'induire lui-même en erreur sur le véritable sujet de mon poëme. Tel était ce début :

Je chante ce héros à qui les Destinées
Promirent une gloire immense et peu d'années;
Dont l'éclat, même au roi du céleste séjour,
Fit redouter l'honneur de lui donner le jour, etc.

C'était tomber dans le défaut que j'avais reproché à Stace; c'était annoncer en quelque sorte l'intention de *chanter tout Achille*, tandis que je ne voulais et ne devais chanter qu'un seul événement de sa vie. Je crois mon sujet beaucoup plus circonscrit et mieux énoncé par ces deux vers :

Je chante ce héros dans l'Aulide attendu,
Par l'aspect d'une lance à son destin rendu;
Héros né d'un mortel, etc.

Un changement que je crois bien plus heureux encore, et que M. Ch. D. approuvera, puisqu'il tend à corriger ce qu'il a trouvé d'inconvenant dans l'action de Thétis qui cache son fils sous des habits de femme, parmi les filles

de Lycomède, ce sont les vers suivans, placés au moment même où la déesse hésite encore sur le choix d'un asile :

Une pensée arrête un moment la déesse :
Son fils n'est point dans l'âge où règne la sagesse ;
Sensible, ardent, son cœur doit connaître l'amour ;
Jeune, superbe, il peut l'inspirer à son tour,
Et du roi de Seyros elle a vu la famille :
De jeunesse, d'attraits, de vertus elle brille ;
Si d'un désir fougueux son Achille emporté,
Oubliant ce qu'on doit à l'hospitalité,
Sous un déguisement aux larcins favorable !....
Eh ! pourquoi s'alarmer d'un oubli réparable ?
L'épouse d'un mortel, à la fille d'un roi,
De son fils, sans rougir, peut engager la foi ;
Et la fille d'un roi, pour cacher sa faiblesse,
Peut accorder sa main au fils d'une déesse :
Cet hymen la sert mieux ; plus de délai : Thétis
Ne voit qu'un seul péril, c'est celui de son fils :
Lui sauvé, tout est bien, tout lui semble facile, etc.

Il me semble que ce projet d'hymen, annoncé d'avance et exécuté aussitôt que les torts d'Achille sont connus, doit sauver cette mère, trop faible si l'on veut, du reproche d'immoralité.

C'est dans le style surtout que j'ai fait de nombreuses corrections : on m'avait reproché, avec justice, des négligences, des enjambemens vicieux, quelques expres-

sions hasardées, le retour trop fréquent de certaines coupes à effet, et quelques vers peu harmonieux. J'ai profité de toutes les observations qui m'ont paru fondées, et, parmi les Aristarques auxquels j'ai le plus d'obligation sous ce rapport, je nommerai avec reconnaissance un des rédacteurs du *Moniteur*, M. Laya, littérateur distingué par ses talens, par son goût, et surtout par la décence de ses critiques.

J'ai joint au poëme d'Achille a Scyros plusieurs ouvrages d'une moindre importance, déjà connus et honorés des suffrages du public, tels que l'Épître sur les dangers de la coquetterie, l'Épître a l'ombre de Caroline, la pastorale de l'Automne, etc., non point pour grossir le volume, mais parce que l'édition en étant épuisée depuis long-temps, j'ai pensé qu'on ne me saurait pas mauvais gré de les reproduire avec quelques changemens, et d'épargner à ceux qui m'ont témoigné le désir de les connaître les frais d'une édition séparée.

PRÉFACE.

Stace[1], poëte latin, qui jouit d'une grande célébrité sous Domitien, m'a fourni le sujet, presque tout le plan, et la plupart des détails du poëme d'Achille a Scyros. Toute mon ambition s'était même d'abord restreinte à mettre en vers la traduction en prose que j'avais faite, très-jeune encore, des deux livres qui nous restent de son *Achilléide*[2]; mais j'ai craint d'intéresser faiblement par la traduction de deux livres qui ne sont que le commencement d'un poëme, ou plutôt d'un

[1] *Voyez*, sur la vie et les ouvrages de Stace, la préface de l'estimable traduction de sa *Thébaïde*, par M. l'abbé Cormiolles.

[2] J'avais fait cette traduction à la demande d'une femme aimable dont les poésies prouvent un vrai talent. Je sais que, depuis plusieurs années, elle travaille à un poëme d'*Achille et Déidamie*, et je ne me suis hasardé dans la même lice que quand j'ai eu la certitude que d'autres s'étaient déjà emparés d'un sujet

roman poétique qui devait embrasser toute la vie d'Achille, *ire per omnem heroa*, dit Stace; ce qui supposait le dessein peu réfléchi de refaire *l'Iliade* : au contraire, avec quelques changemens, quelques transpositions, et un dénouement qui s'offrait naturellement, je pouvais, de ce qui dans Stace n'était qu'un épisode, former un poëme complet, dont l'action serait une, intéressante,

---

qui semblait devoir être réservé au pinceau brillant et délicat de madame d'Hautpoult, ci-devant Beaufort. Voici quel était son début :

Muses, quittons les bois et les scènes champêtres ;
Sur mes faibles pipeaux, à l'ombrage des hêtres,
C'est chanter trop long-temps l'amour et les bergers :
D'un plus hardi sujet essayons les dangers.
Le seul génie a droit aux palmes immortelles ;
Ce n'est qu'en s'élevant qu'il fait croître ses ailes :
Mes préludes légers, mes timides accens,
Vont se changer enfin en de plus nobles chants :
Osons ; souvent la palme est le prix de l'audace,
Et la gloire m'attend au sommet du Parnasse.

J'ai cité dans mes notes deux fragmens assez étendus pour qu'on puisse juger du talent de l'auteur : c'est un sacrifice qu'a fait mon amour-propre, en plaçant les vers de madame d'Hautpoult à côté des miens ; mais le lecteur m'en saura gré, et l'amour-propre d'ailleurs n'a jamais été mon amour favori.

héroïque, en un mot offrirait une espèce d'épopée en miniature. Pour prouver que j'ai eu raison de craindre qu'une simple traduction de *l'Achilléide* de Stace ne fût accueillie froidement du public, je n'alléguerai point le peu d'effet que produisit, il y a quelques années, celle de M. Cournand, professeur au collége de France; des malins feraient observer à M. Cournand ou à moi, et peut-être à tous deux, que le peu d'effet que produit une traduction ne prouve pas toujours contre l'original. Mais cet original lui-même, quoiqu'il soit rempli de beautés, quoiqu'il offre, particulièrement dans ce qui nous est parvenu de son *Achilléide*, une foule de tableaux variés, où le sublime, le tendre et le gracieux, où toutes les nuances du coloris poétique sont employées et fondues avec beaucoup d'art, cet original a été jugé si sévèrement par des critiques dont l'opinion en littérature impose, qu'aux yeux de certaines personnes qui ne l'ont jamais lu, s'annoncer comme le traducteur de Stace, c'est déjà compromettre son discernement et son goût.

J'apprends cependant qu'un homme de lettres

à qui personne ne contestera ni son goût ni son érudition, Dureau de La Malle, se dispose à publier incessamment une nouvelle traduction en vers de *l'Achilléide*, précisément pour venger Stace de l'espèce de flétrissure que M. de La Harpe, dans son *Cours de Littérature*, a voulu attacher à la mémoire de ce poëte, qui compte parmi ses admirateurs Juvénal, Scaliger, et un grand nombre de savans de tous les siècles et de tous les pays [1]. C'est dans un accès d'humeur que

---

[1] Dante, que les Italiens regardent comme un de leurs plus étonnans génies, voulant rendre hommage à Stace, suppose, au 21e chant du *Purgatoire*, qu'il est rencontré par Virgile, qui lui demande son nom, et que Stace répond :

Nel tempo che 'l buon Tito, con l' ajuto
Del sommo Rege, vendicò le fora
Ond' uscì 'l sangue per Giuda venduto ;

Col nome che più dura e più onora
Er' io di là, rispose quello spirto,
Famoso assai; ma non con fede ancora.

Tanto fu dolce mio vocale spirto,
Che Tolosano a se mi trasse Roma,
Dove mertai le tempie ornar di mirto.

Stazio la gente ancor di là mi noma ;

M. de La Harpe a fait l'article de Stace, et même il est probable que, prévenu dès le collége contre le style inégal, quelquefois obscur et boursoufflé de l'auteur de *la Thébaïde*, il avait dédaigné de le lire. Il le trouve plus ennuyeux que Silius Italicus; il ne peut lui pardonner la grande réputation dont il a joui, et la prévention a tellement brouillé toutes ses idées, qu'il attribue à Martial ces vers de Juvénal, qui peignent le flat-

---

Cantai di Tebe e poi del grand' Achille;
Ma caddi 'n via con la seconda soma.

Al mio ardor fur semo le faville,
Che mi scaldar della divina fiamma,
Onde son allumati più di mille.

Dell' Eneida dico, la qual mamma
Fummi, e fummi nutrice poetando:
Senz' essa non ferma i peso di dramma.

E per esser vivuto di là quando
Visse Virgilio, assentirei un sole
Più ch'io non deggio al mio uscir di bando, etc.

« Au temps que le grand Titus, avec l'aide du souverain roi, vengea le sang « vendu par Judas, j'étais parmi les vivans, répondit cette ombre, exerçant « avec assez d'éclat l'art qui, le premier de tous, donne la gloire et l'immorta- « lité, mais les yeux encore fermés aux lumières de la foi : telle était la dou- « ceur de mes accens, que de Toulouse, ma patrie, Rome m'appela dans son « sein, où, pour prix de mes chants, le myrte ceignit mon front. Je suis en- « core connu dans le monde sous le nom de Stace : j'ai d'abord chanté Thèbes, « ensuite le grand Achille; mais la mort m'arrêta au milieu de cette seconde « course. J'allumai mon génie au foyer de la flamme divine dont plus de mille « ont été embrasés; je veux parler de l'Énéide. C'est l'Énéide qui fut la mère « et la nourrice de ma muse : sans elle je n'aurais rien créé; et pour avoir

teur empressement de tout un peuple à entendre sa *Thébaïde :*

> Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ
> Thebaïdos, lætam fecit cùm Statius urbem,
> Promisitque diem, tantâ dulcedine captos
> Afficit ille animos, tantâque libidine vulgi
> Auditur! JUVÉNAL, *Satire* 7.

Des ennemis de Stace ont été jusqu'à prêter à ces vers un sens ironique. Enfin, au lieu de lui

---

« vécu au siècle où vécut Virgile, je consentirais à prolonger d'un an mon « exil en ces lieux. »

Dès que Virgile a reconnu Stace, une étroite amitié s'établit entre eux; ils font ensemble une grande partie du chemin.

> E com' amico omai meco ragiona.

Et désormais cause avec moi comme avec un ami, lui dit Virgile au 22e chant.

Dans le 24e, Dante dit, en parlant de ces deux poëtes : *Et je restai en chemin avec ces deux génies qui jetèrent tant d'éclat dans le monde.*

> Ed io rimasi 'n via con esso i due
> Che fur del mondo sì gran mariscalchi.

A ce glorieux témoignage, on peut ajouter celui de Pope, qui n'a pas dédaigné de traduire le premier livre de *la Thébaïde,* et qui n'a quitté Stace que pour Homère, après lequel on peut encore le placer honorablement.

savoir gré du culte religieux qu'il rend à Virgile, au lieu d'opposer aux détracteurs de son goût sa constante admiration pour le dieu du goût, au lieu d'applaudir du moins à la modestie du poëte, qui termine son poëme par cette apostrophe à sa Muse :

Neque tu divinam Eneida tenta,
Sed longè sequere et vestigia semper adora,

La Harpe y répond par un sarcasme : *Sa muse*, dit-il, *lui a ponctuellement obéi*. La Harpe croyait difficilement à la modestie d'un auteur. Il ne dit pas un mot de *l'Achilléide*, pas un mot des *Silves*, recueil de pièces diverses, parmi lesquelles il s'en trouve d'une grâce et d'une délicatesse au-dessus de tout éloge, et il conclut en s'écriant : *Qu'importe que l'on sache dans tous les siècles que Stace a été un mauvais poëte?* Ah! monsieur de La Harpe! Stace est très-inférieur à Virgile, j'en conviens : Stace a eu le malheur de naître dans un siècle où la langue latine était déja corrompue, où le flambeau du goût commençait à pâlir; mais enfin, entre Virgile et Stace, la différence n'est pas plus grande qu'entre Racine et La Harpe,

et je ne pardonnerais pas à celui qui vous jugerait comme vous avez jugé Stace. Dans ce rapprochement, je ne considère La Harpe que comme poëte ; si, sous ce rapport, il offre moins de défauts que Stace, Stace a infiniment plus de génie que lui, et, comme on l'a très-judicieusement observé, c'est moins le nombre des défauts que le défaut de beautés qui condamne un poëme à l'oubli. Quoi qu'il en soit, le devoir d'un critique, et surtout d'un critique tel que M. de La Harpe, est de classer les écrivains, et non de les anéantir, quand leur mémoire a traversé quinze siècles. Cette manière de proscrire, d'un trait de plume, et souvent sur parole, est aussi commune qu'elle est facile; il est (je l'ai dit il y a longtemps) jusque dans la république des lettres, des intolérans et des exclusifs qui, ne sachant point pardonner quelques défauts en faveur des beautés qui les rachètent, dès qu'un auteur n'occupe pas le premier rang, le rayent sans pitié des fastes de l'immortalité. De là, une foule d'échos littéraires condamnent dédaigneusement ce qu'ils ont entendu condamner au hasard, et, rebutés de quel-

ques difficultés, trouvant plus aisé de décrier un écrivain que de l'étudier, relèguent dans la poussière des bibliothèques des ouvrages qu'ils auraient admirés s'ils avaient eu seulement le talent de les lire. Quand il s'agit de former la jeunesse, qu'on ne mette entre ses mains que des modèles parfaits : la lecture de ceux qui ont quelquefois abusé de leur génie pourrait être dangereuse, à un âge où l'on ne peut encore discerner le vrai beau, où l'on préfère le clinquant à l'or, et où les défauts brillans d'une imagination exaltée frappent et séduisent plus que les beautés simples et mâles du génie guidé par la nature. Mais lorsqu'on est imbu des principes d'une saine littérature, ne peut-on, appuyé sur les grands maîtres de l'antiquité, saluer, au moins en passant, les demi-dieux du Parnasse ? Les divinités du second ordre avaient aussi leurs autels. A l'exemple du sage Ulysse, qui, attaché au mât de son vaisseau, sut assister impunément aux concerts enchanteurs des Sirènes, ne peut-on pas admirer les véritables beautés d'un ouvrage, en échappant à celles dont le goût s'effarouche, et jouir,

sans en être ébloui, de tout le luxe dont il brille? Proscrire un auteur parce qu'il n'est point parfait, c'est sacrifier les beautés qu'il a à celles qui lui manquent, c'est lui dérober sa gloire en se dérobant à soi-même des jouissances.

Que Virgile règne donc sur le Parnasse latin, qu'il y règne,

Et par droit de conquête et par droit de naissance;

mais qu'on n'en exile pas un auteur à qui il n'a peut-être manqué, pour partager son trône, que d'être né, comme lui, sous l'empire heureux d'un Auguste.

Pour moi, je me croirais payé de mes peines, si l'imitation que je hasarde pouvait au moins piquer la curiosité des ennemis de Stace, et les engager à juger par eux-mêmes jusqu'à quel point il est digne des regards de la postérité. Si ma muse obtenait un laurier, ce serait pour en parer le front du poëte par qui elle fut inspirée; car, je le répète, je dois presque tout à Stace : le cadre de mon poëme, que je n'ai fait que resserrer dans de justes proportions; le dessin, qu'il m'a

suffi de rendre plus régulier; le coloris même, que j'ai tâché de nuancer et d'économiser davantage. Pour former un tout de ce qui, chez Stace, n'était qu'un accessoire, il a fallu distribuer la matière autrement; il a fallu qu'*Achille découvert par Ulysse et Diomède* fût le but unique auquel tout concourût et aboutit. Pour cela, j'ai changé, ajouté, retranché, transposé, quelquefois créé, souvent traduit. J'ai changé, par exemple, l'invocation : celle de Stace est à Domitien, la mienne est à Homère; et mon poëme n'étant, pour ainsi dire, que l'avant-scène de l'*Iliade*, j'ai cru ce choix plus convenable et plus intéressant. J'ai ajouté quelques détails, et entre autres, dans le quatrième chant, le très-court épisode du rival que je suppose à Achille, avant qu'il se soit découvert à Déidamie. Il m'a semblé que cette idée était heureuse, mais qu'il fallait se garder de l'étendre, si l'on ne voulait pas tomber dans le burlesque, défaut que Métastase n'a pas toujours évité dans son opéra d'*Achille in Sciro*.

J'ai ennobli le rôle de Thétis, et, en lui supposant d'avance l'intention d'unir Achille avec la

beaut équi pourrait être victime de son déguisement, légitimé en quelque sorte son artifice. Il est naturel qu'elle cherche à enchaîner son fils par les liens réunis de l'amour, de l'hymen et de la paternité.

J'ai retranché un bon tiers de la description des préparatifs de guerre contre les Troyens; ce morceau est très-beau dans Stace, mais le poëte latin a trop multiplié les détails, et il me semble qu'il aurait dit beaucoup plus s'il n'avait pas voulu tout dire. J'ai transposé au second chant l'éducation d'Achille chez le centaure Chiron. Dans Stace, Achille fait son récit à Ulysse et Diomède, lorsqu'il est embarqué avec eux pour Troie, et c'est là que finissent les deux livres que Stace nous a laissés : son but a été de charmer, par ce récit intéressant, les ennuis d'une longue navigation; mais je crois lui avoir donné un degré d'intérêt de plus, en le faisant faire par le héros à sa mère, au moment où celle-ci, alarmée sur le sort de son fils, arrive chez le Centaure, dans l'intention de lui dérober son trop fameux élève; tout ce que raconte Achille, en augmentant les alarmes de la déesse,

ɔtive et précipite sa résolution. J'ai donné à cette ère tendre et craintive un rôle plus actif et une fluence plus immédiate sur les divers événemens ı poëme : enfin j'ai créé le dénouement, et, si ne m'abuse, celui que j'ai imaginé ne manque d'intérêt, ni de vraisemblance.

Les morceaux que j'ai cru devoir traduire de éférence, et que j'ai traduits avec un soin partilier, sont les comparaisons. C'est la partie brilnte de Stace, et, sous ce rapport, il peut sounir la concurrence avec Virgile lui-même; il gale alors, autant par la pureté et l'harmonie ı style que par la justesse et la délicatesse des ées. Un tel éloge a besoin d'être justifié; citons ıelques exemples :

Dans le second chant, Thétis rêve aux moyens ɛ cacher son fils; son imagination inquiète parɔurt diverses contrées que divers motifs lui font jeter : la Thrace est consacrée au dieu de la ıerre; Athènes est avide de renommée, Abydos ɜt trop fréquentée, etc., etc. Elle se décide enfin our l'humble et voluptueuse Scyros,

. Qualis vicino volucris jam sedula partu,

Jamque timens quâ fronde domum suspendat inanem,
Providet hinc ventos, hinc anxia cogitat angues,
Hinc homines. Tandem dubiæ placet umbra, novisque
Vix stetit in ramis, et protinùs arbor amatur.

Voilà l'asile heureux qu'elle implora long-temps.
Tel un oiseau qui cherche, au retour du printemps,
Pour sa tendre couvée un abri tutélaire,
De bosquet en bosquet, voltige solitaire;
Des germes précieux qu'il porte dans son sein
A quel arbre doit-il confier le destin?
Sur quel rameau faut-il que son amour bâtisse
Du berceau suspendu le mobile édifice?
Il craint des noirs autans le souffle impétueux;
Il craint l'assaut furtif du serpent tortueux;
Il craint l'homme. Un buisson, dans un lieu bien sauvage,
D'un rempart verdoyant lui présente l'ombrage,
Et ce buisson, déjà confident de ses feux,
Fixe son choix, son vol, son espoir et ses vœux.

Dans le troisième chant, le poëte peint Achille éprouvant les premiers feux de l'amour à l'aspect de Déidamie :

Ut pater armenti quondàm rectorque futurus,
Cui nondùm toto peraguntur cornua gyro,
Cùm sociam pastus niveo candore juveneam
Aspicit, ardescunt animi, primusque per ora
Spumat amor; spectant hilares, optantque magistri.

Tel, lorsque sur son front, armé par la nature,
S'arrondit le croissant qui fera sa parure,

Dans un riant vallon, tel un jeune taureau,
Présomptif souverain d'un superbe troupeau,
S'il voit une compagne à la robe d'ébène,
Au front de neige, errer aux bords d'une fontaine,
Il s'arrête, saisi d'un doux frémissement;
Son premier cri d'amour, en long mugissement,
Frappe l'écho; d'amour sa narine écumante,
Avec l'air qu'il embrase, aspire son amante:
De ce présage heureux le laboureur charmé
L'admire, et du troupeau le chef est proclamé.

En voici une dans le genre sublime : le poëte a lit que les Grecs, rassemblés en Aulide, n'attenlaient plus qu'Achille pour partir, et que tous les œux, tous les cœurs l'imploraient, comme le hef et le modèle de tant de héros.

Sic cùm bellantes Phlegræa in castra coirent
Cœlicolæ, jamque Odrysiam Gradivus in hastam
Surgeret, et Libycos Tritonia tolleret angues,
Ingentemque manu curvaret Delius arcum,
Stabat anhela metu, solum Natura Tonantem
Respiciens, quando ille hiemes, tonitruque vocaret
Nubibus, igniferam qui fulmina posceret Æthnam.

Ainsi, contre le dieu qui lance le tonnerre,
Quand l'orgueil souleva les enfans de la Terre,
C'est en vain que Bacchus à leur rebellion
Opposait et la griffe et la dent du lion,
Pallas de ses serpens la tresse épouvantable,
Mars sa lance, Apollon sa flèche inévitable,
La Nature troublée, et muette d'effroi,

De l'Olympe désert n'implorait que le roi,
Et l'espoir ne rentra dans son âme inquiète
Que lorsque armé du foudre, il parut à leur tête.

Opposons à cette sublime image un tableau d'un genre tout différent. C'est le moment où Achille, déguisé en femme, se mêle parmi les princesses de Scyros, qui l'accueillent d'abord avec une sorte de réserve, mais bientôt s'enhardissent et se familiarisent.

Qualiter Idaliæ volucres, ubi mollia frangunt
Nubila, jam longùm cœloque, domoque gregatæ,
Si junxit pennas, diversoque hospita tractu,
Venit avis, cunctæ primùm mirantur et horrent;
Mox propiùs, propiùsque volant, atque aere in ipso
Paulatìm fecêre suam, plausuque secundo
Circumeunt hilares, et ad alta cubilia ducunt.

Tels, dans un jour d'été, les oiseaux d'Idalie,
Loin des bois parfumés où Vénus les rallie,
Quand ils planent de front au milieu d'un ciel pur,
Et d'un cercle d'argent en couronnent l'azur;
Sur leur route jeté, si, d'un lointain rivage,
Un autre oiseau, brillant d'une beauté sauvage,
Dans l'escadron ailé soudain vient se ranger;
D'abord surpris, frappé de son air étranger,
On l'observe en silence, avec crainte on l'admire;
Un doux instinct vers lui par degrés les attire;
Bientôt le nouvel hôte, avec pompe escorté,
Au toit hospitalier en triomphe est porté.

Si ces exemples ne suffisaient pas pour prouver ombien les comparaisons de Stace sont à la fois astes et ingénieuses, je citerais encore celle d'Achille avec un lion apprivoisé. Celle-là est en utre d'une perfection de style que je crois intraduisible.

Ce qui a décidé mon choix pour le sujet d'Achille a Scyros, c'est que ma muse trouvait, dans n cadre assez étroit, une foule de tableaux à aire. Plusieurs ne seraient pas indignes d'exercer e pinceau de nos plus célèbres artistes. Thétis bordant Neptune; Achille chez le centaure Chiron, lorsqu'il revient de la chasse, et qu'apercevant sa mère, il jette, pour s'élancer dans ses ras, les deux lionceaux dont il excitait les cris, n leur pinçant l'extrémité des ongles; Thétis enevant, sur un char attelé de deux dauphins, son ils endormi, pour le transporter à Scyros; le réeil et l'étonnement d'Achille, qui n'aperçoit lus ni l'Ossa, ni le Pélion, ni le Centaure; et le noment où, prêt à s'élancer dans la mer, pour chapper aux habits de femme dont le poursuit Thétis, il est arrêté dans son élan par la vue

inopinée de Déidamie; et le moment où sa mère l'habille; et celui où elle le présente à Lycomède; et celui où Déidamie lui enseigne à tourner un fuseau avec grâce; et l'arrivée d'Ulysse et de Diomède; et l'instant où Achille, enflammé par le récit des deux héros, sort de la salle du festin, entraîné par Déidamie, et regardant fixement Diomède; et le moment fameux où il saisit les armes mêlées parmi les bijoux; et celui où Agyrthés, sonnant de la trompette, fait fuir les princesses effrayées, jetant çà et là leurs présens, tandis qu'Achille armé parcourt le portique à pas de géant, et semble défier Hector; et celui où Déidamie confuse sort de sa retraite pour venir recevoir sa grâce dont elle doute encore; et celui du départ d'Achille; et celui où Thétis reçoit sur son char, qui s'élève tout à coup au-dessus des flots, Déidamie qui s'y précipitait de désespoir; et le dernier tableau, qui présente d'un côté Achille sur son vaisseau, les bras étendus, les yeux tournés vers le char de la déesse, qui porte tout ce qu'il a de plus cher, ce char qui suit le vaisseau, et de l'autre, Lycomède et toute

sa cour, bordant le rivage et formant des vœux pour le succès et le retour du héros.

En attendant que le pinceau ou le burin essaie de reproduire ces tableaux divers, tour à tour gracieux, naïfs ou sublimes, l'ingénieux et fécond auteur des ballets de *Psyché*, de *Télémaque* et de *Pâris*, les a jugés dignes d'embellir la scène magique où son talent n'est connu que par des triomphes. Il a la modestie de reconnaître qu'il a composé le ballet d'*Achille et Déidamie*[1], d'après un manuscrit que je lui ai confié, il y a quelques années, en l'invitant moi-même à en faire usage; mais les accessoires brillans dont son imagination aura su orner un fonds si riche, en feront son propre ou-

[1] Ce ballet a été représenté peu de jours après la publication de mon poëme, avec un succès qui a toujours été croissant. Il faut que le sujet d'Achille a Scyros ne soit pas sans charme et sans intérêt, puisqu'il a réussi malgré l'extrême difficulté d'offrir sur la scène un personnage d'homme en femme, lorsqu'on n'en veut point faire une caricature. Ce déguisement était moins hasardeux dans le poëme, parce que l'imagination du lecteur peut se figurer un Achille tel qu'il doit être pour que l'illusion soit complète.

vrage : d'ailleurs tous les genres de magie se réuniront pour assurer son succès; et moi, qui n'ai point celle des vers, la seule qui fasse vivre un poëme, où placer mon espoir, si ce n'est dans l'indulgence de mes lecteurs?

ACHILLE A SCYROS.

CHANT PREMIER.

Je chante ce héros dans l'Aulide attendu,
Par l'aspect d'une lance à son destin rendu [1];
Héros né d'un mortel, demi-dieu par sa mère,
Mais au-dessus des dieux élevé par Homère.
Homère, honneur du Pinde, aigle chéri des cieux!
Je ne tenterai point, émule ambitieux,
La route inaccessible où plana ton génie :
Timide adorateur des nymphes d'Aonie,
Je m'engage d'un pas chancelant, effrayé,
Dans un sentier que Stace à ma muse a frayé :
Ma muse pacifique, et des plaisirs amie,
Va peindre Achille aux pieds de sa Déidamie;
Dans mes vers dépouillant et son sexe et son nom,
Il n'est plus que la sœur du vainqueur d'Ilion [2].
Toutefois ce n'est point sur un luth érotique
Que j'oserai chanter son enfance héroïque :

Mon Achille est déjà tel qu'il sera toujours,
Terrible dans ses jeux, sauvage en ses amours,
Et pour lui le bonheur est encor la victoire[3].
Bientôt Ulysse, armé du clairon de la gloire[4],
Au transfuge de Mars viendra soudain offrir
L'étincelant acier qui doit le découvrir :
Je te le livre alors ; saisis, sublime Homère,
Ce héros qu'espérait te dérober sa mère ;
Place-le sur un char poudreux, ensanglanté,
Et volez, l'un par l'autre, à l'immortalité[5].

Des bords hospitaliers de l'heureuse OEbalie[6],
Le berger phrygien, regagnant sa patrie,
Fuyait, parjure ami, sur l'humide élément.
Son coupable vaisseau voguait tranquillement,
Et, d'un trop doux larcin fatal dépositaire,
En triomphe portait sa conquête adultère.
Les vents dormaient ; Hélène avait su les charmer....
Quand Thétis (une mère est prompte à s'alarmer),
Sous le dôme azuré de son palais liquide,
Sentit avec effroi la rame d'un perfide.
De son lit de cristal aussitôt s'élançant,
Elle écarte les flots, lève un front pâlissant,
Et soudain : « C'est mon deuil qu'on prépare, dit-elle ;
« Oui, c'est moi que menace une flotte infidèle ;

« Je reconnais Protée et ses sages avis :
« *Songez*, me disait-il, *songez qu'à votre fils*,
« *Le dieu qui des humains règle les destinées*,
« *A promis une gloire immense et peu d'années* :
« *Si de tromper l'oracle il est quelques moyens*,
« *Hâtez-vous, et surtout redoutez les Troyens.*
« L'oracle s'accomplit ! la sanglante Bellone
« A Pergame conduit la rivale d'Œnone[7],
« Pour dot, au vil Troyen épris de ses appas,
« Portant le déshonneur, la guerre et le trépas !
« La voilà sur la poupe assise, triomphante ;
« Elle rit des malheurs que son caprice enfante !
« J'entends le cri de Mars ; je vois mille vaisseaux
« Implorer tous les vents, fatiguer tous les flots.
« C'est peu que, pour servir leurs fureurs homicides,
« La Grèce conjurée, à la voix des Atrides,
« Se lève tout entière ; on veut, on cherche encor
« Un enfant qui, dit-on, peut seul combattre Hector[8] ;
« A la mer, à la terre, au plus secret asile,
« On court, au nom des Grecs, demander mon Achille !
« Que dis-je ? il les prévient, il demande Ilion !
« Et j'ai pu, pour berceau, lui donner Pélion !
« Et ce fils, que poursuit la gloire qu'il adore,
« J'ai pu le confier à l'antre d'un Centaure !

« Là, sans doute, il apprend à donner le trépas :
« Sa parure est un fer, ses jeux sont des combats :
« Héros enfant, déjà son adresse cruelle
« Agite, en se jouant, la lance paternelle !
« O tardives frayeurs ! tant qu'il fut éloigné,
« J'ai douté du péril, ou je l'ai dédaigné ;
« Je pouvais, quand Pâris, entraîné vers Mycène,
« Osa souiller les flots dont je suis souveraine,
« Je pouvais, poursuivant ses vaisseaux ravisseurs,
« Grossissant mon courroux du courroux de mes sœurs,
« L'accabler, engloutir sous l'onde vengeresse
« Et son crime et les maux que prévoit ma tendresse.
« Maintenant même... hélas ! l'outrage est consommé,
« Et déjà ton flambeau, Vengeance, est allumé !
« Le temps presse ; implorons les filles de Nérée,
« Implorons l'Océan : mère désespérée,
« Du second Jupiter embrassant les genoux,
« J'irai le supplier, par les noms les plus doux,
« Par son fils, par les pleurs que le destin m'apprête,
« D'accorder à Thétis... une seule tempête 9. »
La déesse achevait de prononcer ces mots,
Lorsqu'à ses yeux s'offrit le souverain des flots.
Ce dieu (l'instant semblait propice à sa prière)
Quittait de l'Océan la table hospitalière :

Son front, où du festin brille encor la gaîté,
Peint le calme et respire une douce fierté.
A son auguste aspect les orages s'apaisent,
L'horizon s'éclaircit, les aquilons se taisent;
Zéphire souffle seul; le trompette des mers,
Triton, d'un chant plus doux fait résonner les airs;
Le dauphin caressant et l'immense baleine,
Tout le peuple muet de la liquide plaine,
Bondissant, se roulant et plongeant tour à tour,
Par mille jeux divers célèbrent son retour,
Et viennent saluer leur monarque suprême.
Lui, debout sur un char qu'il dirige lui-même,
S'avance, environné de ces groupes joyeux.
A son trident soumis, ses coursiers orgueilleux
Repoussent, haletans, de leur large narine,
La vague qui s'attache à leur vaste poitrine,
Et leur croupe, en nageant, efface derrière eux
Le sillon imprimé sur les flots écumeux.
Thétis en l'abordant : « O roi des mers profondes!
« Vois à qui ta faiblesse ouvrit le sein des ondes :
« Le crime à pleine voile y vogue impunément,
« Depuis qu'on a franchi ce terrible élément;
« Depuis que de Jason l'audacieux navire,
« Premier usurpateur des droits de ton empire,

« Put commander aux vents et subjuguer les flots ;
« Un lâche imitateur de ce brigand héros,
« D'un fameux différend l'arbitre téméraire,
« Immolant sa patrie à sa flamme adultère,
« Fend la vague complice avec tranquillité,
« Fier du vol qu'il a fait à l'hospitalité.
« Que de pleurs il prépare à la Grèce, à Pergame,
« A moi surtout !... à moi.... ! Si jamais sur ton âme
« J'eus quelques droits, Neptune, ô puissant dieu des eaux,
« A l'instant, sous mes yeux, engloutis ces vaisseaux.
« La gloire de leur chef ne peut m'être opposée :
« Ceux-là ne portent point un Alcide, un Thésée [10].
« De ton empire encor si tu chéris l'honneur,
« Engloutis-les.... mais non, laisse agir ma fureur :
« Livre-moi l'Océan : sur l'auteur de l'outrage
« Mon bras plus sûrement fera tomber l'orage :
« Une mère a le droit de s'armer pour son fils,
« Et Neptune jamais n'a refusé Thétis. »
Elle parlait ainsi tremblante, désolée,
Le regard suppliant, la tête échevelée :
Le dieu répond : « En vain vous formez le souhait
« D'engloutir sous les flots Pâris et son forfait :
« Le Destin le défend ; mon frère inexorable
« Ordonne qu'une guerre à jamais mémorable,

« Également fatale à deux peuples rivaux,
« Enfantant, immolant des milliers de héros,
« Ensanglante à la fois et l'Europe et l'Asie.
« Qu'il vous paraîtra grand, dans les champs de Phrygie!
« Comme il effacera tous les autres guerriers,
« Ce fils, dont vous semblez redouter les lauriers!
« Quand il aura de l'œil mesuré ses murailles,
« Qu'Ilion va pleurer d'illustres funérailles!
« Vous le verrez, suivi de ses fiers bataillons,
« Tantôt de sang troyen inonder les sillons,
« Et du Xante effrayé, qui fuira vers sa source,
« A force de carnage embarrasser la course;
« Tantôt après son char traîner le grand Hector,
« Hector défiguré, mais menaçant encor,
« Et détruire, et changer en d'affreuses ruines
« Des murs qu'auront en vain bâtis ces mains divines[11].
« Ah! ne vous plaignez plus que le destin jaloux
« Vous ait donné, déesse, un mortel pour époux!
« Son fils vous paraîtra, dans sa gloire suprême,
« Le fils de Jupiter et Jupiter lui-même!
« Si vos pleurs maternels doivent couler un jour,
« L'auteur de votre deuil doit gémir à son tour;
« Sur mes vastes états la fille de Nérée
« Reprendra tous ses droits, lorsque le Capharée,

« Faisant briller au loin ses nocturnes flambeaux,
« Sous l'onde aux Grecs vainqueurs ouvrira leurs tombeaux,
« Et, d'écueil en écueil promenant son supplice,
« De nos traits réunis nous poursuivrons Ulysse [12]. »
Il dit : Thétis, baissant un œil triste et confus,
Dans ce discours flatteur voit un cruel refus.
Sa fureur à l'instant veut perdre un téméraire ;
Que dis-je? elle n'est point furieuse, elle est mère,
Et son inquiétude, à l'aspect du danger,
Veut prévenir son deuil, et non pas le venger.
La force est inutile, elle emploîra l'adresse.
Vers des bords que redoute et chérit sa tendresse,
Elle nage : trois fois ses bras fendent les eaux,
Trois fois son pied d'albâtre a repoussé les flots :
Déjà la Thessalie a revu la déesse.
Sa présence en ces lieux ramène l'allégresse ;
Le vallon enchanté sourit à son aspect,
Et le mont orgueilleux s'incline avec respect ;
Le gazon nuptial fleurit sur son passage [13] ;
Sperchius, pour la voir, a franchi son rivage [14],
Et, craignant d'effleurer la trace de ses pas,
Roule amoureusement autour de ses appas.
Le front ceint de rameaux, les nymphes bocagères
Voltigent aux doux sons de leurs flûtes légères ;

Tandis que du sylvain, du faune impétueux
La gaîté se déploie en bonds tumultueux :
Tels, quand le dieu du jour, quittant le sein de l'onde,
Remonte à l'horizon et rend la vie au monde,
Les oiseaux, égayés par ses feux renaissans,
Pour fêter son retour confondent leurs accens ;
On les entend, sous l'orme où le chœur se rassemble,
Gazouiller, croasser, crier, siffler ensemble :
Tandis que Philomèle, au chant mélodieux,
Module des accens faits pour charmer les dieux,
Sur le rameau voisin la pie, au dur ramage,
De son rauque gosier tire un rustique hommage ;
Et plaît pourtant au dieu qu'elle semble insulter ;
Il sourit aux efforts qu'elle fait pour chanter.
Cette vive allégresse est mal récompensée ;
Sombre, et de cent projets fatiguant sa pensée,
Thétis ne voit qu'Achille et vole vers Chiron.
Sous un roc où de loin semble assis Pélion,
S'ouvre et s'alonge en voûte une grotte profonde :
Pour en creuser les flancs aussi vieux que le monde,
L'art avait secondé les longs efforts du temps :
A l'entrée, où fleurit un éternel printemps,
Par de rians tableaux la vue est arrêtée,
Et tout dit que les dieux l'ont jadis habitée.

On y retrouve encor leurs vestiges sacrés,
Par leurs joyeux banquets des berceaux consacrés;
Ici, pour le sommeil, des lits dressés par Flore,
Et là, pour le plaisir, des lits plus doux encore.
Le lieu le plus sauvage et le plus retiré
Offre du vieux Chiron l'asile révéré.
Tout y présente à l'œil des empreintes sévères,
Mais non l'aspect hideux des antres de ses frères;
Là ne sont point ces traits rougis de sang humain,
Ces javelots rompus au milieu d'un festin,
Ces coupes mille fois par l'ivresse épuisées [15],
Et sur des fronts amis par la rage brisées;
Mais d'innocens carquois, mais des dards émoussés,
Mais de vains monumens de ses exploits passés,
Des monstres qu'il dompta les dépouilles antiques.
Par l'âge désarmé, des goûts plus pacifiques
Occupent aujourd'hui ses fructueux loisirs,
Et c'est dans ses vertus qu'il trouve ses plaisirs.
Sur l'animal souffrant sa modeste science
Des puissans végétaux faisant l'expérience,
Prélude utilement à de plus grands bienfaits;
Ou, des premiers héros célébrant les hauts faits,
A son élève, épris d'un sublime délire,
Il apprend l'art divin de manier la lyre.

Achille était absent; de ses rapides traits
Il poursuivait alors les monstres des forêts.
Une table frugale avec soin préparée,
Un grand feu dont la grotte au loin brille éclairée,
Du chasseur attendaient le retour incertain.
Le Centaure croit voir Thétis dans le lointain;
Il s'élance, étonné de ses forces nouvelles;
Le plaisir au vieillard avait donné des ailes;
Il vole, et sous ses pieds, qui foulent les sillons,
Le sol se brise et roule en poudreux tourbillons;
Il aborde Thétis; sous sa main caressante
Il courbe avec respect sa croupe complaisante;
Il l'invite à s'asseoir, et, d'un pas diligent,
Lui-même l'introduit sous son toit indigent.
L'inquiète Thétis, du coup d'œil d'une mère,
A déjà parcouru la grotte tout entière;
Elle ne l'y voit point!... Soudain : « Que fait mon fils?
« Tous ses pas, tous, par vous devaient être suivis :
« Pourquoi le laisser seul? O funestes alarmes!
« M'auriez-vous présagé de véritables larmes?
« Par des songes affreux tourmentant mon sommeil,
« Les dieux m'annonçaient-ils un plus affreux réveil?
« Tantôt d'un fer sanglant j'écarte les blessures;
« Tantôt je crois sentir les horribles morsures

« D'un serpent qui se glisse et siffle sur mon sein....
« Pour calmer ces frayeurs, j'ai formé le dessein
« De reporter mon fils aux rives infernales [16],
« Où le Styx redouté roule ses eaux fatales,
« De l'y plonger encor.... Je n'en puis dire plus;
« Ne perdons pas le temps en discours superflus;
« Rendez-moi mon Achille... » Elle dit : sa prudence
L'abuse adroitement par cette confidence.

« De trop loin, répond-il, c'est prévoir les malheurs;
« Mais sans les partager je conçois vos frayeurs.
« Avide de périls, de gloire insatiable,
« Votre fils chaque jour devient plus indomptable :
« Dans sa fougueuse ardeur jadis obéissant,
« Il craignait ma menace, et, tout en rugissant,
« Ce lionceau, soumis à ma voix souveraine,
« De ma grotte, sans moi, ne s'écartait qu'à peine.
« Aujourd'hui, ni l'Ossa jusqu'aux cieux élancé,
« Ni Pélion, de rocs, de ronces hérissé,
« Ni tous ces monts neigeux, ni ces rochers de glace,
« Rien ne peut arrêter sa vagabonde audace.
« Ma grotte à chaque instant répète les clameurs
« D'un Centaure indigné, dont ses jeunes fureurs
« Ont détruit les troupeaux, ont renversé l'asile;
« Ou d'un faune tremblant que, d'une course agile,

Seul, à travers les flots, à travers les guérets,
Il poursuit jusqu'au fond des plus sombres forêts...
Sur ces rives j'ai vu l'Argonaute intrépide,
Castor, Pollux, Thésée et l'immortel Alcide;
J'ai vu.... mais j'en dis trop... ». La déesse pâlit.
Pour augmenter l'effroi dont son cœur se remplit,
A grands cris, à grands pas, plein d'une ardeur guerrière,
Achille arrive enfin tout couvert de poussière :
Mais tel qu'il est, le front dégouttant de sueur,
Rembruni de fatigue et sombre de terreur,
Et malgré la poussière, et sous le poids des armes,
Superbe, sa figure offre encor mille charmes :
Son regard étincelle, et sur son cou nerveux
Serpente en longs anneaux l'or de ses blonds cheveux;
Sur son jeune menton, un duvet près d'éclore
Fait deviner son sexe et marque son aurore :
Une grâce céleste ajoute à tant d'attraits,
Et sa mère se peint dans presque tous ses traits :
Tel on voit Apollon, quand des bois de Lycie
Il retourne vainqueur aux bosquets d'Aonie,
Et, déposant son arc, terrible même aux dieux,
Reprend, en souriant, son luth harmonieux.
Achille alors, chargé d'une vivante proie,
Plus fier de son triomphe et plus beau de sa joie,

Portait deux lionceaux à leur mère ravis,
Et, d'un doigt agaçant, il excitait leurs cris,
En serrant par degrés leurs griffes sans défense.
Mais il a vu sa mère, il les jette, il s'élance,
Et, respirant à peine, il tombe dans ses bras;
Son embrassement pèse et ne fatigue pas [17].
Thétis baise et ces yeux où respire son père,
Et ce front qui déjà touche au front de sa mère.
Son compagnon fidèle, et l'ami de son cœur,
Patrocle, est près de lui, sourit à son bonheur;
Même âge, mêmes goûts, et ne formant qu'une âme,
Même destin encor les attend à Pergame!
Sa mère le contemple avec avidité,
Et, le cœur à la fois heureux et tourmenté,
Redoutant un éclat dont pourtant elle est fière,
Tour à tour s'applaudit et gémit d'être mère.
Chiron, pour reculer l'instant, l'instant cruel
D'un adieu qui pour lui devait être éternel,
Invite la déesse à son repas modeste;
Elle accepte avec joie : ch! quel banquet céleste
A ses yeux maternels aurait autant de prix?
Qu'importe le repas? le convive est son fils!

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES DU PREMIER CHANT.

Pour la plupart de ces notes, qui sont purement mythologiques, j'aurais pu renvoyer mes lecteurs à l'excellent dictionnaire de M. Noël, mais j'ai voulu leur épargner la peine d'y recourir.

J'ai déjà dit les raisons qui m'avaient engagé à changer le début de mon poëme ; quelques critiques avaient blâmé le premier comme contraire à ce précepte de Boileau :

> Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

Il me semble que c'était interpréter la loi un peu trop rigoureusement : encore faut-il que le début soit analogue au sujet ; Homère ne commence pas aussi simplement que Virgile, parce que son héros est d'une autre taille que le héros troyen.

> Μῆνιν ἄειδε, θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
> Οὐλομένην.

Outre l'apostrophe qui anime ce vers, le mot οὐλομένην est évidemment rejeté pour produire un effet, et un critique sévère pourrait y trouver de l'emphase ; et dans Voltaire :

> Je chante ce héros qui régna sur la France,
> Et par droit de conquête et par droit de naissance.

L'antithèse et la répétition de *et* donne, ce me semble, de la pompe au second vers ; mais ce vers caractérise très-

bien Henri IV, et je ne crois pas que l'on se soit jamais avisé de le critiquer.

[2] Il n'est plus que la sœur du héros d'Ilion.

C'est en effet sous le nom de Pyrrha, sœur d'Achille, que Thétis présenta son fils à Lycomède, roi de Seyros.

[3] Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que ces vers, qui exposent fidèlement mon sujet, sont une réponse sans réplique à ceux qui contestent à mon poëme le titre d'*héroïque*.

[4] La première édition portait :

Bientôt Ulysse, armé du clairon de la gloire,
Aux chants d'amour viendra mêler un son guerrier,
Et le myrte soudain fera place au laurier.

J'ai pensé que ces vers n'annonçaient pas le dénouement d'une manière assez précise.

[5] Et volez l'un par l'autre à l'immortalité.

Un journaliste a trouvé ce début trop emphatique; mais je le prie d'observer que ma muse n'élève le ton en parlant d'Homère, que pour l'abaisser davantage quand elle parle d'elle-même; que s'il y a dans les idées une grandeur que le sujet commande, il y a modestie dans le sentiment, sans aucun faste dans l'expression.

[6] Des bords hospitaliers de l'heureuse Œbalie.

Nom que le pays de Lacédémone prit d'Œbalus, un de ses rois.

[7] A Pergame conduit la rivale d'Œnone.

Dans le temps que Pâris était sur le mont Ida, réduit à la condition de berger, il se fit aimer d'Œnone, qu'il abandonna ensuite pour Hélène.

[8] Un enfant, qui, dit-on, peut seul combattre Hector.

Les oracles avaient prédit qu'on ne prendrait jamais Troie sans le secours d'Achille.

[9] D'accorder à Thétis une seule tempête.

Comme j'ai traduit exactement ce discours de Thétis, je transcris ici le texte, qu'on lira sans doute avec plus de plaisir que ma traduction.

Me petit, hæc mihi classis, ait, funesta paratur!
Agnosco monitus et Protea vera locutum.
Ecce novam Priamo, facibus de puppe levatis,
Fert Bellona nurum : video jam mille carinis
Ionium Ægæumque premi; nec sufficit omnis
Quod plaga Grajugenûm tumidis conjurat Atridis;
Jam pelago terrisque meus quæretur Achilles;
Et volet ipse sequi : quid enim cunabula parvo
Pelion, et torvi commisimus antra magistri?
Illic, ni fallor, Lapitharum prælia ludit
Improbus, et patriâ jam se metitur in hastâ.
O dolor! o seri materno in corde timores!
Non potui, infelix, cùm primùm in gurgite nostro
Rhetææ cecidêre trabes, attollere magnum
Æquor, et incesti prædonis vela, profundâ.
Tempestate sequi, cunctasque inferre sorores?
Nunc quoque.... sed tardum est, jam plena injuria raptæ.
Ibo tamen, pelagique deos, dextramque secundi,
Quod superest, complexa Jovis, per Thetyos amnes
Grandævumque patrem suplex, miseranda, rogabo
Unam hyemem.

Madame d'Hautpoult a imité ce morceau :

..... Élevant sa tête et divisant les flots,
Thétis, en soupirant, fait entendre ces mots :
« Trop coupable berger, c'est moi, c'est moi, dit-elle,
« Que menace en secret ta flotte criminelle.
« De Protée immortel les sinistres avis
« D'affreuses vérités furent toujours suivis :
« Je connais, ô mon fils! quel danger t'environne :
« Agitant ses flambeaux, la terrible Bellone
« Conduit au roi Priam ces attraits dangereux,
« Qui vont troubler la terre et diviser les dieux.
« Des dieux mêmes, des dieux la superbe alliance
« Peut moins pour Ménélas que ta seule présence,
« O mon fils! à ton bras le succès réservé,
« Sans toi, sans ta valeur ne peut être achevé.
« Mais que m'importe à moi cette gloire funeste,
« S'il faut que de mon sang elle épuise le reste?
« S'il faut, des jours d'un fils éteignant le flambeau,
« Sur le champ de victoire ériger son tombeau?
« Mais moi, qui m'inspira la fatale imprudence
« De remettre à Chiron le soin de son enfance?
« Farouche précepteur, qui, secondant leurs vœux,
« Fit son berceau d'un antre et des combats ses jeux!
« Que n'ai-je, de l'amour écoutant les alarmes,
« Éloigné de mon fils le tumulte et les armes;
« Et, par mes tendres soins enchaînant sa valeur,
« Aux charmes du repos accoutumé son cœur!
« Pourquoi l'ai-je privé des baisers d'une mère?
« Ai-je donc oublié qu'un mortel est son père?
« Pourquoi, lorsque la flotte a sillonné mon sein,
« N'ai-je pas englouti jusqu'au dernier Troyen?
« Pourquoi, fille du ciel et déesse des ondes,
« Ne pas l'ensevelir au sein des mers profondes?
« Du sage Ménélas le rival odieux
« Eût ramené la paix par un naufrage heureux.

« Il en est temps encor; j'irai trouver Neptune :
« Il plaindra de Thétis l'immortelle infortune;
« La tempête, les vents, dociles à sa voix,
« Du terrible trident reconnaîtront les lois,
« Et l'on verra s'unir, sous la vague écumante,
« Et l'amant ravisseur et l'adultère amante. »

[10] Ceux-là ne portent point un Alcide, un Thésée.

On nomme Hercule et Thésée parmi les cinquante-deux héros qui s'embarquèrent sur le vaisseau *Argo* pour aller en Colchide conquérir la toison d'or.

[11] Des murs qu'auront en vain bâtis ces mains divines.

On rapporte que Neptune, chassé du ciel avec Apollon pour avoir conspiré contre Jupiter, bâtit les murailles de Troie, et que ce fut pour se venger de la perfidie de Laomédon, qui l'avait frustré de son salaire, qu'il concourut dans la suite à les renverser.

[12] De nos traits réunis nous poursuivrons Ulysse.

Après la prise de Troie, la flotte des Grecs, revenant en Aulide, fut battue d'une affreuse tempête qui en dispersa une partie et jeta le reste sur les côtes d'Eubée. Nauplius, qui en avait eu avis, voulant venger la mort de son fils Palamède, qui avait péri victime des artifices d'Ulysse, fit allumer la nuit des feux parmi les rochers dont son île est environnée, dans le dessein d'y attirer les vaisseaux des Grecs et de les voir périr contre cet écueil ; les vaisseaux s'y brisèrent en effet; une partie des Grecs se noya; une autre partie, ayant gagné le rivage avec beaucoup de peine, fut assommée par l'ordre de Nauplius : mais Ulysse

échappa à la vengeance de ce prince, qui, de désespoir, se jeta dans la mer.

[13] Le gazon nuptial fleurit sur son passage.

C'est sur le mont Pélion, en Thessalie, que furent célébrées les noces de Thétis et de Pélée.

[14] Sperchius, pour la voir, a franchi son rivage.

Sperchius était un fleuve de la Thessalie.

[15] Ces coupes mille fois par l'ivresse épuisées.

Aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, les Centaures, qui s'étaient enivrés, prirent querelle avec les Lapithes, peuples de la Thessalie; on en vint aux mains dans le lieu même du festin : les Centaures furent d'abord mis en fuite; mais ils revinrent plus nombreux, et obligèrent leurs vainqueurs à fuir à leur tour.

[16] De reporter mon fils aux rives infernales.

Dans Stace, Thétis prétexte le dessein de transporter son fils aux extrémités de l'Océan, pour le plonger dans une eau lustrale; mais j'ai cru qu'il était plus naturel de lui supposer le dessein de le plonger de nouveau dans le Styx, où elle devait regretter de ne l'avoir pas plongé tout entier.

[17] Son embrassement pèse et ne fatigue pas.

Stace a dit : *Jàm gravis amplexu;* je crois avoir ajouté à son idée.

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Tandis que le Centaure, aux yeux de la déesse,
De son luxe sauvage étale la richesse,
Aux présens de Bacchus, aux tributs des forêts,
Joint les dons de Pomone et les dons de Cérès,
Va, vient, dispose tout, plus empressé qu'agile,
Sur un trône de mousse assise auprès d'Achille,
Thétis, ingénieuse à croître son tourment,
Exige que son fils raconte longuement
Dans quel art, par quels soins son gouverneur austère
Instruit ses premiers ans, forme son caractère;
Quels jeux on lui permet; dans son cœur vierge encor,
De quels heureux penchans on seconde l'essor;
Comment Chiron punit, comment il récompense;
Elle veut qu'il remonte à sa première enfance,
Qu'à son inquiétude il ne déguise rien,
Qu'il lui redise encor ce qu'elle sait trop bien.
Achille embarrassé se tait, rougit, balance;
Un baiser l'encourage à rompre le silence.

« Quand, du sein maternel, porté dans ce séjour
« Où mes premiers regards ont essayé le jour,
« Ce vieillard vertueux que votre fils révère
« Eut daigné m'accueillir, sa défense sévère
« De ma bouche écarta ce nectar nourricier [1],
« Doux tribut qu'une mère aime tant à payer;
« Mais des lions, des ours mes lèvres dévorantes
« Suçaient le sang, pressaient les chairs encor vivantes;
« Et ce repas sauvage, il fallait l'acheter!
« Sur les pas du Centaure il fallait affronter
« D'une mer en courroux l'effrayante menace,
« Le fracas d'un torrent qui, sur des monts de glace,
« De rochers en rochers tombe, écume et mugit,
« Rire au tigre qui gronde, au lion qui rugit,
« Ou, seul, d'une forêt profonde, spacieuse,
« Contempler, sans pâlir, l'horreur silencieuse.
« D'une armure bientôt mon corps soutint le poids,
« Mon bras un bouclier, mon épaule un carquois;
« Bientôt je marchai ceint de ma première épée,
« Et je la rapportai d'un noble sang trempée.
« Je bravais des saisons les outrages divers,
« L'air brûlant des étés, la glace des hivers:
« Sur un lit de duvet bercé par la mollesse,
« Jamais un doux concert n'endormit ma paresse;

« Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller,
« Et le bruit des torrens ne pouvait m'éveiller.
« Ainsi coulaient pour moi les beaux jours de l'enfance,
« Ainsi je préludais à mon adolescence.
« J'appris alors à vaincre un coursier indompté :
« Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté,
« Tantôt je devançais les cerfs, ou le Lapithe,
« Qui, d'un pas effrayé, précipitait sa fuite;
« Et tantôt je suivais, d'un élan aussi prompt,
« Le vol d'un trait ailé qu'avait lancé Chiron.
« Souvent, dans la saison au repos consacrée,
« Quand du fleuve engourdi le rigoureux Borée
« A peine avait fixé le cristal frémissant,
« Un regard de Chiron sur ce miroir glissant
« M'ordonnait de courir, sans que mon pas agile
« Blessât, en l'effleurant, son écorce fragile.
« C'étaient là mes plaisirs. Dirai-je mes combats,
« Mes dangers, Pélion dépeuplé par mon bras,
« Et ses bois étonnés de leur vaste silence?
« Je n'aurais point osé déshonorer ma lance,
« En frappant ou le lynx qui me voit, tremble et fuit,
« Ou le cerf innocent qu'effarouche un vain bruit;
« Il fallait braver l'ours à la forme effrayante,
« Le sanglier armé de sa dent foudroyante[3],

« D'un carnage récent le tigre ensanglanté ;
« Pour obtenir le prix de l'intrépidité,
« Il fallait terrasser une lionne mère,
« De son corps hérissé défendant son repaire,
« Roulant d'un air affreux ses regards menaçans,
« Épouvantant l'écho de ses rugissemens :
« Le Centaure attendait, juge de mon courage,
« Que du monstre expiré je lui fisse l'hommage ;
« Il fallait, d'un souris pour mériter l'honneur,
« Que ma lance sanglante attestât ma valeur.
« Enfin l'âge m'ouvrit une digne carrière :
« J'appris, je dévorai la science guerrière :
« Tous les secrets de Mars furent bientôt les miens ;
« Bientôt je maniai l'arme des Péoniens,
« Le dard que d'un bras sûr lancent les Massagètes,
« Et le fer recourbé qu'ont inventé les Gètes,
« Et l'arc dont le Gélon marche toujours armé.
« Aux cruels jeux du ceste enfin accoutumé,
« J'aurais pu défier le Sarmate intrépide.
« J'appris jusqu'à cet art vulgaire, mais perfide,
« De lancer un caillou, qui, trois fois balancé,
« S'échappe, siffle et vole au but qu'on a fixé.
« Que ses soins me sont chers ! son active tendresse
« Exerce tour à tour ma force et mon adresse ;

« Un travail cesse à peine, un autre est commencé :
« Chiron parle, et soudain d'un immense fossé
« Mon vaste élan franchit et joint les deux rivages;
« Chiron parle, et courant sur ces rochers sauvages
« Où croît la ronce, où vit le reptile odieux,
« Je m'élance au sommet d'un mont voisin des cieux,
« Aussi rapidement que je rase une plaine.
« D'un éclat de rocher qu'il soulève avec peine
« Chiron arme sa main, me défie au combat;
« Il le lance; j'attends, intrépide soldat,
« Et sur mon bouclier solide, impénétrable,
« Je reçois en riant le choc épouvantable.
« J'arrête seul, à pied, quatre coursiers fougueux
« Faisant d'un vol égal rouler un char poudreux.
« J'arrache, d'une main courageuse et prudente,
« Les débris enflammés d'une chaumière ardente.
« Il m'en souvient, grossi de cent tributs nouveaux,
« Le Sperchius roulait le torrent de ses eaux;
« Il a franchi ses bords... Dans le lieu même où l'onde
« Avec plus de fureur bondit, écume, gronde,
« Chiron veut que, debout, d'un pied victorieux,
« Défendant le passage aux flots séditieux,
« J'ose soutenir seul l'effort de la tempête;
« Il est là, l'œil ardent, suspendu sur ma tête,

« M'exhorte, m'applaudit, me gourmande à la fois,
« Me défend de céder. J'obéis à sa voix,
« Et du fleuve indigné, que l'obstacle tourmente,
« Je repousse vingt fois la furie écumante :
« Tant les plus grands périls ont d'attrait pour mon cœur!
« Tant l'aspect d'un tel juge encourage un vainqueur!
« Quand j'ai par ces travaux aguerri mon audace,
« A des travaux plus doux ma vigueur se délasse ;
« D'une robuste main, quelquefois vers les cieux
« Je m'amuse à lancer le disque ambitieux,
« A l'aimable Hyacinthe amusement funesté!
« Mes jeux sont les combats de la lutte et du ceste;
« Sur ma lyre je chante, en vers mélodieux,
« Les exploits des héros ou les bienfaits des dieux.
« Chiron, qui daigne aussi cultiver ma mémoire,
« Aux talens d'un soldat ne borne point ma gloire;
« Il m'explique le monde, et les ressorts divers
« Par qui tout est, se meut, agit dans l'univers;
« Des peuples avec lui déroulant les annales,
« J'y vois leurs mœurs, leurs lois, leurs discordes fatales,
« Leurs succès, leurs revers et leur chute... j'apprends,
« Mais pour les détester, les noms de leurs tyrans.
« Sa prudence a voulu m'initier encore
« Aux utiles secrets que le dieu d'Épidaure,

Pour le soulagement des malheureux humains,
A confiés, dit-on, à ses savantes mains;
Des simples dont les dieux ont semé cette plage,
Il m'enseigne les noms, les vertus et l'usage;
Par quel art on endort le trait de la douleur,
Ou du sang trop actif on tempère l'ardeur;
Sur des yeux fatigués, par quel charme on rappelle
Le sommeil qui les fuit, inconstant ou rebelle;
Comme on ferme une plaie; enfin quels accidens
Exigent des secours hasardés ou prudens,
De l'acier rigoureux ou le prompt ministère,
Ou des doux végétaux la lenteur salutaire.
Chiron me fraie ainsi le chemin du bonheur,
Mais il veut que j'y marche au flambeau de l'honneur.
Il m'apprend, et lui-même est mon premier modèle,
A consulter toujours la justice éternelle,
A dompter mon orgueil et mon ressentiment,
A ne trahir jamais les lois ni mon serment,
A choisir mes amis, à leur être fidèle,
A chérir ma patrie, à m'immoler pour elle,
Surtout à révérer par de pieux tributs
Le ciel qui fait, soutient, couronne les vertus.
Mon cœur n'a pas besoin des leçons du Centaure
Pour payer avec joie une autre dette encore;

« Je regarde ma mère, et son auguste aspect
« Me commande à la fois l'amour et le respect. »
Ces mots, où d'un bon fils respire la tendresse,
Ces mots, accompagnés d'une douce caresse,
Aux tourmens de Thétis mêlent quelque plaisir.
Elle avait expié son curieux désir :
Tandis qu'il racontait d'un air fier, intrépide,
Tous ces jeunes exploits, rivaux de ceux d'Alcide,
Thétis plus d'une fois avait pâli; son cœur
Avait plus d'une fois maudit son gouverneur.
Il ne racontait plus; elle le voit encore
Dormir sur une roche, ou, devançant l'aurore,
Terrasser un lion, arrêter un torrent;
Sur la glace incertaine elle le voit courant;
Elle voit le Centaure au moment qu'il soulève
L'affreux débris qu'attend son immobile élève;
Un cri part de son cœur, et sur ce cœur glacé
Tombe l'énorme roc que Chiron a lancé.
Son esprit se retrace avec inquiétude
Et ses premiers penchans et sa première étude,
Ses rapides progrès dans les travaux de Mars,
Son ardeur indomptable à braver les hasards,
Le prix dont il achète un regard de son maître,
Moins encor ce qu'il est que ce qu'il promet d'être.

s présages brillans de la gloire d'un fils,
ı lieu de la flatter, épouvantent Thétis;
le veut qu'il soit grand, mais elle veut qu'il vive :
ı déesse était mère! A l'auguste convive
: Centaure offre enfin son champêtre repas.
ɔur que l'œil du soupçon ne la pénètre pas,
ainement la déesse affecte un air tranquille;
lle redevient mère en regardant Achille.
hiron saisit un luth dont jadis, en ces lieux,
ême après Apollon il sut charmer les dieux;
es doigts déjà glacés, mais flexibles encore,
ourent légèrement sur l'instrument sonore,
t de ses tons divers, par un prélude heureux,
uand son art a fixé l'accord harmonieux,
ux mains de son élève il le dépose.... Achille
hante aussitôt la gloire, et la lyre docile,
galant son audace à leurs nobles travaux,
usqu'aux cieux étonnés élève les héros;
lcide, dont Junon crut lasser la constance,
t qui de Junon même a lassé la vengeance;
ollux, rival d'Alcide en valeur, en vertus,
e son ceste abattant le féroce Amycus [4];
hésée, armé d'un fil, guide de son courage,
u monstre de la Crète affrontant seul la rage;

Tant d'autres qui, pour prix de leurs faits immortels,
Des dieux, qu'ils imitaient, partagent les autels.
Pour égayer les sons de sa lyre sévère,
Achille termina par l'hymen de sa mère ;
Il peignit tous les dieux, précédés par les Ris,
De l'Olympe jaloux désertant les lambris,
Et Pélion, témoin d'une si belle fête,
Sous le fardeau divin fier de courber sa tête.
Ici Thétis sourit : d'un sourire forcé
Le rayon fugitif est bientôt éclipsé.
Mère du doux sommeil, d'un long crêpe voilée,
La Nuit roulait son char sous la voûte étoilée ;
Le vieillard sur son roc déjà s'est étendu ;
Son élève s'endort à son cou suspendu :
Dans ses bras, sur son sein Thétis en vain l'appelle ;
Au roc accoutumé le héros est fidèle ;
Il trouve, exempt de soins, sur son âpre sommet,
Le sommeil, qui souvent nous fuit sur le duvet.
Thétis veille à l'écart, et dans un sûr asile
Elle rêve au moyen de cacher son Achille :
Mille projets confus, mille climats divers,
A son esprit troublé déjà se sont offerts :
La Thrace n'est pas loin, mais le dieu de la guerre
Y règne, et ce nom seul fait pâlir une mère :

Le sauvage habitant des rives de Pella [5]
Plairait trop à son fils, si sauvage déjà!
Chez les Athéniens, peuple amant de la gloire,
Ivre du vain orgueil de vivre en la mémoire,
Au prix de tout son sang, il se croirait heureux
S'il achetait l'honneur d'être loué par eux [6] :
Sestos est plus modeste, Abydos plus tranquille [7],
Mais elle offre aux vaisseaux un abord trop facile ;
Mycon, l'humble Seriphe, à son esprit flottant
Présentent un espoir qui s'envole à l'instant;
Elle craint et Lemnos des époux redoutée [8],
Et Délos, par les Grecs toujours si fréquentée [9]....
Sur son char azuré, fendant un jour les flots
Qui battent en grondant les rochers de Scyros,
Elle avait entendu, dans un lointain sauvage,
De chants voluptueux retentir le rivage;
Lycomède y régnait. Dans sa paisible cour,
Ses filles, qu'elle prit pour les sœurs de l'Amour,
Parmi les jeux, sous l'œil de l'aimable décence,
Goûtaient ces plaisirs purs que donne l'innocence;
Voilà l'asile heureux qu'elle implora long-temps!
Tel un oiseau qui cherche, au retour du printemps,
Pour sa tendre couvée un abri tutélaire,
De bosquets en bosquets voltige solitaire;

Des germes précieux qu'il porte dans son sein
A quel arbre doit-il confier le destin?
Sur quel rameau faut-il que son amour bâtisse
Du berceau suspendu le mobile édifice?
Il craint des noirs autans le souffle impétueux;
Il craint l'assant furtif du serpent tortueux;
Il craint l'homme: un buisson, dans un lieu bien sauvage,
D'un rempart verdoyant lui présente l'ombrage,
Et ce buisson, déjà confident de ses feux,
Fixe son choix, son vol, son espoir et ses vœux.
Une pensée arrête un moment la déesse:
Son fils n'est point dans l'âge où règne la sagesse;
Sensible, ardent, son cœur doit connaître l'amour;
Jeune, superbe, il peut l'inspirer à son tour,
Et du roi de Scyros elle a vu la famille:
De jeunesse, d'attraits, de vertus elle brille...
Si d'un désir fougueux son Achille emporté,
Oubliant ce qu'on doit à l'hospitalité,
Sous un déguisement aux larcins favorable!...
Et pourquoi s'alarmer d'un oubli réparable?
L'épouse d'un mortel à la fille d'un roi,
De son fils, sans rougir, peut engager la foi,
Et la fille d'un roi, pour cacher sa faiblesse,
Peut accorder sa main au fils d'une déesse.

Cet hymen la sert mieux ; plus de délai : Thétis
Ne voit qu'un seul péril, c'est celui de son fils :
Lui sauvé, tout est bien, tout lui semble facile.
Mais au rivage heureux qui devient son asile,
Comment porter ce fils sans bruit et sans danger?
Pour des bras maternels c'est un fardeau léger.
Des vents officieux faut-il emprunter l'aile,
Ou le dos complaisant de son Triton fidèle,
Ou le secours d'Iris, qui, vivant de vapeurs,
Pompe du sein des mers ses brillantes couleurs?
Elle voit deux dauphins; son geste les appelle;
Bientôt un frein de pourpre à son char les attelle;
Puis, revolant aux lieux où l'attendait Chiron,
Sur le roc elle prend son divin nourrisson,
Goûtant profondément ce sommeil de l'enfance,
Premier bien que l'on perd en perdant l'innocence.
Les yeux fixés sur lui, mais n'osant lui parler,
Avare de baisers qui pourraient l'éveiller,
Dans son cœur palpitant d'une joie incertaine,
Éprouvant des transports que sa frayeur enchaîne,
Tour à tour suspendant, précipitant ses pas,
Et conjurant les flots de murmurer plus bas,
Elle fuit : de sa fuite et témoin et complice,
Phébé de ses rayons double l'éclat propice;

Des dauphins empressés le dos officieux
Est prêt à recevoir son larcin précieux.
De ses vœux, de ses pleurs le crédule Centaure
L'accompagne, espérant, hélas! le voir encore [10] :
Le char est déjà loin; mais ses gestes, ses yeux,
Répètent ses regrets, redisent ses adieux;
Au rivage attaché, sur sa croupe docile
Le Centaure se dresse, et regarde immobile,
Tant qu'il croit voir encor, sur l'humide élément,
Du char, qu'il ne voit plus, un vestige écumant;
Tant qu'un dernier sillon en conserve la trace,
Et n'a point disparu sous le flot qui l'efface.

Aux bords thessaliens Achille était aimé :
De son départ le bruit à peine est-il semé,
Ces bords heureux, qu'avait embellis sa présence,
Languissent attristés de sa soudaine absence :
Tempé de ses vallons perd l'éclat verdoyant;
L'onde du Sperchius gémit en s'enfuyant;
Pholoé, dont souvent il égaya l'ombrage [11],
De ses forêts en deuil rembrunit le feuillage;
De ses premiers exploits confident orgueilleux,
Le sombre Othrys élève un front plus sourcilleux [12];
Écho du vieux Chiron fuit la grotte muette;
Les faunes, dont Achille inspirait la musette,

N'entendant plus ses chants, ont oublié les leurs;
Et, sur ces monts déserts, plus d'une nymphe en pleurs,
Qui s'était au héros en secret destinée,
Voit s'envoler l'espoir d'un superbe hyménée.

FIN DU SECOND CHANT.

Digitized by Google

NOTES DU SECOND CHANT.

[1] De ma bouche écarta ce nectar nourricier.

Achille, en grec, signifie *qui n'a point tété*, et c'est peut-être ce qui a fait supposer qu'il n'avait été nourri que de cervelles de lions, d'ours, etc.

[2] Quand du fleuve engourdi le rigoureux Borée.

Stace a dit : *Sæpè etiam primo flavii torpore.*

[3] Le sanglier armé de sa dent foudroyante.

Quelques personnes ont blâmé cette épithète; mais je me suis cru autorisé par Stace, qui a dit : *fulmineosque sues;* il a voulu peindre sans doute le prompt et terrible effet de la dent du sanglier.

[4] De son ceste abattant le féroce Amycus.

Amycus, fils de Neptune et roi des Bébryces, obligeait tous les étrangers qui abordaient dans ses états à se battre contre lui à coups de ceste, et tuait ses antagonistes après les avoir vaincus; mais enfin il succomba lui-même sous les coups de Pollux.

[5] Le sauvage habitant des rives de Pella.

Petite ville de Macédoine, immortalisée par la naissance d'Alexandre.

[6] S'il achetait l'honneur d'être loué par eux.

Allusion au mot d'Alexandre, qui, au milieu de ses conquêtes, s'écriait : « O Athéniens! combien il en coûte « pour être loué par vous! »

[7] Sestos est plus modeste, Abydos plus tranquille.

Deux villes situées sur les bords de l'Hellespont, l'une en Europe, l'autre en Asie, toutes deux fameuses par la tragique aventure de Léandre et de Héro.

[8] Elle craint de Lemnos les époux redoutés.

Cette ville est célèbre par le complot que les Lemniennes formèrent contre leurs époux, qu'elles égorgèrent pendant une nuit, à l'exception de Thoas, roi de l'île, qui fut sauvé par sa fille Hypsipyle.

[9] Et Délos par les Grecs de tous temps fréquentée.

A cause de son oracle.

[10] Dans la première édition, j'avais ajouté, d'après Stace :

..... Il est loin de soupçonner encore
Qu'il ne reverra plus l'objet de tant de soins;
L'espoir d'un retour prompt le console, et du moins,
Il craint peu le naufrage; en fendant l'onde amère,
Achille voyageait sur le sein de sa mère.

Il ne m'a fallu qu'un peu de réflexion pour sentir combien cette espèce de calembour était déplacé, surtout dans un pareil moment.

[11] Pholoé, dont souvent il égaya l'ombrage.

Montagne de Thessalie, séjour ordinaire des Centaures.

[12] Le sombre Othrys élève un front plus soureilleux.

Autre montagne voisine de Pholoé.

FIN DES NOTES DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Déja le dieu du jour, sur les flots colorés,
Laissait poindre l'éclat de ses rayons dorés;
Ses humides coursiers, que précède l'Aurore,
Pressent l'astre des nuits, qui sur eux pèse encore;
Lui-même, par degrés reconquérant les cieux,
Développe l'orgueil de son front radieux,
Monte, s'élance, et l'œil, qui le suit dans la nue,
Croit voir tomber la mer à son char suspendue [1].
Aux rives de Scyros où l'attendait l'Amour,
L'inquiète Thétis a devancé le jour;
Ses dauphins, las du joug, mais fiers de leur fatigue,
Fiers des soins caressans que sa main leur prodigue,
Vont, libres et joyeux, se perdre au sein des flots.
Achille, de Morphée écartant les pavots,
A cru sentir le jour glisser sous sa paupière;
Il l'entr'ouvre, ébloui de sa vive lumière :
Quels bords! quels flots! son œil demande Pélion,
Demande Ossa, Tempé, Sperchius et Chiron :

Tout a fui : dans son trouble, il méconnaît sa mère.
En reproches déjà s'exhalait sa colère ;
Un baiser les repousse, et ce tendre discours
Dans sa bouche entr'ouverte en arrête le cours :
« Si le sort, sur mes droits réglant mon hyménée,
« N'avait point oublié de quel sang je suis née,
« Je pourrais aujourd'hui, tranquille dans les cieux,
« Orgueilleuse d'un fils cohéritier des dieux,
« A tes brillans destins te livrant sans alarmes,
« De la maternité ne sentir que les charmes.
« Je ne craindrais pour toi ni périls ni revers,
« Ni du fatal ciseau les caprices divers.
« Mais au pur sang des dieux mêlant un sang profane,
« Puisqu'un père mortel à la mort te condamne,
« Recule au moins l'instant qui doit causer mon deuil.
« Tes jours sont menacés ; fais taire ton orgueil ;
« Daigne, pour m'épargner une douleur amère,
« Te parer des habits dont se pare ta mère....
« Hercule, comme toi héros dès le berceau,
« Aux pieds d'une mortelle a tourné le fuseau ;
« Bacchus traîne (et l'Olympe a connu son audace),
« Une robe à plis d'or qu'il déroule avec grâce ;
« Et Jupiter des dieux est-il moins redouté,
« Pour avoir un instant voilé sa majesté

« Sous les traits ingénus d'une vierge timide?
« Que de ces immortels l'exemple te décide :
« Comme toi, le danger ne les excusait pas;
« Ils cherchaient le plaisir, et tu fuis le trépas;
« Ils cédaient à l'amour, tu cèdes à ta mère.
« Aux menaces du sort consens à te soustraire :
« Bientôt je te rendrai tes antres, tes forêts,
« Et ces sauvages monts pour toi si pleins d'attraits.
« Mon Achille! mon fils! c'est moi, moi qui t'implore!
« Par cet éclat naissant dont brille ton aurore,
« Par tous ces dons heureux où mon cœur se complaît,
« Par les plaisirs nouveaux que l'âge te promet;
« Si pour toi j'oubliai mon rang, si ta naissance
« Consola mon orgueil d'une obscure alliance;
« Si, tremblante pour toi dès que tu vis le jour,
« Je courus, affrontant le ténébreux séjour,
« Te plonger dans les flots du Styx inexorable
« (J'espérais tout entier te rendre invulnérable);
« Si j'ai tout fait pour toi, mon fils, prends ces atours,
« Qui, sans blesser ta gloire, assureront tes jours....
« Tu rougis, tu pâlis : d'une telle parure
« Ton regard indigné semble accuser l'injure.....
« Ah! j'en jure par toi, mon fils, ô mon seul bien!
« Je jure que jamais Chiron n'en saura rien. »

Elle dit; mais, gardant un farouche silence,
Son fils, pour l'écouter, se faisait violence :
Le reproche à la bouche, et la rougeur au front,
D'une molle parure il repousse l'affront.
Thétis conjure en vain, gémit, se désespère;
A ses vœux, à ses pleurs, il oppose et son père,
Et l'austère Centaure, et le cri de l'honneur,
Et cet instinct sacré, ces élans d'un grand cœur,
Qui, déjà tourmenté du besoin de la gloire,
Dévore l'avenir et rêve la victoire.
Tel, à la main qui veut enchaîner sa fierté,
S'échappe impatient un coursier indompté,
Qui, libre, impétueux, d'une ardeur vagabonde,
Tantôt foulait les prés, tantôt plongeait dans l'onde:
D'une riche vallée orgueilleux souverain,
Il fuit, rebelle au joug, il fuit, rebelle au frein,
Et s'étonne de voir des coursiers plus dociles
D'un lien flétrissant parer leurs fronts serviles.
Lasse de supplier, Thétis veut menacer,
Contre un enfant ingrat feint de se courroucer,
Et sur le cœur d'Achille ose essayer la crainte :
Elle ordonne; elle veut employer la contrainte :
Lui, plus prompt que l'éclair, à ses trop faibles mains
Échappe, court, gravit sur les rochers voisins,

Jette un œil égaré sur cette mer profonde,
Qui, terrible, à ses pieds roule, se brise, gronde;
Il allait s'élancer dans le gouffre écumant;
Mais, ô surprise!.... il voit, en ce même moment,
D'un pas religieux, sur deux lignes rangées,
S'avancer vingt beautés de guirlandes chargées :
Filles de Lycomède, en ce jour solennelle,
Un usage pieux du palais paternel
Leur permet de sortir, et sous les pas de Flore,
Quand le premier bouton dans les champs vient d'éclore,
A Pallas, qui défend ces bords hospitaliers,
Elles vont présenter leurs tributs printaniers,
A la chaste déesse offrent un chaste hommage,
Et de fleurs et de vœux entourent son image.
Une égale fraîcheur anime tous leurs traits,
Une parure égale embellit leurs attraits;
Vierges, mais à cet âge où l'âme se sent naître
A des plaisirs nouveaux qu'elle craint de connaître,
Où, contre les désirs qu'éveillent les amours,
La pudeur de l'hymen implore le secours :
Toutes charment les yeux; mais autant Cythérée
Brille parmi ses sœurs, à la cour de Nérée [2],
Ou Diane, au milieu de l'essaim virginal,
Comme elle armé de l'arc à la biche fatal,

De ces beautés la reine et la sœur et l'amie,
Autant, sans le savoir, brille Déidamie.
Les roses de son teint, l'or de ses blonds cheveux,
De douceur, de fierté font un mélange heureux,
Qui tempère l'éclat dont son œil étincelle ;
C'est Pallas, ou plutôt on la prendrait pour elle,
Si Pallas, déposant son casque ensanglanté,
Laissait voir de son front la douce majesté,
Et, dépouillant son sein des serpens dont il s'arme,
De la beauté savait apprécier le charme.
Achille en un moment a connu son pouvoir;
Sur tant d'attraits divers, qu'il ne peut qu'entrevoir,
Il porte un œil avide, et déjà, dans son âme,
De veine en veine court une rapide flamme.
Le trait, c'est le premier dont l'amour l'a blessé,
Pénètre dans son cœur tout entier enfoncé;
Par un contraire effet du feu qui le dévore,
Son visage enflammé soudain se décolore;
Il brûle, il tremble; en proie à ses désirs naissans,
Vers la beauté qui seule embrase tous ses sens,
Sans respecter la fête et le pieux cortége,
Et ces paisibles bords que Minerve protége,
Sans savoir ce qu'il veut, il voudrait s'élancer....
Sa mère seule a pu le faire balancer.

Tel, lorsque sur son front, armé par la nature,
S'arrondit le croissant qui fera sa parure,
Dans un riant vallon tel un jeune taureau,
Présomptif souverain d'un superbe troupeau,
S'il voit une compagne à la robe d'ébène,
Au front de neige, errer au bord d'une fontaine,
Il s'arrête, saisi d'un doux frémissement;
Son premier cri d'amour, en long mugissement,
Frappe l'écho; d'amour sa narine écumante
Avec l'air qu'il embrase aspire son amante :
De ce présage heureux le laboureur charmé
L'admire, et du troupeau le chef est proclamé.
Thétis contemple Achille, et s'applaudit de même
D'un changement qui va servir son stratagême.
Du rocher qu'il venait de franchir en courant
Il descendait pensif, l'œil baissé, soupirant;
En lui tendant la main Thétis vers lui s'avance,
Et sans lui reprocher sa désobéissance :
« Eh bien! est-ce un malheur comparable au trépas,
« Que d'habiter ces lieux, d'admirer tant d'appas,
« De devenir leur sœur, et de porter leurs armes?
« Les bords du Sperchius offrent-ils plus de charmes?
« Sur les sommets glacés d'Ossa, de Pélion,
« Est-il plus doux de vivre avec l'ours, le lion[3]?... »

Il sourit à ces mots : une rougeur soudaine
Trahit l'espoir secret que son orgueil enchaîne;
Ses yeux ardens, qu'il lève et baisse tour à tour,
Désarmés de courroux, étincellent d'amour;
Il ne fuit plus; sa main repousse, plus légère,
Les superbes atours présentés par sa mère;
Il veut, il ne veut plus; mais l'adroite Thétis
Sent bien qu'il faut vouloir pour elle et pour son fils:
Sans lui rien demander, et sans qu'il en murmure,
Elle-même avec art ajuste sa parure,
En boucles sur son front assemble ses cheveux,
D'un voile transparent couvre ses bras nerveux,
Attache au cou d'un fils, qu'il pare mieux encore,
L'étincelant rubis dont son sein se décore,
Dégage mollement ses membres assouplis,
De sa robe flottante arrange tous les plis,
Enfin, d'une beauté douce, aimable et docile,
Lui donne l'air, autant que peut l'avoir Achille [4].
Tel, sous ses doigts féconds l'artiste créateur,
Quand il veut lui donner la vie et la couleur,
Façonne, étend, polit la cire obéissante.
On reconnaît Achille à sa fierté naissante;
Mais sa beauté se prête à son déguisement,
Et dans lui l'œil trompé peut confondre aisément

Un sexe qu'on soupçonne, et que lui-même ignore,
Ou, sans Déidamie, ignorerait encore.
Vers l'autel de gazon où des aimables sœurs
L'essaim s'était groupé comme un bouquet de fleurs,
Thétis conduit son fils; son active tendresse
Veille toujours sur lui, le flatte, le caresse;
Son regard inquiet sur ses nouveaux atours
Se promène, et sa voix lui répète toujours :
« Ainsi tu régleras ton geste et ton langage;
« Que ton air soit décent, que ton maintien soit sage :
« Songe qu'un mot trop libre, un regard indiscret,
« Fait, avec ton bonheur, échapper ton secret. »
En achevant ces mots, l'adroite Néréide
Aborde Lycomède et la troupe timide,
Dont les chastes attraits et les chants solennels
Réjouissent l'oreille et les yeux paternels.
De la reine des eaux la vue inopinée
Remplit d'un saint effroi cette troupe étonnée;
Lycomède s'avance et s'incline humblement;
Il veut parler; mais elle, avec empressement:
« Roi de Scyros, ô vous, le plus heureux des pères!
« Rassurez, protégez la plus tendre des mères!
« Voici la sœur d'Achille.... Aux éclairs de ses yeux,
« A sa fierté sauvage on la reconnaît mieux.

« Comme son frère, avide et de gloire et d'alarmes,
« D'une pesante armure elle eût pressé ses charmes;
« Son audace guerrière implorait un carquois;
« Fière amazone, afin de mieux suivre leurs lois,
« Trompant l'illustre espoir du sang dont elle est née,
« Elle bravait l'amour, et fuyait l'hyménée.
« Mais Achille déjà me cause assez d'ennuis;
« L'ingrat m'a fait passer d'assez cruelles nuits:
« Que celle-ci du moins, à son sexe fidèle,
« De plus douces vertus trouve ici le modèle;
« Que sur ces bords heureux, vivant parmi des sœurs,
« Elle accorde une lyre ou cultive des fleurs,
« Et qu'aux fêtes des dieux, comme ses sœurs parée,
« Elle porte l'encens ou la coupe sacrée.
« Je vous cède mes droits, prenez aussi mon cœur;
« Employez, s'il le faut, une sage rigueur;
« Ne souffrez point qu'elle aille, à soi-même laissée,
« Dans l'épaisseur des bois promener sa pensée;
« Vous voyez qu'elle touche à cet âge où souvent
« Le cœur aime à rêver, et s'égare en rêvant.
« Du rivage surtout qu'une défense austère
« L'écarte... Tout à l'heure un brigand adultère
« Sillonnait, sous mes yeux, les flots impunément.
« Autour de vos rochers peut-être en ce moment

« Il voltige, épiant une nouvelle proie...
« Vous êtes père, enfin; veillez, et craignez Troie. »
Le roi, qu'avaient flatté ces mots insidieux
(Le moyen d'échapper aux embûches des dieux!),
De l'honneur qu'il reçoit rend grâce à la déesse;
Et son cœur s'applaudit du piége qu'on lui dresse.
Achille est accueilli. Les vierges de Scyros,
Sans art et sans soupçon, dans le jeune héros
Ne pensent admirer qu'une vierge nouvelle,
Et leurs regards charmés la nomment la plus belle.
A ses mâles appas cet hommage muet
Est le seul que d'abord offre un zèle discret;
Bientôt on s'enhardit, on l'entoure, on l'embrasse;
On l'invite à s'asseoir à la première place;
Déjà le zèle éclate en éloges confus,
Déjà l'aimable essaim compte une sœur de plus.
Tels, dans un jour d'été, les oiseaux d'Idalie,
Loin des bois parfumés où Vénus les rallie,
Quand ils planent de front au milieu d'un ciel pur,
Et d'un cercle d'argent en couronnent l'azur,
Sur leur route jeté, si, d'un lointain rivage,
Un autre oiseau, brillant d'une beauté sauvage,
Dans l'escadron ailé soudain vient se ranger;
D'abord surpris, frappé de son air étranger,

On l'observe en silence, avec crainte on l'admire;
Un doux instinct vers lui par degrés les attire;
Bientôt le nouvel hôte, avec pompe escorté,
Au toit hospitalier en triomphe est porté.

Enfin, il faut quitter cette rive chérie.
En saluant le roi, la déesse attendrie
Lui répète vingt fois : « Gardez bien mon trésor! »
A son fils, qu'elle embrasse, elle murmure encor :
« Sois sage; » et, se mêlant à l'adieu le plus tendre,
Ce mot est le dernier qu'elle lui fait entendre.

Elle part; et déjà ses bras fendent les flots,
Mais ses regards encor se tournent vers Scyros;
Et sa voix, implorant la rive solitaire,
Lui recommande ainsi son fils et le mystère :
« Toi qui possèdes seul mon âme et mon secret,
« Bord chéri, sois heureux, mais surtout sois discret!
« Humble fille des eaux, reste encore ignorée,
« Scyros! tu vois la Crète en tous lieux honorée;
« La Crète fut fidèle à la mère des dieux [5] :
« Sois fidèle à Thétis, et ton nom en tous lieux
« Volera, consacré par ma reconnaissance,
« Et la fière Délos envîra ta puissance.
« Seulement de tes bords écarte l'étranger,
« Le Grec de gloire avide, avide de danger;

« Écarte, s'il se peut, jusqu'à la Renommée;
« Que par elle du moins n'y soit jamais nommée
« L'affreuse déité qui préside aux combats!
« D'Argos et d'Ilion que les sanglans débats
« Ne viennent point d'Achille éveiller la vengeance.
« De fêtes et de jeux, et de chants et de danse,
« Qu'on repaisse son cœur, ses oreilles, ses yeux;
« Tant que Mars, partageant les hommes et les dieux,
« Dépeuplera l'Europe, ébranlera l'Asie,
« Qu'Achille, en ces rochers, lui dérobant sa vie,
« Fille de Lycomède, en reçoive la loi,
« Et, mort pour l'univers, ne vive que pour moi. »
Elle dit, et s'éloigne un peu plus rassurée :
Des ondes effleurant la surface azurée,
Dans son palais humide elle a rejoint ses sœurs :
Ses sœurs, qui partageaient de trop justes frayeurs,
En revoyant son front embelli d'espérance,
Par leurs transports joyeux célèbrent sa présence.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES DU TROISIÈME CHANT.

[1] Croit voir tomber la mer à son char suspendue.

Cette image, que j'ai empruntée de Stace, paraîtra juste à tous ceux qui ont vu le lever du soleil sur mer.

[2] ..... Mais autant Cythérée
Brille parmi ses sœurs à la cour de Nérée.

D'anciens monumens représentent Vénus assise sur un dauphin, et escortée des Néréides.

[3] Est-il plus doux de vivre avec l'ours, le lion?

Stace ajoute ici :

O si mihi jungere curas,
Atque alium portare sinu contingat Achillem !

Et d'après lui, j'avais mis dans la première édition :

Oh! si, doublant ton être,
Un Achille nouveau sous mes yeux allaité,
Doublait pour moi les soins de la maternité!

L'idée de l'hymen mise en avant pouvait corriger ce qu'un vœu pareil a d'inconvenant dans la bouche d'une mère, mais j'ai pensé qu'il valait mieux encore le supprimer tout-à-fait.

[4] Enfin d'une beauté douce, aimable et docile,
Lui donne l'air, autant que peut l'avoir Achille.

C'est encore à Stace que je dois cette peinture, et je suis loin de prétendre avoir rendu la beauté des vers suivans :

Aspicit ambiguum genitrix, cogitque volentem,
Innectitque sinus; tunc colla rigentia mollit,
Summittitque graves humeros, et fortia laxat
Brachia, et impexos certo domat ordine crines,
Ac sua dilectâ cervice monilia transfert,
Et picturato cohibet vestigia limbo.

[5] La Crète fut fidèle à la mère des dieux.

On sait que Jupiter fut élevé secrètement dans l'île de Crète par les Corybantes, qui, en frappant sur des tambours et des cymbales, empêchaient que les cris du jeune dieu ne parvinssent aux oreilles de Saturne son père, qui dévorait tous ses enfans mâles.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

L'EUROPE cependant, par un cri de terreur,
A proclamé la guerre : à ce cri, la fureur
Aiguise, en frémissant, les traits de la vengeance :
Ménélas, le premier, publiant son offense,
Du forfait d'Ilion court effrayer les rois ;
Dans un seul crime il peint l'oubli de tous les droits :
« Oui ! la fille du ciel, de Sparte digne élève,
« La sœur d'Agamemnon, mon épouse, on l'enlève !
« Sans combat, dans ma cour, un brigand à nos yeux,
« Foule aux pieds les sermens, les lois, l'hymen, les dieux ! »
Par le récit trop vrai de ce sanglant outrage,
Dans tous les cœurs Atride a fait passer sa rage.
Tout s'arme : on voit voler sous le même étendard
Celui que l'isthme enferme en son double rempart,
Celui qui voit aux pieds des rochers de Malée
Rouler avec fracas la vague amoncelée,
Les habitans lointains des rives d'Abydos,
Ceux plus lointains encor que vit naître Colchos.

Mars triomphe : à son char, plein d'une affreuse ivresse,
Avec un nœud d'airain il enchaîne la Grèce.
Vingt états différens ne font plus qu'un état;
Tout homme est citoyen, tout citoyen soldat;
Partout mêmes transports, partout mêmes alarmes;
Ou de l'or, ou du fer, ou des bras, ou des armes;
Chacun paie un tribut : instruite par Vulcain,
Témèse, à coups pressés, dompte, amollit l'airain,
Le courbe en bouclier, en casque le façonne;
Du bruit des lourds marteaux Mycène au loin résonne;
On dépeuple Némée, et du plus fier lion
La dépouille est promise au vainqueur d'Ilion;
Pise fournit des chars; la belliqueuse Épire,
Des coursiers dont le vol devance le Zéphire;
Cirrha de traits mortels remplit mille carquois;
De leur parure antique on dépouille les bois.
Sommets inspirateurs de la docte Aonie,
Où vient souvent rêver le dieu de l'harmonie,
Doux sommets! d'un mortel pour venger les affronts,
La hache sacrilége ose éclaircir vos fronts;
Plus d'ombrage : sur l'onde est déjà descendue
Cette forêt de pins qui menaçait la nue;
Et qui, prête à voguer vers de nouveaux climats,
Présente à l'œil surpris une forêt de mâts.

Enfin, contre Priam et contre son empire,
Tout devient instrument, tout marche, tout conspire.
La Paix fuit désolée; on ravit à Cérès
Le fer qui, dans ses mains, féconde les guérets;
L'or même, qui des dieux décorait les images,
Qui de la piété consacrait les hommages,
On l'arrache, et, poli par des arts meurtriers,
Il arme les héros ou pare leurs coursiers;
Dans leurs sanglans projets les Grecs d'intelligence
N'ont plus qu'un dieu, c'est Mars; n'ont plus qu'un cri, vengeance!
C'est l'Aulide qui doit réunir dans son port
Tous ces peuples poussés par un même transport;
L'Aulide, où des forêts la reine est honorée,
L'Aulide, trop voisine, hélas! du Capharée [1],
Dont le sommet vengeur, s'agitant avec bruit,
Trois fois a présagé la plus fatale nuit
A ces mêmes vaisseaux, avides de vengeance,
Qui des vents endormis accusent le silence.
Depuis que tout le camp implore leur retour,
De ses douze palais Phébus a fait le tour:
Tous brûlent de partir. Mais quoique les Atrides
Se montrent dignes chefs de soldats intrépides,
Que le fils de Tydée, Ajax et Sthénélus,
Du sang qui les forma retracent les vertus,

Qu'Antiloque de Mars égale la vaillance,
Et que de Pallas même Ulysse ait la prudence,
Tous les cœurs, tous les vœux sont pour Achille absent;
A l'entendre louer le plus brave consent;
Achille est le héros qu'a choisi la Victoire;
Le nom d'Achille plaît, c'est celui de la gloire;
Au seul penser d'Hector tel qui se sent troublé,
Nomme Achille, et soudain rougit d'avoir tremblé.
Ainsi, contre le dieu qui lance le tonnerre,
Quand l'orgueil souleva les enfans de la Terre,
C'est en vain que Bacchus à leur rebellion
Opposait et la griffe et la dent du lion,
Pallas, de ses serpens la tresse épouvantable,
Mars sa lance, Apollon sa flèche inévitable;
La Nature, troublée et muette d'effroi,
De l'Olympe désert n'implorait que le roi,
Et l'espoir ne rentra dans son âme inquiète,
Que lorsque armé du foudre il parut à leur tête.
Tandis que tous les chefs, au repos condamnés,
Par un destin jaloux au rivage enchaînés,
Se plaignent, l'œil fixé sur la mer immobile,
De l'absence des vents et de celle d'Achille,
Un guerrier, comme lui, jeune, ardent, indompté,
Qu'importune ce nom si souvent répété,

Digitized by Google

Héros qui, s'arrachant aux baisers d'une amante,
Bravant l'arrêt des dieux sur les rives du Xante,
Le premier doit descendre et périr le premier,
Protésilas se lève, et d'un ton brusque, altier [2] :
« Interprète des dieux, ou qui du moins crois l'être,
« Fils de Thestor, dit-il, quand donc doit-il paraître?
« Quels antres si profonds peuvent le recéler?
« Si ton art n'est point vain, tu vas nous révéler
« Sur quels bords s'est perdu ce guerrier magnanime,
« Ce guerrier couronné d'un suffrage unanime,
« L'espoir, le dieu des Grecs à la Grèce inconnu?
« On préfère, tu vois, pour lui seul prévenu,
« A vingt héros présens un héros en idée;
« On cite à peine Ajax, le fils du grand Tydée,
« Ulysse... Je pourrais me nommer après eux....
« Dans les champs phrygiens on nous connaîtra mieux.
« Toi, Calchas, pour combler la publique allégresse,
« Dis où se cache enfin le héros de la Grèce? »
Il parlait; et Phébus, voulant faire éclater
Le céleste pouvoir dont on semble douter,
Dans le sein palpitant de l'augure qu'il aime,
En subtile vapeur est descendu lui-même.
D'abord Calchas pâlit : on soupçonne le dieu,
On le sent, on le voit sur son visage en feu,

Dans ses yeux égarés d'où mille éclairs jaillissent;
Tout son corps a frémi ; ses cheveux se hérissent,
Et sa bouche tremblante, en sons entrecoupés,
Semble hurler ces mots avec peine échappés :
« Où vas-tu le cacher, trop faible Néréide ?...
« Arrête : de Chiron c'est l'élève intrépide....
« Sans lui contre Ilion la Grèce s'arme en vain....
« Je te vois, je te suis.... cède à mon art divin,
« Reine des eaux... Scyros en vain est ta complice;
« Le Destin parle; il faut que sa loi s'accomplisse....
« Achille m'appartient, et sa place est ici....
« Rends-le moi... C'en est fait... Toi, Lycomède, aussi,
« Tu nous trahis!.... Je vois (ô trop cruelle injure!)
« D'une femme un héros revêtir la parure!
« Déchire-la, mon fils, déchire-la.... » Sa voix
Expire après ces mots interrompus vingt fois;
Lui-même, succombant sous le dieu qui l'oppresse,
Chancelle, et tombe aux pieds des héros de la Grèce.
Étonnés de l'oracle et des jeux du Destin,
Ils jettent l'un sur l'autre un regard incertain.
Diomède, rompant tout à coup le silence,
Prévient, par ce discours, Ulysse qui balance :
« Sage Ulysse, c'est nous (car vous me voyez prêt,
« Fidèle compagnon et confident discret,

« A partager l'honneur d'une entreprise utile),
« C'est nous qui, par nos soins, découvrirons Achille.
« Que Thétis, contre nous s'armant de tous ses flots,
« D'un liquide rempart entoure ce héros;
« Dans un antre profond qu'elle l'ensevelisse,
« Il n'échappera point à l'œil perçant d'Ulysse.
« Pour n'être point assis sur le trépied sacré,
« Ulysse par les dieux n'est pas moins inspiré.
« — Il l'est, mais par l'amour qu'il porte à sa patrie,
« Répond le roi d'Ithaque, et c'est là son génie.
« S'il faut la servir seul, j'en accepte l'honneur;
« Mais, en le partageant, vous le doublez, seigneur.
« Partons : le camp des Grecs, d'un héros digne asile,
« Nous reverra bientôt accompagnés d'Achille,
« Ou Calchas nous abuse et fait mentir les dieux. »
A ces mots on répond par mille cris joyeux;
Tout le camp applaudit; Agamemnon lui-même
Au suffrage public unit son vœu suprême;
Et, pour exécuter leur projet important,
Presse les deux guerriers de partir à l'instant.
Déjà la voile est prête, et la rame docile
Supplée au vent rebelle et fend l'onde immobile.
Tendre Déidamie, et toi, jeune héros,
Hâtez-vous d'être heureux, ils voguent vers Scyros!

Quand Thétis eut quitté cette île solitaire,
Impatient déjà du repos, du mystère,
Son fils, que sans l'Amour elle n'eût point fléchi,
Du regard maternel fut à peine affranchi,
Qu'il s'était emparé de sa Déidamie;
Il en fait sa compagne, il en fait son amie :
Aveugle pour ses sœurs, quoique leurs tendres soins
A lui complaire en tout ne s'empressent pas moins,
Il ne voit que les traits de celle qu'il adore :
Son regard enflammé la cherche, la dévore;
Elle sort; il la suit, inquiet, agité;
Elle revient s'asseoir : il est à son côté,
Épiant un regard, appelant un sourire :
Tantôt muet, pensif, en extase il l'admire;
Tantôt vif, enjoué, d'un geste caressant,
Il effleure sa joue, ou d'un doigt agaçant,
Prompt à la ramasser, fait tomber sa navette;
Il saisit une main qu'aussitôt il rejette,
Ou d'un thyrse fleuri, qui craint de la blesser,
La frappe, et s'en punit en courant l'embrasser.
Sa compagne jouit de cette préférence :
Elle chérit ses sœurs; mais une différence,
Qu'elle ne conçoit pas, l'avertit que son cœur
L'aime un peu plus ou l'aime autrement qu'une sœur.

En s'adorant, tous deux sont innocens encore.
Quelquefois saisissant une lyre sonore,
Achille à son amie enseigne un de ces airs
Qui du sauvage Othrys égayaient les déserts;
Il lui dit sur quels bords le Pélion s'élève;
Quel est Chiron; combien doit l'aimer son élève;
Vante surtout Patrocle; il se nomme et se tait :
Déidamie alors achève son portrait,
Le peint fier, intrépide, impétueux, agile,
Et chante Achille, enfin, en présence d'Achille.
Elle chante : il admire, il applaudit, vingt fois
Sur ses lèvres imprime, en exaltant sa voix,
D'un baiser prolongé la brûlante caresse :
L'éloge sert ainsi de voile à la tendresse,
Et l'admiration d'interprète à l'amour.
Son élève devient sa maîtresse à son tour;
Pour ses sœurs elle exige un peu de complaisance,
Veut qu'à ses mouvemens il donne plus d'aisance,
Moins d'éclat à sa voix, moins d'audace à ses yeux;
A tourner un fuseau d'un doigt plus gracieux,
Elle instruit cette main qui doit venger la Grèce,
Et sans cesse rejoint les fils qu'il rompt sans cesse.
Souvent elle se plaint, mais d'un accent si doux!
Qu'il évite ses sœurs, que son regard jaloux

Même à l'œil paternel dispute son sourire;
Qu'en l'embrassant il tremble, et qu'à peine il respire;
Achille, embarrassé, veut saisir ce moment
Pour avouer sa flamme et son déguisement :
« Sachez.... » Mais elle a fui; d'une course légère,
Elle échappe, en riant, à l'aveu qu'il va faire.
Pour irriter son feu par les désirs accru,
Il lui manque un rival; un rival a paru :
Comme lui-même épris de sa belle princesse,
Comme lui-même aimable, il la cherche sans cesse;
Le sang qui les unit enhardit son espoir,
A toute heure, en tout lieu lui permet de la voir....
Oh! qui d'Achille alors peindrait l'impatience,
Les regards inquiets, le farouche silence,
Et ce front qui rougit, qui pâlit tour à tour!
Dans un tendre abandon, quelquefois son amour
Hasarde un demi-mot qu'un long soupir achève;
Dans un transport jaloux tout à coup il se lève,
S'échappe brusquement et reparaît soudain,
Jette sur son rival un regard de dédain.
Que son secret lui pèse! Il brûle de le dire,
Mais l'amour le retient; il ne peut que maudire
Les atours importuns dont il est enchaîné;
Sous le lin qui le couvre il frémit indigné

Digitized by Google

De cacher et son nom et le feu qui l'embrase :
C'est un lion captif dans des filets de gaze.
Mais l'amour même enfin le rendit indiscret,
Et, pour mieux le garder, partagea son secret.
Sur les flancs d'un vallon respecté par Borée,
Une forêt s'élève à Bacchus consacrée :
Quand l'hiver a trois fois vu fondre ses glaçons,
Et quand trois fois Phébus a mûri les moissons,
C'est là qu'un thyrse en main, de pampre couronnées,
Les vierges de Scyros, en triomphe menées,
Se livrent aux excès d'un délire sacré,
Digne du dieu du vin, par lui-même inspiré.
Si quelque audacieux y porte un pied profane,
Un arrêt immuable à la mort le condamne :
C'est peu ; pour effrayer le désir curieux ;
Sans cesse veille autour du bois mystérieux
Une antique prêtresse, active sentinelle ;
Elle répète encor, d'une voix solennelle :
« De cet asile saint tout profane est proscrit. »
Achille se présente, entend l'ordre et sourit :
C'est lui qui conduisait la troupe virginale.
L'étendard à la main, dès l'aube matinale,
Il s'avance, l'air noble, intrépide, charmant :
En lui l'œil incertain admire également

Du sexe qu'il déguise et la force et l'audace,
Du sexe qu'il imite et l'aisance et la grâce [3].
Mais lorsque, découvrant ses bras, son cou nerveux,
Que, d'un bandeau de pourpre ornant ses blonds cheveux,
Sous son manteau tigré qu'il rejette en arrière,
De sa robe flottante, avec un frein de lierre,
Après avoir fixé les replis ondoyans,
Le héros a saisi deux thyrses verdoyans,
Ce n'est plus seulement sa beauté qu'on admire;
A l'admiration succède le délire;
On se presse, on l'entoure, on se récrie enfin :
Sa démarche, ses traits, ses yeux, son port divin,
Font oublier les jeux, la danse qui s'apprête,
Bacchus lui-même : Achille est le dieu de la fête.
Bientôt on se disperse; au gré de ses désirs,
On varie, on prolonge, on suspend ses plaisirs.
Quels étaient ces plaisirs? Ou discrète ou sévère,
Ma muse me répond tout bas : C'est un mystère.
Cependant le jour fuit, et Phébé dans les cieux
Guide nonchalamment son char silencieux;
L'écho de la forêt de loin en loin soupire;
De l'airain fatigué le dernier son expire :
Tout se tait : les Plaisirs, par le sommeil vaincus,
S'endorment, et Morphée a remplacé Bacchus.

Achille veille seul; plein d'un autre délire,
Contre Déidamie à l'écart il conspire.
« Quoi! je serai, dit-il, de l'effroi maternel
« La victime, ou plutôt le complice éternel!
« Au sein de la mollesse esclave du mensonge,
« Je vois de mes beaux ans s'évanouir le songe!
« Et ce bras, qui de Mars devait lancer les traits,
« Craint même d'attaquer les monstres des forêts!
« Sommets du Pélion, et témoins et théâtre
« Des belliqueux plaisirs dont j'étais idolâtre,
« Beaux vallons de Tempé, qu'êtes-vous devenus?
« M'avez-vous oublié, rives du Sperchius?
« Quel est, dans ce moment, ta pensée, ô mon maître?
« O Chiron! tour à tour tu condamnes peut-être
« Ou la rigueur des dieux ou mon propre attentat,
« Et tu me pleures mort ou me maudis ingrat!
« Cher Patrocle, c'est toi dont la main intrépide
« Lance mes javelots et ma flèche rapide;
« Tu montes ces coursiers par Zéphire enfantés,
« Que mes mains ont nourris, que mon art a domptés;
« Moi, je tourne un fuseau, je porte une corbeille,
« Ou les armes du dieu qui féconde la treille:
« Voilà tous mes talens, voilà tous mes plaisirs!
« Que dis-je? consumé d'impatiens désirs,

« Je tremble de laisser soupçonner ma tendresse!
« Rougis, lâche, rougis! Aux pieds d'une maîtresse
« Quand les dieux soupiraient, les dieux étaient heureux;
« Dans ta faiblesse au moins modèle-toi sur eux,
« Et fais sur la beauté l'essai de la victoire.
« S'il faut que, plus long-temps infidèle à la gloire,
« Ton courage captif sommeille en ce séjour,
« Vierge encore pour Mars, sois homme pour l'amour.
Il dit, et, l'œil en feu, cherche Déidamie :
Sous l'ombrage d'un myrte il la trouve endormie,
S'élance dans ses bras.... « Quels transports furieux!
« Chère compagne... » En vain elle invoque les dieux :
Les vœux, les cris, les pleurs, la fuite est inutile :
Sa compagne est un homme, et cet homme est Achille!
Tout la trahit. Ses sœurs, à son cri virginal,
Croyant de nouveaux jeux entendre le signal,
De leurs lits de gazon en désordre s'élancent :
Déjà leurs bras unis en cercle se balancent,
Et leur superbe chef, plus beau de son bonheur,
Dans le groupe joyeux reparaît en vainqueur.
Mais il avait d'abord consolé sa victime,
Par ces mots, doux garans d'un feu plus légitime :
« C'est moi; sèche tes pleurs, pardonne à ton époux,
« C'est le fils de Thétis qui tombe à tes genoux;

« C'est le fier nourrisson du sévère Centaure ;
« S'il a cessé de l'être, hélas! c'est qu'il t'adore.
« Pour toi j'ai tout trahi, pour toi j'ai revêtu
« Ces frivoles atours dont rougit ma vertu ;
« Mon indomptable cœur n'a cédé qu'à tes charmes.
« Chère amante, est-ce à toi de répandre des larmes?
« La beauté qui s'unit à mon sang glorieux
« Doit des héros au monde, à l'Olympe des dieux.
« Notre bonheur encor commande le mystère ;
« Mais l'hymen, oui, l'hymen, j'en atteste ma mère,
« Joindra mon sort au tien par un nœud solennel.
« Tu frémis! Craindrais-tu le courroux paternel?
« Sur mon épouse avant que sa fureur ne tombe,
« Son peuple tout entier descendra dans la tombe :
« On verra ses palais par le feu consumés,
« On verra ses remparts sous la terre abîmés,
« Et Scyros, engloutie au vaste sein de l'onde,
« Du bruit de son désastre épouvanter le monde. »

La princesse se tait, s'étonne, et tour à tour
Son cœur frémit de crainte et palpite d'amour.
Quel amant! quel héros! combien il est terrible!
Mais combien il est tendre! elle-même est sensible :
Que fera-t-elle? aux traits du paternel courroux
Elle-même s'expose en perdant son époux.

Tendre amante! eh! pourquoi balancer davantage?
L'honneur blessé gémit; mais l'amour qu'on partage
A des droits, et son crime est devenu le tien.
De leur commun bonheur on ne soupçonna rien.
Vers le temps où l'amour devait le rendre père,
Achille confia son secret à sa mère,
Qui par un nœud sacré, mais toujours clandestin,
De ces heureux amans assura le destin:
Feignant de s'acquitter envers Déidamie
De ses soins complaisans pour sa nouvelle amie,
Du monarque crédule elle obtint qu'à son tour
Sa fille quelque temps embellirait sa cour [4].
Là naquit, là vivait, à l'ombre du mystère,
Ce Pyrrhus, digne fils du plus valeureux père;
Là, souvent par Thétis se faisant inviter,
Seule, Déidamie allait le visiter,
Et, souriant aux traits du héros qu'elle adore,
Le quittait un moment pour le trouver encore.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

[1] L'Aulide, trop voisine, hélas! du Capharée.

Voyez la note 12 du premier chant.

[2] Protésilas se lève, etc.

Un oracle avait prédit que le premier des Grecs qui aborderait au rivage de Troie y périrait : Protésilas quitta, le lendemain de ses noces, une épouse qu'il adorait, pour suivre l'armée des Grecs, et, quoique instruit de l'oracle, il s'élança le premier sur le rivage, où il périt de la main d'Hector.

[3] J'ai supprimé ici quatre vers, que quelques journalistes ont trouvés précieux; mais d'autres les ayant approuvés, je cède à la faiblesse paternelle, qui me dit de les conserver comme variantes :

Déidamie, en vain étalant mille attraits,
Des roses du plaisir anime encor ses traits;
Qu'Achille disparaisse, on dit : C'est la plus belle;
Qu'Achille reparaisse, on dit : Ce n'est plus elle.

[4] Sa fille quelque temps embellirait sa cour.

Stace dit simplement qu'une confidente discrète aida Déidamie à cacher sa grossesse et la naissance de Pyrrhus. Je crois qu'il est tout à la fois plus vraisemblable, plus

noble et plus décent de supposer que Thétis, après avoir légitimé l'union des deux amans, favorise le mystère dont ils ont encore besoin, en appelant Déidamie à sa cour et en gardant son fils.

Voici le tableau des amours d'Achille et de Déidamie, par madame d'Hautpoult : si l'on y trouve à peu près les mêmes idées et les mêmes images que dans mon poëme, je prie le lecteur de se rappeler que nous avons travaillé tous les deux d'après le même modèle :

*Fragment du poëme d'*Achille *imité de Stace.*

Au départ de Thétis, le héros, moins timide,
Sur les filles du roi portait un œil avide.
Par tant d'attraits naissans ses regards animés,
S'égaraient incertains, éblouis ou charmés.
Plus jeune que ses sœurs, pas encore aussi belle,
Mais telle qu'une fleur que le bouton recèle,
Déidamie, à peine au printemps de ses jours,
Joint les traits de Vénus à l'âge des amours.
Pour la première fois, son front calme et modeste
Se sentit enflammer d'une rougeur céleste;
De sa jeune compagne elle approche en tremblant,
La reçoit dans ses bras avec frémissement.
Achille a partagé le trouble de son âme;
Sa grâce le ravit, son désordre l'enflamme.
Combien il doit chérir le vêtement trompeur
Qui va servir l'amour sans blesser la pudeur!
En vain tant de beautés autour de lui s'empressent;
Il n'est plus qu'un objet à qui ses vœux s'adressent.

Admis à leurs plaisirs, se mêlant à leurs jeux,
Il ne suit que ses pas, ne cherche que ses yeux.
Il lui lance un regard, puis un regard plus tendre;
Déidamie encor ne sait pas les entendre;
Pourtant elle rougit; un secret embarras
Lui révèle un danger qu'elle ne connaît pas.
A la course il la suit, l'atteint, bientôt l'arrête,
La presse dans ses bras pour prix de sa conquête,
La frappe avec douceur d'un thyrse verdoyant,
Lui dérobe un baiser refusé mollement,
Détache ses cheveux, de roses les couronne,
Saisit avec transport la fleur qu'elle abandonne.

Dans ces aimables jeux ils finissent le jour,
En souriant tous deux d'innocence et d'amour.
Tantôt dans ses beaux bras il vient poser sa lyre,
Et des airs du Centaure il se plaît à l'instruire.
La corde, obéissant à leurs doigts amoureux,
Gémit de sons si doux, qu'ils s'admirent tous deux.
D'autres fois il l'instruit des herbes salutaires,
Ou l'exerce à lancer les flèches meurtrières;
Souvent du Pélion il décrit le séjour,
Lui parle de Patrocle et se nomme à son tour,
Célèbre les exploits promis à sa vaillance,
Et les guerriers plaisirs de sa fougueuse enfance;
Vante le noble prix promis à sa valeur,
Et d'un jeune héros s'applaudit d'être sœur.
Mais Achille à son tour, instruit par sa maîtresse,
Apprend à remplacer la force par l'adresse,
A donner à sa voix un accent plus flatteur,
De ses empressemens à modérer l'ardeur,
A tourner un fuseau de cette main guerrière,
Tant la beauté commande à l'âme la plus fière!
Mais les fils trop légers se rompent sous ses doigts:
Déidamie en vain les réunit cent fois;
En vain à ses leçons il se rend plus docile;
Amour peut enflammer, mais non pas vaincre Achille.

Et sous leur frais abris les gazons et les fleurs
Ont de plus doux parfums, de plus vives couleurs.
Dans ce bocage heureux, hélas! Déidamie,
Sans prévoir le danger, seule, était endormie.
Achille a pénétré ce fortuné séjour,
Où tout sert à la fois le délire et l'amour.
Ah! combien son repos était calme et tranquille!
Arrête, audacieux et criminel Achille!....
Mais le sommeil trahit ses appas innocens;
L'air en vain retentit de ses cris impuissans.
Tout s'éveille à ses cris, et la troupe ravie
Croit qu'un nouveau signal la rappelle à l'orgie.
L'encens est rallumé, le feuillage frémit,
Et la chaste Diane en s'éloignant pâlit.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT CINQUIÈME.

Déja les deux guerriers qu'entraîne vers Scyros
L'espoir de découvrir le premier des héros,
Ont vu par Jupiter leur flotte protégée [1],
Sillonner sans péril toute la mer Égée;
Les Cyclades déjà, sous mille aspects divers,
Ont paru, disparu; l'une au niveau des mers,
Abaissant par degrés sa cime décroissante;
L'autre, élevant aux cieux sa tête menaçante.
Bientôt Paros a fui; bientôt l'œil ne voit plus
Ni l'île de Vulcain ni l'île de Bacchus [2] :
Du vaste sein des flots rembrunis par son ombre,
Délos semble sortir dans un lointain moins sombre :
On salue, en passant, ses prophétiques bords;
C'est peu : les deux guerriers, dans leurs pieux transports,
Interrompent leur course, et, debout sur sa poupe,
Ulysse, d'un vin pur épanchant une coupe,
Au dieu qui porte un arc demande avec ferveur
Qu'il daigne confirmer sa première faveur,

Du sexe qu'il déguise et la force et l'audace,
Du sexe qu'il imite et l'aisance et la grâce [3].
Mais lorsque, découvrant ses bras, son cou nerveux,
Que, d'un bandeau de pourpre ornant ses blonds cheveux,
Sous son manteau tigré qu'il rejette en arrière,
De sa robe flottante, avec un frein de lierre,
Après avoir fixé les replis ondoyans,
Le héros a saisi deux thyrses verdoyans,
Ce n'est plus seulement sa beauté qu'on admire;
A l'admiration succède le délire;
On se presse, on l'entoure, on se récrie enfin :
Sa démarche, ses traits, ses yeux, son port divin,
Font oublier les jeux, la danse qui s'apprête,
Bacchus lui-même : Achille est le dieu de la fête.
Bientôt on se disperse; au gré de ses désirs,
On varie, on prolonge, on suspend ses plaisirs.
Quels étaient ces plaisirs? Ou discrète ou sévère,
Ma muse me répond tout bas : C'est un mystère.
Cependant le jour fuit, et Phébé dans les cieux
Guide nonchalamment son char silencieux;
L'écho de la forêt de loin en loin soupire;
De l'airain fatigué le dernier son expire :
Tout se tait : les Plaisirs, par le sommeil vaincus,
S'endorment, et Morphée a remplacé Bacchus.

Achille veille seul; plein d'un autre délire,
Contre Déidamie à l'écart il conspire.
« Quoi! je serai, dit-il, de l'effroi maternel
« La victime, ou plutôt le complice éternel!
« Au sein de la mollesse esclave du mensonge,
« Je vois de mes beaux ans s'évanouir le songe!
« Et ce bras, qui de Mars devait lancer les traits,
« Craint même d'attaquer les monstres des forêts!
« Sommets du Pélion, et témoins et théâtre
« Des belliqueux plaisirs dont j'étais idolâtre,
« Beaux vallons de Tempé, qu'êtes-vous devenus?
« M'avez-vous oublié, rives du Sperchius?
« Quel est, dans ce moment, ta pensée, ô mon maître?
« O Chiron! tour à tour tu condamnes peut-être
« Ou la rigueur des dieux ou mon propre attentat,
« Et tu me pleures mort ou me maudis ingrat!
« Cher Patrocle, c'est toi dont la main intrépide
« Lance mes javelots et ma flèche rapide;
« Tu montes ces coursiers par Zéphire enfantés,
« Que mes mains ont nourris, que mon art a domptés;
« Moi, je tourne un fuseau, je porte une corbeille,
« Ou les armes du dieu qui féconde la treille:
« Voilà tous mes talens, voilà tous mes plaisirs!
« Que dis-je? consumé d'impatiens désirs,

« Je tremble de laisser soupçonner ma tendresse !
« Rougis, lâche, rougis ! Aux pieds d'une maîtresse
« Quand les dieux soupiraient, les dieux étaient heureux ;
« Dans ta faiblesse au moins modèle-toi sur eux,
« Et fais sur la beauté l'essai de la victoire.
« S'il faut que, plus long-temps infidèle à la gloire,
« Ton courage captif sommeille en ce séjour,
« Vierge encore pour Mars, sois homme pour l'amour.
Il dit, et, l'œil en feu, cherche Déidamie :
Sous l'ombrage d'un myrte il la trouve endormie,
S'élance dans ses bras.... « Quels transports furieux !
« Chère compagne... » En vain elle invoque les dieux :
Les vœux, les cris, les pleurs, la fuite est inutile :
Sa compagne est un homme, et cet homme est Achille !
Tout la trahit. Ses sœurs, à son cri virginal,
Croyant de nouveaux jeux entendre le signal,
De leurs lits de gazon en désordre s'élancent :
Déjà leurs bras unis en cercle se balancent,
Et leur superbe chef, plus beau de son bonheur,
Dans le groupe joyeux reparaît en vainqueur.
Mais il avait d'abord consolé sa victime,
Par ces mots, doux garans d'un feu plus légitime :
« C'est moi ; sèche tes pleurs, pardonne à ton époux,
« C'est le fils de Thétis qui tombe à tes genoux ;

« C'est le fier nourrisson du sévère Centaure;
« S'il a cessé de l'être, hélas! c'est qu'il t'adore.
« Pour toi j'ai tout trahi, pour toi j'ai revêtu
« Ces frivoles atours dont rougit ma vertu;
« Mon indomptable cœur n'a cédé qu'à tes charmes.
« Chère amante, est-ce à toi de répandre des larmes?
« La beauté qui s'unit à mon sang glorieux
« Doit des héros au monde, à l'Olympe des dieux.
« Notre bonheur encor commande le mystère;
« Mais l'hymen, oui, l'hymen, j'en atteste ma mère,
« Joindra mon sort au tien par un nœud solennel.
« Tu frémis! Craindrais-tu le courroux paternel?
« Sur mon épouse avant que sa fureur ne tombe,
« Son peuple tout entier descendra dans la tombe:
« On verra ses palais par le feu consumés,
« On verra ses remparts sous la terre abîmés,
« Et Scyros, engloutie au vaste sein de l'onde,
« Du bruit de son désastre épouvanter le monde. »

La princesse se tait, s'étonne, et tour à tour
Son cœur frémit de crainte et palpite d'amour.
Quel amant! quel héros! combien il est terrible!
Mais combien il est tendre! elle-même est sensible:
Que fera-t-elle? aux traits du paternel courroux
Elle-même s'expose en perdant son époux.

Digitized by Google

Tendre amante! eh! pourquoi balancer davantage?
L'honneur blessé gémit; mais l'amour qu'on partage
A des droits, et son crime est devenu le tien.
De leur commun bonheur on ne soupçonna rien.
Vers le temps où l'amour devait le rendre père,
Achille confia son secret à sa mère,
Qui par un nœud sacré, mais toujours clandestin,
De ces heureux amans assura le destin:
Feignant de s'acquitter envers Déidamie
De ses soins complaisans pour sa nouvelle amie,
Du monarque crédule elle obtint qu'à son tour
Sa fille quelque temps embellirait sa cour 4.
Là naquit, là vivait, à l'ombre du mystère,
Ce Pyrrhus, digne fils du plus valeureux père;
Là, souvent par Thétis se faisant inviter,
Seule, Déidamie allait le visiter,
Et, souriant aux traits du héros qu'elle adore,
Le quittait un moment pour le trouver encore.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

[1] L'Aulide, trop voisine, hélas! du Capharée.

Voyez la note 12 du premier chant.

[2] Protésilas se lève, etc.

Un oracle avait prédit que le premier des Grecs qui aborderait au rivage de Troie y périrait : Protésilas quitta, le lendemain de ses noces, une épouse qu'il adorait, pour suivre l'armée des Grecs, et, quoique instruit de l'oracle, il s'élança le premier sur le rivage, où il périt de la main d'Hector.

[3] J'ai supprimé ici quatre vers, que quelques journalistes ont trouvés précieux; mais d'autres les ayant approuvés, je cède à la faiblesse paternelle, qui me dit de les conserver comme variantes :

Déidamie, en vain étalant mille attraits,
Des roses du plaisir anime encor ses traits;
Qu'Achille disparaisse, on dit : C'est la plus belle;
Qu'Achille reparaisse, on dit : Ce n'est plus elle.

[4] Sa fille quelque temps embellirait sa cour.

Stace dit simplement qu'une confidente discrète aida Déidamie à cacher sa grossesse et la naissance de Pyrrhus. Je crois qu'il est tout à la fois plus vraisemblable, plus

noble et plus décent de supposer que Thétis, après avoir légitimé l'union des deux amans, favorise le mystère dont ils ont encore besoin, en appelant Déidamie à sa cour et en gardant son fils.

Voici le tableau des amours d'Achille et de Déidamie, par madame d'Hautpoult : si l'on y trouve à peu près les mêmes idées et les mêmes images que dans mon poëme, je prie le lecteur de se rappeler que nous avons travaillé tous les deux d'après le même modèle :

*Fragment du poëme d'*Achille *imité de Stace.*

Au départ de Thétis, le héros, moins timide,
Sur les filles du roi portait un œil avide.
Par tant d'attraits naissans ses regards animés,
S'égaraient incertains, éblouis ou charmés.
Plus jeune que ses sœurs, pas encore aussi belle,
Mais telle qu'une fleur que le bouton recèle,
Déidamie, à peine au printemps de ses jours,
Joint les traits de Vénus à l'âge des amours.
Pour la première fois, son front calme et modeste
Se sentit enflammer d'une rougeur céleste;
De sa jeune compagne elle approche en tremblant,
La reçoit dans ses bras avec frémissement.
Achille a partagé le trouble de son âme;
Sa grâce le ravit, son désordre l'enflamme.
Combien il doit chérir le vêtement trompeur
Qui va servir l'amour sans blesser la pudeur!
En vain tant de beautés autour de lui s'empressent;
Il n'est plus qu'un objet à qui ses vœux s'adressent.

Admis à leurs plaisirs, se mêlant à leurs jeux,
Il ne suit que ses pas, ne cherche que ses yeux.
Il lui lance un regard, puis un regard plus tendre;
Déidamie encor ne sait pas les entendre;
Pourtant elle rougit; un secret embarras
Lui révèle un danger qu'elle ne connaît pas.
A la course il la suit, l'atteint, bientôt l'arrête,
La presse dans ses bras pour prix de sa conquête,
La frappe avec douceur d'un thyrse verdoyant,
Lui dérobe un baiser refusé mollement,
Détache ses cheveux, de roses les couronne,
Saisit avec transport la fleur qu'elle abandonne.

Dans ces aimables jeux ils finissent le jour,
En souriant tous deux d'innocence et d'amour.
Tantôt dans ses beaux bras il vient poser sa lyre,
Et des airs du Centaure il se plaît à l'instruire.
La corde, obéissant à leurs doigts amoureux,
Gémit de sons si doux, qu'ils s'admirent tous deux.
D'autres fois il l'instruit des herbes salutaires,
Ou l'exerce à lancer les flèches meurtrières;
Souvent du Pélion il décrit le séjour,
Lui parle de Patroele et se nomme à son tour,
Célèbre les exploits promis à sa vaillance,
Et les guerriers plaisirs de sa fougueuse enfance;
Vante le noble prix promis à sa valeur,
Et d'un jeune héros s'applaudit d'être sœur.
Mais Achille à son tour, instruit par sa maîtresse,
Apprend à remplacer la force par l'adresse,
A donner à sa voix un accent plus flatteur,
De ses empressemens à modérer l'ardeur,
A tourner un fuseau de cette main guerrière,
Tant la beauté commande à l'âme la plus fière!
Mais les fils trop légers se rompent sous ses doigts:
Déidamie en vain les réunit cent fois;
En vain à ses leçons il se rend plus docile;
Amour peut enflammer, mais non pas vaincre Achille.

Mais cependant se voir, s'admirer tous les jours,
Ne se quitter jamais et se chercher toujours,
S'égarer dans les bois au lever de l'aurore,
Au coucher du soleil s'y retrouver encore,
Sans témoins s'y livrer à mille doux plaisirs,
Même à Déidamie apprenait les désirs;
Mais, n'osant deviner un si doux stratagême,
Elle jouit d'aimer, sans s'avouer qu'elle aime.
Ils frémissent tous deux; leurs yeux embarrassés,
Souvent baignés de pleurs, restent long-temps baissés.
Son amant va parler, mais sa grâce enfantine
Éloigne un tendre aveu qu'elle craint et devine.

D'une antique forêt l'ombrage révéré
Offre un secret asile à Bacchus consacré.
Les prêtresses du dieu, troupe vive et folâtre,
De thyrses, de flambeaux armant des mains d'albâtre,
Viennent tous les trois ans, dans ce bois retiré,
Se livrer aux excès d'un délire sacré.
Bacchus à ces transports les excite lui-même,
Et l'ivresse ajoutant à leur désordre extrême,
Dans leurs yeux, désarmés de modestes rigueurs,
La volupté répand son trouble et ses fureurs.
Sur leurs fronts animés leurs cheveux se hérissent,
Et sur leurs seins brûlans les pampres se flétrissent.
Leurs cris frappent les airs; le bruit des instrumens
Les excite à la danse et se mêle à leurs chants.
Les hommes sont bannis de ces nocturnes fêtes :
Amour s'y promettait de faciles conquêtes;
Mais la mort est le prix de tout audacieux,
Dont l'indiscret désir profanerait ces jeux.
Achille entend l'arrêt et sourit en silence.
L'étendard à la main, le premier il s'avance;
Il a déjà quitté ces riches ornemens
Dont la main de Thétis para ses vêtemens :
Sa démarche, ses traits, sa blonde chevelure,
Des prêtresses du dieu la sauvage parure,

Son air, son front divin, ses bras déjà nerveux,
Sur lui, dans un moment, ont fixé tous les yeux.
Bacchus est oublié; mais sa craintive amante,
Évitant des regards dont le feu la tourmente,
Court, appelle ses sœurs, fait allumer l'encens,
Et donne le signal de la danse et des chants.
Déjà l'astre des nuits répand, dans sa carrière,
De ses pâles rayons l'amoureuse lumière,
Et déjà le sommeil, planant du haut des airs,
Dans un calme profond enchaînait l'univers.
De leurs excès divins les bacchantes lassées,
Sur l'autel de leur dieu s'endorment renversées.
Achille veillait seul en ce vaste séjour,
En invoquant la nuit, le silence et l'amour.
« Quoi! s'est-il écrié, dois-je prendre pour guide
« La craintive amitié d'une mère timide?
« De mon jeune courage éteindrai-je les feux,
« Pour conserver des jours menacés par les dieux?
« Sperchius ne voit plus son élève intrépide
« Résister aux efforts de sa source rapide;
« Patrocle, profitant de mon lâche repos,
« Commande à mes coursiers, lance mes javelots :
« Que dis-je?..... Un feu brûlant m'agite, me dévore,
« Et cet ardent amour est un secret encore.
« Hercule et Jupiter, dans leurs déguisemens,
« S'ils s'abaissaient à feindre, étaient heureux amans.
« Amour ennoblit tout : transport, faiblesse, ruse;
« Aux mortels comme aux dieux le bonheur sert d'excuse. »
Il dit, et s'éloignant, malgré l'épaisse nuit,
Il ne peut s'égarer, puisque Amour le conduit.

De deux jeunes ormeaux un ombrage s'élève.
Le printemps et l'amour ont confondu leur sève;
La vigne en serpentant, le lierre tortueux,
De flexibles rameaux les enlacent tous deux.
Protégé par Bacchus, chaque saison naissante
Au branchage amoureux unit la branche amante,

Et sous leur frais abris les gazons et les fleurs
Ont de plus doux parfums, de plus vives couleurs.
Dans ce bocage heureux, hélas! Déidamie,
Sans prévoir le danger, seule, était endormie.
Achille a pénétré ce fortuné séjour,
Où tout sert à la fois le délire et l'amour.
Ah! combien son repos était calme et tranquille!
Arrête, audacieux et criminel Achille!....
Mais le sommeil trahit ses appas innocens;
L'air en vain retentit de ses cris impuissans.
Tout s'éveille à ses cris, et la troupe ravie,
Croit qu'un nouveau signal la rappelle à l'orgie.
L'encens est rallumé, le feuillage frémit,
Et la chaste Diane en s'éloignant pâlit.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

Digitized by Google

CHANT CINQUIÈME.

Déja les deux guerriers qu'entraîne vers Scyros
L'espoir de découvrir le premier des héros,
Ont vu par Jupiter leur flotte protégée [1],
Sillonner sans péril toute la mer Égée;
Les Cyclades déjà, sous mille aspects divers,
Ont paru, disparu; l'une au niveau des mers,
Abaissant par degrés sa cime décroissante;
L'autre, élevant aux cieux sa tête menaçante.
Bientôt Paros a fui; bientôt l'œil ne voit plus
Ni l'île de Vulcain ni l'île de Bacchus [2] :
Du vaste sein des flots rembrunis par son ombre,
Délos semble sortir dans un lointain moins sombre :
On salue, en passant, ses prophétiques bords;
C'est peu : les deux guerriers, dans leurs pieux transports,
Interrompent leur course, et, debout sur sa poupe,
Ulysse, d'un vin pur épanchant une coupe,
Au dieu qui porte un arc demande avec ferveur
Qu'il daigne confirmer sa première faveur,

Et les aider lui-même à remplir son oracle.
Apollon l'entendit : sans danger, sans obstacle,
Un vent frais et léger, sur la cime des flots,
Fait voler son navire, et le pousse à Scyros.
Que fais-tu maintenant, déesse trop sensible?
Du Destin, roi des dieux, la rigueur inflexible,
Pour ne point réveiller ton maternel effroi,
Te cache les complots qu'on trame contre toi.
Déjà, pour aborder à la fatale rive,
On a plié la voile; on approche, on arrive;
L'image de Pallas, qui protége ces lieux,
Des héros voyageurs frappe d'abord les yeux :
Cet augure leur plaît : déesse de la guerre,
Pallas n'offrira point un visage sévère
A deux guerriers bravant les écueils et les flots,
Pour arracher des bras d'un indigne repos
Celui que les destins ont promis à la gloire,
Celui que sur son char appelle la Victoire.
Aux limites du ciel par sa sœur réclamé,
Phébus est descendu; de son char enflammé
Les rayons amortis vont se briser dans l'onde,
Et ses coursiers de feu, que la sueur inonde,
La crinière pendante et les flancs alongés,
Dans l'Océan pourpré sont à demi plongés.

Pour ne point effrayer cette île hospitalière
Par l'éclat imprévu d'une pompe guerrière,
Laissant sur le vaisseau l'appareil qui les suit,
Ulysse et Diomède, à l'ombre de la nuit,
S'avancent seuls, d'un pas aussi prudent qu'agile,
Dans un étroit sentier qui conduit à la ville,
Se glissent en silence, et, d'un œil curieux,
Leur zèle observateur interroge les lieux.
Dans une nuit d'hiver tels voyagent ensemble
Deux loups, cruels rivaux, que le besoin rassemble;
Tourmentés de la faim qui consume leurs flancs;
Tourmentés de la faim qui presse leurs enfans,
Quoiqu'un double aiguillon les excite au carnage,
Ils répriment leur fougue, ils dévorent leur rage,
Et sans bruit, sans menace, ils rampent humblement,
De peur que du troupeau, qui dort profondément,
Le gardien réveillé ne sème les alarmes,
Et n'appelle à grands cris ses défenseurs aux armes.
Ils voyaient les remparts, quand l'un des deux héros,
Diomède, rompit le silence en ces mots :
« Si j'en crois d'Apollon le savant interprète,
« A couronner nos vœux la fortune s'apprête :
« Mais pourquoi ces bijoux, ces légers instrumens,
« Ces mitres, ces colliers, tous ces vains ornemens,

« Trésors d'un sexe faible, armes de la mollesse,
« A grands frais achetés dans les ports de la Grèce?
« Est-ce pour les offrir au héros si vanté,
« Devant qui le Troyen doit fuir épouvanté?
« Ce disciple de Mars, qu'on dérobe à son maître,
« Espérez-vous ainsi le ramener? — Peut-être,
« Répond en souriant le monarque discret :
« Vous, quand il sera temps, ordonnez qu'en secrèt
« On porte au lieu fixé toute cette parure :
« A ces brillans hochets vous joindrez une armure,
« Un casque étincelant de son panache orné,
« L'énorme javelot dans Cyrrha façonné,
« Et le bouclier d'or où d'un vaste carnage
« Vulcain, en traits sanglans, grava l'affreuse image.
« Que surtout Agyrthès accompagne vos pas,
« Armé de son clairon, qu'il ne montrera pas,
« A moins qu'à s'en servir un signal ne l'invite;
« Vous apprendrez bientôt quel dessein je médite. »
Du palais cependant ils ont touché le seuil :
On les annonce au roi, qui d'un flatteur accueil
Honore ces guerriers, même sans les connaître :
Leur noble aspect trahit le sang qui les fit naître.
Soudain, lui présentant le rameau de Pallas,
Doux emblême de paix, souvent trompeur, hélas!

« Au nom de tous les Grecs, salut à Lycomède,
« Dit Ulysse; grand roi, vous voyez Diomède;
« En l'entendant nommer, on connaît ce héros;
« Moi, je m'appelle Ulysse : aux rives de Scyros
« Nous sommes descendus pour vous y rendre hommage :
« Mais le motif secret que cache ce voyage
« (Je puis le révéler à vous, digne allié,
« Qu'à nos communs destins enchaîne l'amitié),
« C'est d'observer les lieux, de connaître d'avance
« Les desseins de Priam, ses moyens de défense... »
Le roi l'interrompant : « Puissent les justes dieux
« Seconder vos projets contre un peuple odieux!
« Mais de votre présence, ô rois que je révère,
« Honorez mes foyers, ma table hospitalière. »
Il dit, leur tend la main, et d'un air gracieux,
Les conduisant lui-même, il étale à leurs yeux
Et de son vieux palais la noble architecture,
Et l'éclat des lambris, et l'art de la peinture.
Ulysse, pour tout voir, feint de tout admirer;
Son œil perce où ses pas ne peuvent pénétrer :
Des longs appartemens mesurant l'étendue,
Plein d'Achille, il observe, espérant qu'à sa vue,
Sous un aspect douteux, quelque objet va s'offrir,
Indice du secret qu'il cherche à découvrir.

Jusqu'aux lieux retirés inconnus aux alarmes,
Où la beauté repose et cultive ses charmes,
Le bruit s'est répandu que deux rois, deux héros
Viennent, au nom des Grecs, d'aborder à Scyros.
Ce bruit trouble la paix de ce discret asile;
Surtout Déidamie a tremblé.... Mais Achille
Laisse éclater sa joie et son empressement;
Il veut les voir... Eh quoi! sous son déguisement!....
Oui; tout cède au désir qu'il a de les connaître;
Sentant bien quel il est, non quel il va paraître,
De guerre avide, il veut contempler des guerriers,
Veut toucher leur armure et compter leurs lauriers;
Il cherche ces héros, en son délire extrême,
Avec autant d'ardeur qu'ils le cherchent lui-même.
Cependant au palais tout s'agite pour eux;
Tout s'apprête à fêter des héros si fameux;
A leurs yeux Lycomède ordonne qu'on étale
L'appareil fastueux de la pompe royale;
La pourpre en longs tapis s'étend; sa frange d'or
Doit à l'art d'Arachné bien plus de prix encor.
Du cristal suspendu mille clartés jaillissent,
Que les lambris dorés doublement réfléchissent;
Sous un portique immense, et de festons paré,
Un superbe banquet est déjà préparé,

Digitized by Google

Et sur des lits brillans des couleurs les plus vives
Lycomède a placé les augustes convives.
Pour embellir encor ce spectacle charmant,
Ses filles, de sa cour le premier ornement,
Arrivent, l'œil baissé, la démarche timide :
Achille suit leurs pas : son amante le guide.
Autour de Lycomède on les voit se presser :
De fleurs qu'une main chère a pris soin de tresser,
Telle, au jour de sa fête, une fraîche couronne
Sur le front d'un bon père et s'enlace et rayonne.
Le prudent roi d'Ithaque a cru voir, le premier,
Parmi ces jeunes fleurs, un lis au front altier,
Et son coup d'œil oblique au fils du grand Tydée
De ce premier soupçon communique l'idée.
Mais Achille est assis, et des flambeaux nombreux
Les mobiles reflets déguisent à leurs yeux
La taille du héros et sa mâle assurance.
Si sa craintive amante, à son impatience,
A son air inquiet, à ses brusques élans,
N'opposait le doux frein de ses baisers brûlans,
N'enchaînait dans ses bras sa fierté qui murmure,
Sur son sein agité ne fixait sa parure,
N'arrachait à ses mains, n'écartait de ses yeux
Sa coupe toujours pleine, enfin sur ses cheveux

Ne rattachait cent fois sa guirlande indocile,
C'en était fait : Ulysse allait nommer Achille.
Au moment où Bacchus, éveillant la gaîté,
Provoque le salut de l'hospitalité;
Quand le premier besoin de la faim apaisée
Cède au besoin plus doux d'épancher sa pensée,
Le roi prend une coupe, il l'offre aux deux héros,
Et sa franche amitié se répand en ces mots :
« Dignes vengeurs des Grecs, combien je porte envie
« A l'éclat dont je vois s'illustrer votre vie!
« Pourquoi ce bras vieilli trahit-il mon ardeur?
« Oh! si j'étais encore au temps de ma splendeur!
« Quand du Dolope altier, descendu sur ces rives,
« J'attaquai, je domptai les bandes fugitives!
« Quand, chargé de lauriers sur ces rives cueillis,
« Moi-même je parai nos murs enorgueillis
« Du luxe triomphal qui les couronne encore!
« Si du moins, si j'avais un fils à son aurore,
« Qui pût payer ma dette au grand Agamemnon,
« Et qui par sa valeur fît revivre mon nom!
« Inutile souhait! vous voyez ma famille :
« C'est par d'autres vertus que leur jeunesse brille. »
Ulysse adroitement saisit l'instant heureux :
« Je conçois, lui dit-il, vos regrets et vos vœux :

« Quel héros n'envîrait l'honneur si désirable
« De servir une cause à jamais mémorable!
« De venir contempler ces milliers de vaisseaux,
« Dont la voile flottante ombrage au loin les eaux,
« Ces chefs, ces rois fameux, ces fils de la Victoire,
« Ces armes, ces drapeaux, ces atours de la gloire,
« Ces chars, ces fiers coursiers, tant de peuples divers,
« Désertant les cités, les champs, couvrant les mers,
« Toute l'Europe armant les dieux pour sa querelle,
« Et jurant à l'Asie une guerre éternelle!
« (L'œil d'Achille s'enflamme.) Et quel crime, grands dieux!
« Quel crime éveillerait la justice des cieux,
« Si Pergame n'eût point allumé leur vengeance?
« Un Troyen, sur la foi d'une antique alliance,
« Vient à Sparte: le chef de ces heureux états,
« Trop grand pour soupçonner de lâches attentats,
« L'accueille en son palais, sous son toit tutélaire,
« Comme son allié, son ami, comme un frère;
« D'un cercle de plaisirs, de fêtes et de jeux,
« Il enchaîne ses pas, il enchante ses yeux,
« Et de ces nobles soins pour le payer, l'infame
« Aime, séduit, possède, enlève enfin sa femme!
« Je lis dans vos regards que, pour un tel affront,
« Il n'est point de supplice assez grand, assez prompt.

« Quoi ! les droits les plus saints, l'honneur de nos familles,
« Tout ce que nous aimons, nos épouses, nos filles,
« Seraient livrés par nous, nous enfans des héros,
« Au caprice insolent d'un petit-fils de Tros !
« Agénor, indigné d'un lâche stratagême,
« Disputa son Europe à Jupiter lui-même;
« Rougissant, à ce prix, de l'en voir possesseur,
« Les beuglemens sacrés de son fier ravisseur [3]
« Ne purent effrayer sa poursuite obstinée.
« Vengeur d'un même affront, sur la mer indignée
« Éétès poursuivit, des héros demi-dieux [4]
« Un navire aujourd'hui brillant astre des cieux;
« Et nous, nous souffrirons qu'au mépris du tonnerre,
« Un lâche, un Phrygien, sur sa poupe adultère,
« Voltige autour des ports qu'il a déshonorés!....
« Ah! bientôt les brigands dans Scyros attirés,
« Si la Grèce, une fois, souffrait cette infamie,
« Viendraient vous enlever votre Déidamie.... »
A ces mots, tout Achille a frémi : sur son sein
Il presse son amante, et d'un trépas certain
Son œil au ravisseur a lancé le présage.
Diomède, qui voit s'altérer son visage,
Reprend avec chaleur : « Ne vous alarmez pas :
« Tous les Grecs du perfide ont juré le trépas;

« Né sans aïeux, veut-on se faire un nom illustre;
« D'un nom déjà fameux veut-on doubler le lustre;
« Sait-on porter un arc ou monter un coursier,
« Aux champs d'Aulide on craint d'arriver le dernier;
« On vole disputer la palme du courage;
« Tout marche, jeunes, vieux; la valeur n'a point d'âge;
« Des femmes, accourant sous les mêmes drapeaux,
« Ont revêtu l'armure et le cœur des héros;
« On proscrit, on maudit, on nomme traître ou lâche
« Le Grec, l'indigne Grec qui s'enfuit ou se cache. »
Achille s'élançait; il allait se trahir :
Son amante se lève, et, prompte à le saisir,
Au milieu de ses sœurs elle l'entraîne : il cède,
Il sort, mais le dernier, fixant sur Diomède
Des yeux où ce héros a lu tout son secret.
Ulysse ajoute alors, mais d'un ton plus discret :
« Pour vous, continuez, sur cet heureux rivage,
« De régner sans alarme, éloigné de l'orage;
« Oui, prince, pour tout soin, choisissez des époux
« A ces jeunes beautés, dont les attraits si doux
« Respirent à la fois je ne sais quelle audace,
« Qui trahit leur naissance et relève leur grâce. »
Le roi flatté répond : « Vous ne les voyez pas
« Aux fêtes de Bacchus, aux autels de Pallas!

« Quand leurs bras enlacés mollement se balancent,
« Quand, le pied suspendu, dans l'air elles s'élancent...
» Mais j'entends résonner le buis harmonieux;
« De la danse j'entends le prélude joyeux :
« Mes filles ont voulu, sans doute, nous surprendre:
« Près d'elles, sur mes pas, princes, daignez vous rendre. »
On accepte, on le suit avec empressement.
Devant eux s'ouvre un vaste et riche appartement,
Où déjà cent beautés en cercle rassemblées,
Des dons de la nature également comblées,
A les faire briller montraient un zèle égal.
Des jeux de Terpsichore on attend le signal :
Il est donné : les chœurs se forment, et la danse
Exécute en riant les lois de la cadence :
On dessine sa taille, on arrondit ses bras;
On traîne, on précipite, on rallentit ses pas;
On s'évite, on se joint, en guirlande on s'enlace :
Une danse achevée, une autre la remplace;
Tous les modes divers dans la Grèce connus,
Ceux que Bacchus chérit, ceux qu'inventa Vénus,
Le pas aérien de la nymphe légère,
Le pas majestueux de l'amazone altière,
Les bonds irréguliers des prêtres de l'Ida,
Les chœurs qu'aux bords du fleuve où s'égarait Léda,

Exerce, aux doux rayons d'une nuit étoilée,
La chaste nudité des vierges d'Amyclée [5],
Tous ces jeux du caprice, enfans de la gaîté,
Sur vingt tableaux mouvans charment l'œil arrêté.
D'Ilion, de combats la tête encor remplie,
Achille à la cadence avec peine se plie;
Il avance, il recule, il s'agite au hasard,
Trouble tout, confond tout, jette ses bras sans art,
D'un pas voluptueux dédaigne la mollesse,
Déteste sa parure et maudit sa faiblesse.
Tel dans Thèbes, bravant le courroux maternel [6],
Le superbe Penthée, en un jour solennel,
Insultait à Bacchus, et, d'une main guerrière,
Brisait le faible thyrse et l'écharpe de lierre.
Ulysse, qui l'observe, affectant l'air distrait,
De sa farouche humeur recueille chaque trait,
Certain que c'est Achille, il rêve au stratagême
Qui pourra le forcer à se nommer lui-même.
Mais l'ombre pâlissante annonce que la nuit
Va céder l'horizon au jour qui la poursuit;
Tout invite au repos : les princesses lassées
Laissent tomber leurs mains lentement balancées;
En vain l'airain bruyant tourmente leur langueur,
Les excite à former encore un dernier chœur;

Le sommeil, qui déjà pèse sur leur paupière,
Dans la plus belle endort jusqu'au désir de plaire.
Il faut se séparer : les deux rois enchantés
Prodiguent la louange à ces jeunes beautés,
Et, flattant à l'envi leur troupe satisfaite,
Expriment le regret de voir finir la fête;
Mais leur perfide adresse, après un court sommeil,
Doit d'un autre spectacle étonner leur réveil.
Achille, qui, trahi par sa fougue imprudente,
Vingt fois a fait pâlir sa trop sensible amante,
Avec ses doux baisers, va recevoir, hélas!
Des conseils que demain l'ingrat ne suivra pas;
Tandis que Lycomède, innocemment complice
Et des larcins d'Achille et des ruses d'Ulysse,
Gagnant, exempt de soins, l'asile du repos,
S'applaudit de l'accueil qu'il fait à deux héros,
Et jouit de l'éclat qu'en lui laissant sa fille,
Thétis a répandu sur toute sa famille.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

[1] Sillonner sans peril toute la mer Égée.

La mer Égée est couverte d'écueils.

[2] Ni l'île de Vulcain, ni l'île de Bacchus.

Lemnos et Naxos.

[3] Les beuglemens sacrés de son fier ravisseur.

On trouvera peut-être cette expression hardie, mais j'ai cédé à la tentation de rendre le *mugitus sacros* de Stace.

[4] Éétès poursuivit des héros demi-dieux.

Éétès, roi de Colchide, père de Médée, poursuivit la flotte des Argonautes, et fut tué dans un combat qu'il leur livra sur le Pont-Euxin. On sait que le vaisseau Argo fut mis au rang des astres.

[5] La chaste nudité des vierges d'Amyclée.

Amyclée, ville de Laconie. Les jeunes Lacédémoniennes dansaient nues au clair de la lune, sur les bords de l'Eurotas.

[6] Tel dans Thèbes, bravant le courroux maternel.

Penthée, roi de Thèbes, petit-fils de Cadmus, après avoir insulté Bacchus, voulut pénétrer ses mystères; mais les bacchantes, au nombre desquelles était sa mère, le mirent en pièces pour venger ce sacrilége.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT SIXIÈME.

Tout repose au palais : seuls, les deux voyageurs,
Repoussant du sommeil les dons réparateurs,
Passent à conspirer, sous un toit tutélaire,
Le reste d'une nuit consacrée à leur plaire.
La vigilante Aurore à peine, en souriant,
Avait, d'un doigt de rose, entr'ouvert l'Orient,
Diomède, suivi d'une nombreuse escorte,
Dans la première enceinte ordonne qu'on apporte
Les dons fallacieux qu'Ulysse adroitement
Dispose, pour hâter le fatal dénouement.
Agyrthès, sous son bras cachant l'airain sonore,
Est là, prêt à servir un projet qu'il ignore.
Déjà l'astre du jour lève son front vermeil :
Les filles de Scyros s'arrachent au sommeil ;
Du doux balancement de son aile légère,
Morphée à peine avait caressé leur paupière,

Et rafraîchi l'éclat de leurs jeunes attraits,
De leur nocturne asile abandonnant la paix,
Elles vont d'un beau jour, suivant l'antique usage,
A leur auguste père offrir l'heureux présage,
Et, sur son front chéri, d'un baiser virginal
Déposer tour à tour le tribut matinal.
Mais lui-même bientôt à leur tête s'avance
Vers le portique où brille avec magnificence
L'étalage nouveau de bijoux précieux,
Présens faits pour tenter un sexe curieux.
« De l'hospitalité c'est un bien faible gage, »
Dit Ulysse, et son geste à choisir les engage.
Lycomède y consent; plein de candeur, hélas!
Sous ce luxe frivole, il ne soupçonne pas
Que ses hôtes trompeurs cachent un artifice.
Par son cœur devait-il juger le cœur d'Ulysse?
D'un caprice enfantin ne suivant que les lois [1];
Parmi ces dons divers chacune fait un choix;
L'une saisit un thyrse et l'agite avec grâce;
L'autre dans ses cheveux avec art entrelace
Une fleur, un rubis; l'autre, d'un collier d'or
Cherchant à s'embellir, cache un plus beau trésor:
L'autre, d'un doigt léger, sur un luth qu'elle accorde,
Essaie, en souriant, de fixer une corde;

L'une aperçoit un glaive et s'écrie en tremblant :
« Que vois-je? ô ciel! mes sœurs! un fer étincelant!
« N'y touchons point : sans doute à notre auguste père
« Les Grecs ont destiné cette offrande guerrière. »
Mais Achille, à côté d'un thyrse, d'un collier,
Voit briller une lance, un large bouclier
Où Mars est peint terrible, où, guidé par la rage,
Semble rouler un char dégouttant de carnage;
Il frémit : des éclairs jaillissent de ses yeux :
Sur son front menaçant se dressent ses cheveux;
Superbe, plein d'audace, et respirant la guerre,
Il oublie et sa flamme et les pleurs de sa mère....
Mars dévore son cœur tout rempli d'Ilion.
Tel, et moins prompt encor, s'irrite un fier lion,
Qui, du sein maternel arraché sans défense,
Aux caprices d'un maître asservit son enfance :
Docile dans ses jeux et même en ses fureurs,
Il courbait sous sa main un front paré de fleurs;
De l'acier flamboyant la lumière imprévue,
D'un oblique rayon, frappe-t-elle sa vue?
Il abjure le joug; et d'un front révolté,
Menaçant à son tour celui qui l'a dompté,
Il fond sur lui, sur lui fait l'essai de sa rage,
Et de sa servitude efface ainsi l'outrage.

Achille, qui s'éveille, est plus terrible encor,
Lorsque, jetant les yeux sur le bouclier d'or,
Dans ce miroir fidèle, où se peint sa parure,
Il se voit tel qu'il est : de sa longue imposture
Rougissant, pâlissant, il reste confondu.
Mais, se penchant vers lui, de lui seul entendu :
« Qui t'arrête? lui dit l'ingénieux Ulysse :
« De tes propres affronts cesse d'être complice;
« C'est toi, je te connais, illustre sang des dieux!
« Du centaure Chiron toi l'élève fameux !
« C'est toi seul que des Grecs l'armée entière appelle;
« De ses héros l'honneur, l'espoir et le modèle,
« Viens, mon fils; souviens-toi d'Ossa, de Pélion;
« Viens remplir tes destins; déjà tremble Ilion;
« Du bruit de tes exploits réjouis ton vieux père;
« De ses vaines frayeurs fais repentir ta mère. »
Il dépouillait ses bras et son sein demi-nu,
Lorsque Agyrthès, fidèle au signal convenu,
De l'airain martial fit retentir l'enceinte.
A ces sons belliqueux, saisi, frappé de crainte,
Jetant thyrses, colliers, épars de tous côtés,
Le jeune essaim s'enfuit à pas précipités,
Implore Lycomède, et, dans son trouble extrême,
Croit qu'un affreux combat s'engage en ces lieux même.

Achille a déchiré ses vêtemens honteux ;
Il a saisi la lance : à son bras vigoureux
Brille du bouclier la masse étincelante,
Et sur son front s'agite une aigrette sanglante :
Il est armé ! terrible il marche, c'est un dieu,
C'est Mars : l'air triomphant, le regard plein de feu,
Il s'avance à grands pas ; sa parure guerrière
Remplit tout le palais d'une affreuse lumière.
Vers l'immortalité croyant prendre l'essor,
Son œil demande Troie, et son bras cherche Hector.
La fille de Pélée a disparu. Confuse,
Gémissant à l'écart, son amante l'accuse.
Achille entend ou croit entendre ses sanglots,
Et l'amant dans son cœur balance le héros.
Laissera-t-il en proie à la honte, aux alarmes,
L'innocente beauté dont il conquit les charmes ?
Ah ! le héros alors ne serait qu'un brigand :
Achille est généreux, il est noble, il est grand,
Et sans trahir l'amour il servira la gloire.
Au roi qui, voyant tout, n'osait encor le croire,
Sous le luxe guerrier qui le pare si bien,
Il adresse ces mots : « Grand roi, ne craignez rien :
« C'est moi, moi qu'en vos mains remit une déesse,
« Moi qu'a choisi le ciel, moi que cherche la Grèce ;

« Les dieux à Lycomède ont réservé l'honneur
« De rendre à la Victoire un guerrier déserteur.
« Je cours venger les Grecs ; mais, si j'ose y prétendre.
« Cet honneur est promis, mon père, à votre gendre ;
« Accordez-moi ce titre :.. au plus beau sang des dieux
« Craignez-vous de mêler votre sang glorieux ?
« Vous ne répondez point ; sur votre front sévère
« Je crois lire un refus : eh bien ! frappez, mon père ;
« Vous pouvez me punir et non me refuser ;
« Achille plus long-temps ne peut vous abuser :
« J'aime Déidamie. Un secret hyménée
« Pour jamais à la sienne unit ma destinée....
« Votre courroux redouble ; ah ! ne l'accusez pas ;
« Moi seul je fus coupable ; oui, contre ses appas,
« Et la ruse et la force ont servi ma tendresse.
« Violent, furieux, dans ma brûlante ivresse....
« Enfin elle a cédé, victime de l'effroi,
« Et ne m'a pardonné qu'en recevant ma foi.
« Pardonnez-lui vous-même ; à vos pieds qu'il embrasse,
« Achille prosterné vous demande sa grâce.
« Faut-il, pour l'obtenir, perdant tous mes lauriers,
« Laisser partir sans moi ces deux braves guerriers ?
« S'il le faut, je consens à déposer ces armes,
« Je reste auprès de vous... Mais vous versez des larmes. »

Les deux héros, voyant que le roi s'attendrit,
Achèvent tour à tour d'ébranler son esprit;
Par l'honneur, par les dieux et leur pouvoir suprême,
Par le salut des Grecs, par son intérêt même,
Ils le pressent tous deux de confirmer enfin
Et le choix de sa fille, et l'arrêt du Destin.
Blessé, confus, malgré tout l'éclat dont il brille,
Qu'Achille ait dévoilé la honte de sa fille;
Craignant d'ailleurs Thétis dont le cri maternel
Va lui redemander le dépôt solennel
Qu'à ses royales mains confia sa tendresse,
Lycomède combat et son cœur et la Grèce.
Mais peut-il enchaîner les destins d'un héros?....
Il n'ose ensevelir tant de gloire à Scyros;
Il l'oserait en vain; dans sa fougue guerrière,
Ce lion réveillé méconnaîtrait sa mère.
L'amour triomphe, il cède. A la voix du pardon,
De la retraite obscure où, dans son abandon,
Des malheurs qu'elle craint elle accusait ses charmes,
Déidamie arrive en essuyant ses larmes.
Tremblante et n'osant croire au pardon annoncé,
Vers son père elle avance à pas lents, l'œil baissé,
Derrière Achille, épie un regard moins sévère,
Et présente l'amant pour désarmer le père.

Elle tenait Pyrrhus endormi sur son sein :
Thétis, trop tard des Grecs pénétrant le dessein,
Pour l'aider à calmer la fureur paternelle,
L'avait secrètement fait porter auprès d'elle.
Achille prend son fils, et, d'un air triomphant[2],
Dans ses bras tout armés il l'élève : l'enfant
Se réveille et sourit à l'éclat de l'armure ;
O d'une âme héroïque intéressant augure !
Il joue avec le fer ministre du trépas,
Vers le cimier du casque étend ses petits bras,
Et son geste enfantin suit l'aigrette mouvante,
Dont le balancement doit semer l'épouvante.
Achille avec transport : « En vain, ô roi des dieux,
« Tu promis ma dépouille au Troyen odieux !
« Je pars, sûr de ma gloire, avec un tel présage :
« Je laisserai Pyrrhus pour finir mon ouvrage. »
A ce sublime élan Lycomède applaudit :
Sa fille, épouse et mère, en silence gémit ;
Mais, trop heureuse alors que l'aveu de son père
Consacre ces doux noms et d'épouse et de mère,
D'un chagrin passager le nuage effacé
Par une ivresse pure est bientôt remplacé :
Aux pieds des immortels Achille et son amie
Ont déjà répété le serment qui les lie,

Et, par des jeux nouveaux, tout le peuple enchanté
Célèbre la valeur unie à la beauté.
Enfin le lit d'hymen, sans bruit, mais sans mystère,
Reçoit les deux époux et n'a plus rien à taire.
La compagne d'Achille espérait que l'Amour,
Muet devant la Gloire, aurait enfin son tour.
Dans les premiers transports d'une guerrière ivresse,
Quand l'ingrat à l'orgueil immolait la tendresse,
A son délire en vain elle aurait opposé
L'importun désespoir de l'Amour méprisé;
Ainsi que ses attraits, il eût bravé ses larmes:
N'admirant que l'éclat, l'affreux éclat des armes,
Sous un casque d'airain fier de cacher son front,
De ses légers atours se reprochant l'affront,
Achille rougissait alors de sa parure;
Ce qui fit son bonheur lui semblait une injure:
Elle croit triompher en cet heureux moment
Où l'époux le plus fier ne veut être qu'amant,
Où l'amant peut doubler le prix d'une caresse.
Des plus chers souvenirs, de toute sa tendresse,
Elle assiége le cœur du farouche héros:
« Est-il bien vrai qu'Achille abandonne Scyros?
« Scyros!... ingrat! ce nom, sens-tu ce qu'il rappelle?...
« Ai-je dû la prévoir cette fuite cruelle,

« En ce jour où, perdant une innocente erreur,
« J'ai connu ton amour ou plutôt ta fureur;
« Car dans ton cœur sauvage, impatient, extrême,
« Tout est fureur, je crois, tout, jusqu'à l'amour même?
« Alors tu m'adorais, tu le jurais du moins;
« Par les plus vifs transports, par les plus tendres soins,
« Tu flattais ta victime.... hélas! et ta complice!
« Ton crime était le mien.... Qu'eût fait alors Ulysse?
« Fuyant ces vains lauriers qu'il court si loin chercher,
« Sous l'ombrage d'un myrte heureux de se cacher,
« Dans le sein de la paix, des plaisirs, de la joie,
« Achille me vantait Scyros et craignait Troie.
« Il bénissait Thétis qu'il maudit aujourd'hui;
« Il était tout pour moi, comme moi tout pour lui;
« Moins grand, mais plus heureux de sa douce victoire,
« Aimer fut son destin, être aimé fut sa gloire.
« Transfuge de l'Amour, aujourd'hui dans mes bras
« Il voit l'Ida, le Xanthe, il rêve les combats!
« Et moi, le cœur tout plein du héros que j'adore,
« Je rêve le naufrage et redoute l'aurore!
« Quand, chargés de butin, tes superbes vaisseaux,
« Vainqueurs et couronnés, repasseront les eaux,
« Voudront-ils aborder l'humble et douce retraite.
« Où, déguisant ton sexe et ta flamme discrète,

« Tu fus vainqueur aussi, mais vainqueur ignoré?
« Toi-même, ivre d'orgueil, d'esclaves entouré,
« Te ressouviendras-tu que ta vivante image,
« Qu'un autre Achille croît sur cet obscur rivage?
« Mais de reproches vains que sert de t'accabler,
« Quand mes larmes à peine ont le temps de couler?
« Est-ce là cet hymen si libre et si tranquille?
« Le même jour me donne et m'ôte mon Achille!
« Devais-je donc te perdre en recevant ta foi!
« Je puis t'aimer sans crime, et vais vivre sans toi!
« O jours plus fortunés de tendresse et d'alarmes,
« Où, craignant tous les yeux, l'amour cachait ses armes,
« Où nous n'étions heureux qu'en faisant un larcin!
« Nous l'étions en tremblant, mais nous l'étions enfin!
« Et quand les cieux, la terre, à notre amour propices,
« Semblent nous inviter à ses chastes délices,
« Lorsque du bonheur même on nous fait un devoir,
« On veut nous séparer! Non, crains mon désespoir!...
« Tu ne partiras point. » Au chagrin qui la presse
Le fier Achille oppose une tendre caresse;
Mais rien ne peut fléchir son courage indompté :
« Ah! ce bonheur, dit-il, serait trop acheté!
« Si ton cœur aime Achille, il doit aimer la gloire.
« Tandis que Diomède, Ajax, de la Victoire

« Iront seuls fatiguer les ailes et la voix,
« Moi! je m'endormirais au bruit de leurs exploits!
« C'est à moi de combattre et de vaincre à leur tête :
« Ilion doit tomber, mais tomber ma conquête. »
« Ilion! reprend-elle, ô nom trop odieux!
« Les filles de Priam vont s'offrir à tes yeux!
« C'est peu que contre moi conspirent tous leurs charmes;
« Belles de leur malheur, brillantes de leurs larmes,
« Tu les verras baiser les pieds de leur vainqueur,
« Et bénir leur défaite, en recevant ton cœur.
« Que dis-je? cet objet d'une affreuse querelle,
« Cette Hélène, qui voit vingt rois s'armer pour elle,
« Peut-être que, sensible à ses attraits fameux,
« Tu brigueras le prix du sang versé pour eux;
« Malgré le faible honneur d'une conquête aisée,
« Fier d'imiter en tout le volage Thésée [3],
« Tu voudras l'enlever; plein d'un délire égal,
« Le vainqueur de Pâris deviendra son rival :
« Et moi, triste jouet de ta première ivresse,
« Et moi, je me verrai la fable de la Grèce,
« Ou plutôt ton orgueil rougira de nommer
« La modeste beauté qui sut le mieux t'aimer.
« Mais pourquoi dans Scyros languirais-je sans gloire?
« Ne puis-je pas te suivre aux champs de la Victoire?

« Quels périls sur tes pas pourraient m'épouvanter?
« Qui sait aimer Achille osera l'imiter :
« Mon âme se mesure à ton âme divine;
« L'amante d'un héros doit être une héroïne.
« Pourquoi Mars voudrait-il séparer nos destins?
« L'amour rend tout possible. Un glaive dans mes mains
« Doit-il plus étonner qu'un fuseau dans les tiennes?
« Eh! n'as-tu point quitté tes armes pour les miennes?
« Une guirlande alors était ton baudrier,
« Une simple corbeille était ton bouclier...:
« Mais ce doux souvenir n'est pour toi qu'un outrage :
« Ta première vertu, cruel, c'est le courage.
« La gloire a commandé : va, noble sang des dieux,
« Va, cours les imiter; sois immortel comme eux,
« Sois heureux, s'il se peut, loin de Déidamie!....
« Mais accorde une grâce au moins à ton amie :
« A son veuvage afin d'accoutumer mon cœur,
« Jure-moi, je le veux, par l'amour, par l'honneur,
« Jure qu'à son réveil le jour, huit fois encore,
« Me verra reposer sur ce sein que j'adore,
« Avant que tes vaisseaux t'entraînent loin de moi. »
Le héros balançait pour engager sa foi :
Mais comment dire, hélas! que l'amant le plus tendre
Demain ne pourra plus ni la voir ni l'entendre?

Il promet ce qu'on veut; et, prompte à s'abuser,
Son amante s'endort sur la foi d'un baiser.
Mais Achille épiait le réveil de l'aurore;
Aux caressantes mains qui le pressaient encore,
Sans bruit il se dérobe, et court au même instant
Rejoindre sur la rive Ulysse qui l'attend.
Là, pensif, il s'arrête; une tendre faiblesse,
Vers le toit fortuné, qu'il chérit et délaisse,
Reporte ses regards que suit un long soupir.
Ulysse, pour combattre un si doux souvenir,
Quoiqu'il en doute encore, exalte sa victoire.
« Le voilà donc enfin reconquis à la gloire
« Ce héros qu'on osait condamner à l'oubli!
« Sous l'airain qui le presse; oh! qu'il est embelli,
« Ce front qu'efféminait une molle parure!
« A ces membres nerveux que sied bien une armure!
« Quoi! Thétis, à la Grèce enviant un héros.... »
« Ce glaive doit absoudre et ma mère et Scyros,
« Lui répond brusquement Achille; mais moi-même
« Qui peut m'absoudre, hélas! de tromper ce que j'aime?
« J'ai juré que huit fois, dans cet humble séjour,
« Mes yeux verraient encor naître et mourir le jour:
« A mes nobles destins sans paraître infidèle,
« Ne puis-je...—Reculer, quand la gloire t'appelle!

« Dit Ulysse ; est-ce bien Achille que j'entends ?
« Ah ! déjà ton courage a perdu trop d'instans !
« La Grèce impatiente et t'implore et t'accuse ;
« Hier tu l'ignorais, et c'était ton excuse ;
« Aujourd'hui, si tu veux justifier ton nom,
« Tu dois nous précéder aux plaines d'Ilion.
« Tu ne me réponds point !.... Fille de Lycomède,
« Reste à Scyros ; et vous, valeureux Diomède,
« Suivez mes pas ; sans lui nous saurons vaincre Hector. »
« — Vaincre Hector ! sans moi ! vous !... et je balance encor !
« Ulysse, à ma valeur cessez de faire outrage :
« Oui je vous dois à tous l'exemple du courage....
« Je le donne. » Il s'élance en prononçant ces mots,
Et la nef orgueilleuse a reçu le héros.
Tous les Grecs l'ont suivi. Par le conseil d'Ulysse,
Au souverain des mers il offre un sacrifice :
Une jeune brebis, sous le couteau mortel,
Tombe pour désarmer le courroux maternel ;
Et, par ces vœux touchans, sa voix pieuse et tendre
Aux rochers de Scyros se fait encore entendre :
« O Thétis ! d'un exil qui fit rougir son front,
« Achille assez long-temps a supporté l'affront.
« Je pars : l'honneur le veut. Si vous m'aimez encore,
« Je remets en vos mains l'épouse que j'adore ;

« Je vous remets Pyrrhus : consolez-vous par eux,
« Comme ils seront par vous consolés tous les deux. »
A peine il achevait, que, pâle, échevelée,
Déidamie accourt : par la crainte éveillée,
Quand sur son lit désert sa main, en frémissant,
S'est étendue, en vain, vers son Achille absent,
Transportée à la fois de douleur, de colère,
Appelant à grands cris et ses sœurs et son père,
Soudain vers le rivage elle a volé. Grands dieux !
Quel douloureux spectacle alors frappe ses yeux !
« Le parjure ! il a fui !.... » Cette pensée affreuse
Égare sa raison : hors d'elle, furieuse,
Au sommet d'un rocher sur les flots suspendu
Elle court et s'élance !... Achille est éperdu....
De la reine des eaux, de Thétis elle-même,
Dans l'auguste appareil de son pouvoir suprême,
Le char majestueux s'élève, et sur son sein,
A côté de Pyrrhus qui lui tendait la main,
La déesse a déjà reçu Déidamie.
Le char suit le vaisseau, d'où, vers sa tendre amie,
Vers son fils, vers sa mère, Achille tour à tour
Porte des yeux chargés de regrets et d'amour.
Au rivage attachés, Lycomède et ses filles
Demandent, l'œil en pleurs, qu'au sein des deux familles

La Victoire ramène Achille triomphant.
Suspends ici ton vol, Muse! d'Achille enfant
J'ai peint les jeux, la fougue et l'amoureux délire :
Homère va chanter, je dépose ma lyre.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

Digitized by Google

NOTES DU SIXIÈME CHANT.

[1] D'un caprice enfantin ne suivant que les lois.

Je dois encore cette description à Stace, et j'aurai le courage de citer ses vers, que je crois bien supérieurs aux miens.

Hinc aliæ, quas sexus iners naturaque ducit,
Aut teretes thyrsos, aut respondentia tentant
Tympana gemmatis aut cingunt tempora vittis;
Arma vident, magnoque putant donata parenti :
At ferus Æacides, radiantem ut cominùs orbem
Cœlatum pugnis sævis, et fortè rubentem
Bellorum maculis, acclinem et conspicit hastam,
Infremuit, torsitque genas, et fronte relictâ
Surrexêre comæ; nusquàm mandata parentis,
Nusquàm occultus amor, totoque in pectore Troja est.
Ut leo, materno cùm raptus ab ubere, mores
Accepit, pectique jubas, hominemque vereri
Edidicit, nullasque ruit nisi jussus in iras;
Si semel adverso radiavit lumine ferrum,
Ejurata fides, domitorque inimicus, in illum
Prima fames, timidoque pudet servire magistro.

On est fâché de voir ce superbe tableau défiguré par l'image que présentent ces expressions : *torsitque genas*, et par le mauvais goût de celle-ci : *et fronte relictâ.*

[2] Achille prend son fils, et, d'un air triomphant.

Cet épisode n'est point dans Stace; mais j'ai cru qu'il

ajoutait à l'intérêt de la situation ; ce tableau est bien différent de celui qu'on admire dans les adieux d'Hector et d'Andromaque, lorsque Homère nous peint Astyanax effrayé du panache d'Hector, et se cachant dans le sein de sa nourrice : mais je ne le crois pas moins dans la nature; *fortes creantur fortibus.* Il était tout simple qu'Homère donnât toute la faiblesse de l'enfance à Astyanax, qu'aucun exploit personnel n'a illustré dans la suite; mais il n'est pas contre la vraisemblance de supposer que Pyrrhus, non moins célèbre qu'Achille, et en quelque sorte le continuateur de ses exploits, annonce dès le berceau son instinct guerrier, et paraisse déjà familiarisé avec les armes. Cette idée, au surplus, appartient à Claudien, poëte latin, aussi maltraité par La Harpe que Stace, et dont je me contenterai, pour le venger, de citer les vers suivans, qu'il adresse à Théodose :

Reptasti per scuta puer, primusque solebas
Aspera complecti torvum post prælia patrem :
Ille coruscanti clypeo te sæpè volentem
Sustulit arridens, et pectore pressit alieno,
Intrepidum ferri, galeæ nec triste timentem
Fulgur, et ad summas tendentem brachia cristas.

[3] Fier d'imiter en tout le volage Thésée.

Hélène, avant d'épouser Ménélas, avait été enlevée par Thésée.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME ET DERNIER CHANT.

HECTOR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois au Théâtre-Français,
le 1er février 1809.

Digitized by Google

PRÉFACE.

On a dit souvent qu'un ouvrage, dès qu'il est livré au public, doit se défendre par lui-même; que toute préface est au moins superflue, si elle n'est pas suspecte; que l'apologie la plus modeste a toujours l'air d'une récrimination, et qu'enfin,

> Dès que l'impression fait éclore un poëte,
> Il est esclave né de quiconque l'achète.

J'ai osé croire cependant que l'heureux succès de la tragédie d'*Hector* m'autorisait à entrer dans quelques détails, pour expliquer les combinaisons que j'ai suivies dans le plan de cette pièce, et que ces détails pourraient ne pas déplaire aux amis de la littérature : il me semble même que l'analyse raisonnée des moyens que j'ai mis en usage est une manière convenable de justifier la bienveillance générale, une réponse indirecte à la légèreté de certains critiques qui refont, d'un

trait de plume, l'ouvrage de plusieurs années; enfin, un hommage aux véritables gens de lettres que je reconnais pour mes juges, en leur soumettant avec franchise mes vues, mes intentions, et pour ainsi dire, ma pensée tout entière.

Du moment où je pus connaître *l'Iliade*, Hector devint mon héros. J'admirais ce mélange de courage et de sensibilité, si rare même chez les peuples les plus civilisés, ce caractère éminemment poétique, composé de grandeur et de vertu. Plusieurs traits d'un si beau modèle se retrouvent dans le héros de Virgile; mais quelle différence pour l'intérêt! Hector périt malgré sa vertu; le sage Énée triomphe par la sienne : dans l'un, c'est le plus sublime effort d'un dévouement désintéressé; dans l'autre, c'est une obéissance passive à des décrets qui lui promettent la gloire et le bonheur : l'héroïsme est trop bien récompensé dans Énée, pour exciter une admiration profonde; mais Hector, en proie aux injustices de la fortune, Hector, persécuté par la destinée, sans espérance et sans consolation, nous retrace le magnifique tableau qui, suivant l'expression

de Sénèque, est digne des regards de la Divinité même : *homo fortiter miser, cum malâ fortunâ compositus* [1].

Cette situation sans doute appartient au système théâtral des Grecs, où domine la fatalité; mais ce système me paraît renfermer les sources les plus fécondes de terreur et de pitié : il présente des dénouemens faciles à prévoir; du reste, il laisse aux passions tout leur développement : on espère, à la vue des efforts que le courage et

---

[1] Qu'il me soit permis de citer ici quelques vers que j'ai supprimés dans le rôle d'Andromaque, et qui me paraissent peindre assez fidèlement mon héros. C'est Andromaque qui parle : . .

Hector a-t-il besoin encor d'une victoire?
Ainsi qu'à mon amour, rien ne manque à sa gloire.
Achille..... Malgré moi, je frissonne à ce nom.....
Peut-on le comparer au héros d'Ilion?
A mon Hector, à lui dont l'honneur est le guide?
Sage dans le conseil, aux combats intrépide,
Modeste s'il triomphe; au sein de ses foyers,
On chercherait en vain le plus grand des guerriers.
Quels soins sa piété prodigue à son vieux père!
Comme il aime ses sœurs! comme il chérit sa mère!
Et comme il est payé du plus tendre retour!
Mais toujours la patrie eut son premier amour :
De cet amour sacré le noble feu l'enflamme;
Il vit, combat, triomphe, il mourrait pour Pergame.
Il mourrait!..., et pourtant il adore son fils!

la vertu font à l'envi pour lutter contre l'impérieux ascendant de la destinée : le péril paraît quelquefois s'éloigner, bientôt il se rapproche; cependant les caractères se dessinent : on peut réunir sur une seule tête les plus tendres affections, l'attacher à la vie par les liens les plus forts; on peut enfin parer la victime jusqu'au moment où la mort, plus puissante, viendra l'arracher aux mains qui la retiennent.

Persuadé que le personnage d'Hector devait intéresser, je n'en sentis pas moins l'extrême difficulté de le placer dans un cadre favorable. Si je l'offrais seul, au milieu des Troyens dont il est l'idole et l'espoir, il fallait renoncer à ce contrepoids dramatique, si impérieusement exigé par les maîtres de l'art. Hector, toujours intrépide, au sein de sa famille éplorée, formait un contraste trop simple et trop aisé. Reconnaissant donc la nécessité d'un secours étranger, je me déterminai à chercher dans le camp des Grecs un personnage qui pût balancer Hector, faire ressortir, par un choc mutuel, tout le caractère de mon héros, et donner en même temps à la pièce

entière un intérêt plus général et plus agrandi. La raison ne permettait pas de choisir Achille. Chez moi, plus essentiellement encore que dans Homère, Achille devait rester oisif, pour laisser agir mon héros sans une concurrence désavantageuse; mais ce repos d'Achille devait augmenter la gloire d'Hector, sans diminuer ses périls, et sans affaiblir l'inquiétude des spectateurs. Pour ménager cette nuance délicate, pour annoncer toujours Achille sans le montrer jamais, j'étais obligé de faire choix, s'il était possible, d'un personnage inséparablement lié au héros absent, dont le nom seul rappelât ce guerrier terrible, et parût comme un sinistre augure de la catastrophe que j'avais à peindre. Je me crus trop heureux de rencontrer tous ces avantages réunis dans Patrocle, et ma fable fut aisément conçue.

Les Troyens sont toujours vainqueurs depuis l'absence d'Achille; mais ils savent bien que le retour imprévu de ce redoutable ennemi peut mettre un terme à leurs triomphes. Ils doivent donc écouter avec plaisir des propositions de paix. Patrocle, toujours fidèle à son ami, mais toujours

dévoué à la Grèce, croyant les Grecs perdus, s'ils continuent la guerre privés d'un si puissant secours, doit les exhorter à la paix; lui qui n'a point partagé la honte de leurs défaites, peut, sans s'avilir, se charger du message. Et qu'on ne dise pas qu'il anéantit la vengeance d'Achille : la vengeance d'Achille, sa gloire, si l'on veut l'appeler ainsi, consiste à faire sentir aux Grecs qu'ils ne peuvent rien sans lui. Ce but n'est-il pas rempli, puisque, renonçant à l'espoir de renverser Ilion, les Grecs se voient réduits à proposer la paix? Patrocle est l'ambassadeur; c'est un moyen de rappeler aux guerriers d'Ilion que le terrible Achille n'est point éloigné. Je ne prétends pas au reste réfuter toutes les objections possibles :

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudrait des miracles.

Mais si l'ambassade de Patrocle ne choque pas la bienséance théâtrale, si ce héros explique noblement sa conduite, et s'il acquitte à la fois ce qu'il doit à son ami, ce qu'il doit à sa patrie, je ne pense pas qu'on puisse me reprocher l'emploi

d'un personnage sans lequel, je l'avoue, ma pièce n'aurait pas existé.

Andromaque, dont la présence contribue, plus que tout le reste, au développement du beau caractère d'Hector, était un personnage, pour ainsi dire, inhérent à mon sujet. Mais je ne me suis pas dissimulé quel ennui pouvait résulter d'une situation passive et toujours uniforme. J'ai donc tâché de substituer incessamment l'espérance à la crainte, la joie à l'inquiétude. J'ai représenté d'abord cette tendre épouse tremblante et s'efforçant de retenir son époux; mais bientôt, par une succession d'événemens, j'ai pu la montrer exhortant elle-même Hector à voler au combat : *Va vaincre, cher Hector!* Ce flux et ce reflux de sentimens divers, ces secousses rapides et variées sont-elles donc sans intérêt? Est-ce là véritablement de la monotonie? Qu'on examine nos tragédies les plus touchantes; on verra les personnages flotter entre le bonheur et l'infortune, jusqu'à la dernière péripétie qui détermine leur sort. Au reste, je ne me flattais pas que mon Andromaque pût jamais intéresser comme celle que l'on

admire depuis plus d'un siècle : non qu'Andromaque par elle-même *soit moins touchante quand elle craint pour son époux vivant, que quand elle pleure son époux mort;* mais ses pleurs ont eu pour interprète le divin Racine, et ses craintes, un écrivain dont le faible talent n'est soutenu que par l'imitation des grands modèles.

Le personnage de Polydamas a reçu beaucoup d'éloges; mais ceux qui l'approuvent ne devaient pas, ce me semble, blâmer l'oracle que je mets dans sa bouche. Un augure, sur la scène, dans l'incertitude du plus affreux malheur, doit chercher à pénétrer la volonté des dieux. Le moyen peut n'être pas nouveau : qu'importe, s'il appartient au caractère que j'ai tracé, s'il est en harmonie avec le ton général de mon ouvrage, s'il redouble l'intérêt?

Pâris devait être le mot de ralliement de tous les critiques; ce caractère, je l'avoue moi-même, présentait trop de difficultés pour que je puisse espérer de l'avoir réhabilité entièrement dans l'opinion. Il y a contre la conduite du berger phrygien un terrible préjugé, qu'il est impossible de

détruire. Cependant, je ne pouvais éviter de montrer Pâris, dans un moment où il s'agit de rendre Hélène. C'est Homère que j'ai consulté, et j'ai vu dans *l'Iliade* que Pâris n'était pas seulement un séducteur efféminé, mais souvent un jeune héros de la plus brillante valeur. Le plaçant dans une position où son amour est compromis, j'avais encore le droit d'exalter son courage. Je me suis donc attaché à le peindre passionnément amoureux : cette précaution m'a paru suffisante pour justifier, sur un théâtre français, l'audace des plus téméraires entreprises. Nous sommes convaincus de reste que

L'amour peut tout oser, et fait tout oublier.

Pâris, d'ailleurs, regarde comme une lâcheté de livrer Hélène à un rival offensé et vindicatif, qui réclame moins une épouse qu'une victime. Enfin la circonstance où l'on veut rendre Hélène lui fournit au moins un prétexte spécieux pour la refuser. Les Troyens sont vainqueurs, et les Grecs à la veille d'une destruction qui lui paraît inévitable. Cependant Pâris est toujours odieux, com-

me cause involontaire de la mort d'Hector : j'ai cru le rendre plus supportable, par l'aveu de l'imprudence coupable de son ami, par le sacrifice de son amour au salut de son frère ; j'ai voulu satisfaire au ressentiment qu'il excite, et consommer sa punition, en le forçant d'écouter le récit de la mort d'Hector. Le serment qu'il fait d'immoler Achille (qui en effet est tombé sous ses coups), en terminant la pièce au gré des spectateurs, qui se retirent avec l'idée consolante qu'Hector sera vengé, achève, ce me semble, d'ennoblir un caractère dont une longue prévention a exagéré l'odieux.

Voilà mes personnages. En ai-je tiré le meilleur parti possible? C'est aux connaisseurs à décider. Pouvais-je en choisir d'autres? Plus j'y réfléchis, moins je me le persuade. Hélène aurait déplu : vis-à-vis d'Hector, qui doit perdre la vie par suite de sa faute, elle était odieuse ; vis-à-vis d'Andromaque, épouse si fidèle et si chaste, elle était méprisable ; enfin, vis-à-vis de Pâris, son amant et son complice, quel rôle voulait-on lui donner? L'amour le plus violent? son langage au-

'rait révolté. Le repentir et les remords pouvaient seuls la rendre digne de quelque intérêt, et j'avais été séduit moi-même par cette idée. Hélène était entrée d'abord dans mon plan. Une scène que l'on trouvera dans les variantes fera voir sous quel aspect j'avais envisagé ce rôle ingrat auquel de mûres réflexions m'ont fait renoncer.

Plusieurs critiques s'étonnent de ne pas voir Hécube et Priam dans une tragédie de *la Mort d'Hector;* mais je demande quelle nuance ils auraient su mettre entre les gémissemens de Priam, les lamentations d'Hécube et les pleurs d'Andromaque. Croient-ils que la pitié du spectateur, distraite par les plaintes de trois personnages, aurait eu la même vivacité? Non, certes; le courage résigné d'Hector, et la tendresse vertueuse d'Andromaque, voilà tout mon sujet : il ne faut pas croire qu'en multipliant les malheureux j'aurais augmenté le pathétique; cette psalmodie de plaintes uniformes ne pouvait produire que la satiété.

Quant au style de mon ouvrage, s'il paraît quel-

quefois s'éloigner de la simplicité théâtrale, pour prendre les formes homériques et la couleur de l'épopée, les lieux, la situation, les personnages le demandent. On a observé avec raison que le style d'*Iphigénie* n'est pas celui de *Britannicus*.

Au reste, le public va juger ma pièce, sans le prestige de la déclamation : j'attends son arrêt et je m'y soumets d'avance. Mais j'aime à reconnaître ce que je dois aux acteurs distingués qui m'ont aidé de leurs talens : tous ont contribué à mon succès; je les remercie tous, en laissant au public, leur juge suprême et le mien, le droit d'apprécier leurs efforts, et de distribuer à chacun d'eux la portion d'éloges qu'il a méritée.

Je dois à ce même public un hommage de reconnaissance, pour l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage : j'avouerai que sa bienveillance a surpassé mon espoir. Un grand nombre de littérateurs distingués ont confirmé l'opinion générale par des éloges que je regarde comme un encouragement honorable : enfin le plus glorieux des suffrages, se manifestant par un bienfait infi-

niment au-dessus de mon attente et de mes faibles talens, a mis le comble à mon succès, et a doublé pour moi l'obligation de le justifier par de nouveaux efforts.

Auctius atque
Di melius fecêre; benè est; nihil amplius oro.

PERSONNAGES.

HECTOR.

ANDROMAQUE.

PÂRIS.

PATROCLE.

POLYDAMAS, prince troyen, augure et guerrier.

ANTIMAQUE, ami de Pâris.

CÉPHISE.

EUPHORBE, officier du palais de Priam.

UN HÉRAUT grec.

Troupes de guerriers.

La scène est à Troie, dans le palais d'Hector.

Digitized by Google

HECTOR.

ACTE I.

SCÈNE I.

HECTOR, en habit de combat, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

Si j'ai quelque pouvoir, Hector, sur votre cœur,
Déposez un moment ce fer toujours vainqueur [1].
Les Grecs, depuis qu'Achille a cessé de combattre,
Fuyant loin de nos murs, qu'ils se flattaient d'abattre,
Laissent à vos guerriers le temps de respirer;
Et, contre mon repos ardent à conspirer,
Dans ces murs triomphans quand vous rentrez à peine,
Lorsque enfin le danger s'éloigne de la plaine,

[1] Ces deux vers remplacent les suivans, supprimés par la censure impériale :

Déposez, cher Hector, ce fer toujours vainqueur;
Et craignez, à la fin, de lasser le bonheur.

Vous allez sur leur flotte affronter les hasards!
Cruel époux!.... Eh quoi! l'impitoyable Mars
Doit-il occuper seul, seul remplir ta pensée,
Tandis qu'à sa tristesse Andromaque laissée,
Ne rêvant que dangers, que les dieux en courroux,
Que malheurs, et toujours le plus cruel de tous!
Trouve à peine un moment pour oser, sans contrainte,
Te peindre sa douleur, te parler de sa crainte;
Pour venir s'assurer au moins que son Hector
Est vainqueur en effet, et qu'il respire encor!

HECTOR.

Eh bien! tu le revois; dans ses bras il te presse,
Et tu ne doutes pas du moins de sa tendresse!
Pour moi, ton regard seul a payé mes travaux;
Ton regard seul m'anime à des succès nouveaux....
Mais, jusque dans mes bras, inquiète, éplorée,
De quel chagrin profond tu sembles dévorée!

ANDROMAQUE.

De quelque grand malheur ma raison vainement
S'efforce d'écarter l'affreux pressentiment.

HECTOR.

Au front d'Hector vainqueur lis-tu ce noir présage?

ANDROMAQUE.

Je vois que nous devrons ta perte à ton courage!

HECTOR.

Et quels sont les dangers dont frémit ton amour ?

ANDROMAQUE, avec quelque embarras.

Cher époux!... si ta gloire, infidèle en ce jour,
Pour moi d'éternels pleurs était la source amère!.....
Cassandre.....

(Hector fait un geste de dédain.)

Écoute-moi : je suis épouse et mère!
Je serais sans amour, si j'étais sans effroi;
Par cet amour j'implore une grâce de toi,
Je l'implore pour toi!... S'il faut croire Cassandre,
Achille dans la plaine est prêt à redescendre.

HECTOR.

Je vais l'y précéder.

ANDROMAQUE.

Mais elle ajoute, hélas!
Que l'inflexible parque a fixé ton trépas
Au jour où ce guerrier ressaisira sa lance.
Contre l'arrêt des dieux que pourrait ta vaillance!
Ce n'est point un vain bruit, par la crainte enfanté;
A ta mère, à Priam ta sœur l'a répété,
Et ses cris, et les pleurs qui baignaient son visage,
N'ont que trop confirmé ce funeste présage :
« S'il reparaît, tu meurs! » dit-elle, et tu sais bien

Qu'avec toi, si tu meurs, périt le nom troyen!
Assez d'autres dangers causeront mes alarmes,
Assez d'autres guerriers illustreront tes armes;
Jure-moi d'éviter ce rival dangereux.

HECTOR.

Je jure de mourir, si d'un effroi honteux
Tu me rendais complice... Andromaque, pardonne...
Ce vain pressentiment où ton cœur s'abandonne,
Quand Pergame triomphe, est un outrage aux dieux:
Retiens ces pleurs ingrats qui roulent dans tes yeux.
Quand Mars combat pour nous, qu'une seule journée
Va des Troyens vainqueurs fixer la destinée,
Est-ce le temps de craindre et de prévoir des maux?
Encore une victoire! et les Grecs, leurs vaisseaux,
Leurs armes, leurs trésors, tout devient notre proie:
Et mon courage oisif s'endormirait dans Troie!
Ainsi tous mes travaux, mes exploits sont perdus!
Ainsi, c'est vainement que les Grecs éperdus,
Derrière ce rempart et de bois et d'argile,
Pour leurs tristes débris, faible et dernier asile,
Tremblent, prêts à céder au destin d'Ilion!
Pressé de toutes parts, le fier Agamemnon
Refuse le combat; mais bientôt son armée,
Dans ses retranchemens vaincue ou renfermée,

Ne pourra même avoir, en ce dernier revers,
Pour retraite sa flotte, et pour rempart les mers.
Poursuivons nos succès, assurons notre gloire,
Et ne rendons pas vains les droits de la victoire,
L'ardeur de nos soldats, leur attente, leurs vœux,
Et la terreur des Grecs, et la faveur des dieux !

ANDROMAQUE.

J'admire et je partage un élan magnanime !
Au feu de tes discours ma vertu se ranime.
Je ne crois plus Cassandre.

SCÈNE II.

HECTOR, ANDROMAQUE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

En ce moment, seigneur,
Un prince renommé par sa haute valeur,
Et qu'Atride a chargé d'un important message,
Avant de voir Priam, vous apporte l'hommage
Que tout guerrier, dit-il, doit au vaillant Hector.

ANDROMAQUE.

Ciel !

EUPHORBE.

Votre étonnement va redoubler encor,
En apprenant son nom : c'est Patrocle.

HECTOR.

Qu'entends-je?

ANDROMAQUE.

L'ami d'Achille!

HECTOR.

Eh quoi!... dans quel dessein étrange...

ANDROMAQUE.

Ce message imprévu me rend tout mon effroi.

HECTOR.

(A Euphorbe.) (A Andromaque.)
Qu'il entre. Laisse-nous, et ne crains rien pour moi.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

HECTOR, PATROCLE, SUITE.

PATROCLE.

Héros vainqueur des Grecs, et que la Grèce honore,
Si vous êtes jaloux d'un plus beau titre encore,
Je viens vous apporter le prix de vos succès;
Je viens, au nom des Grecs, vous proposer la paix.

HECTOR.

Quoi! l'ami du guerrier le plus fatal à Troie,
Patrocle!....

PATROCLE, vivement.

Ce n'est point Achille qui m'envoie.

Heureux de nos malheurs, son tranquille courroux,
Loin de les détourner, applaudit à vos coups.
Cependant la victoire, à vos drapeaux fidèle,
Semble punir les Grecs de son dédain pour elle.
Du sang de nos guerriers, du sang de nos héros
Le Scamandre orgueilleux a vu grossir ses flots :
Je pleurais leur défaite, et mon âme attendrie
Voyait dans chacun d'eux expirer la patrie :
J'allais, à leur exemple, affronter le trépas;
L'inexorable Achille a retenu mon bras.
Mais à son char oisif si ma valeur s'enchaîne,
Je puis servir encor ceux que poursuit sa haine.
Fidèle à mon ami, ne voulant point m'armer
Pour les Grecs qu'il délaisse, et que je dois aimer,
A ce double intérêt j'espérai satisfaire,
Si mon zèle, éteignant le flambeau de la guerre,
Finissait des malheurs qu'il ne peut partager.
Nos chefs tenaient conseil sur le commun danger;
J'y courus, et, d'Achille en déplorant l'absence,
De nos efforts sans lui j'attestai l'impuissance :
Plus d'un vaillant guerrier, m'arrêtant à ces mots,
S'écria que la Grèce avait d'autres héros.
A l'orgueil révolté j'oppose la patrie,
Tout le sang dont Argos inonda la Phrygie;

J'ose du roi Priam garantir l'équité,
La vôtre, Hector! Enfin, je propose un traité,
Et, malgré Diomède, Ajax, Idoménée,
Malgré Calchas, qui veut qu'après cette journée
Nos destins soient changés, qui prétend que les dieux
Vont vous faire expier tant d'exploits glorieux,
Mon vœu devient celui de nos chefs les plus sages,
Et la paix réunit presque tous les suffrages.
On confie à mes soins la noble mission
D'en apporter le gage au héros d'Ilion;
Puisse-t-il l'accepter !.... On renvoie Hésione;
Tout ce qu'il a conquis, Atride l'abandonne,
Et d'immenses trésors consoleront Pâris,
Si vous voulez enfin rendre Hélène à ce prix.

HECTOR.

Prince, à mon père seul appartient la puissance
De désarmer ce bras armé pour sa vengeance.
Mais, malgré tous les maux qu'Achille nous a faits,
Quand son illustre ami nous demande la paix,
Ma valeur est flattée encor plus que surprise.
Toutefois, imitant votre noble franchise,
Si je puis à Patrocle ouvrir aussi mon cœur,
La guerre a des attraits, prince, pour un vainqueur:
Quand il pourrait des Grecs poursuivre la défaite,

Hector craint de laisser sa victoire imparfaite.
J'aspirais, je l'avoue, à combattre un héros
A qui ma gloire aussi reproche son repos,
Et ma lance attendait un pareil adversaire.

PATROCLE.

C'est parler en guerrier; mais, pour être sincère,
Prince, avouez aussi qu'un sentiment plus doux
Vous dit qu'Hector est père, et qu'Hector est époux;
Il oppose, calmant l'orgueil de la victoire,
Les vertus d'Andromaque aux attraits de la gloire.
C'est là l'espoir des Grecs : pour un cœur généreux,
C'est un triomphe aussi de faire des heureux;
C'en serait un bien doux, c'est vous que j'en atteste,
D'arrêter le fléau d'une guerre funeste,
De rendre l'allégresse à vos bords attristés,
L'abondance à vos champs, le luxe à vos cités,
Au monde le repos. Et par quel sacrifice?
En écoutant enfin la voix de la justice.
Je ne vous peindrai point l'attentat odieux
Qui souleva l'Europe et divisa les dieux,
Quand une main parjure osa ravir Hélène
Aux bords hospitaliers de l'heureuse Mycène.
J'épargne au grand Hector ce tableau superflu :
Ainsi que sa valeur, je connais sa vertu;

Et quand ma voix condamne un prince téméraire,
Je dois me souvenir que je parle à son frère.
Mais, devant le guerrier qui les a réparés,
Je puis dire les maux sur Pergame attirés :
Avant que dans vos ports Atride ait pu descendre,
Déjà Thèbes en feu, déjà Lesbos en cendre,
Vos alliés vaincus... Hector les a vengés,
Et, propices long-temps, nos destins sont changés.
Depuis qu'un grand affront, expié par la Grèce,
Sur sa flotte exila le fils d'une déesse,
Les dieux sont pour Hector, et dans ses flots plus lents
Le Simoïs des Grecs roule les corps sanglans.
Mais, comme à vous, la gloire à ce héros est chère;
La gloire, dans son cœur, peut dompter la colère;
Sur la cendre des Grecs honteux de sommeiller,
Au bruit de votre nom il peut se réveiller.

HECTOR, vivement.

Qu'il se réveille! Hector avant lui va descendre
Dans la plaine, où jamais il ne se fit attendre.
Si l'amour de la paix conduit ici vos pas,
Patrocle, opposez-moi, pour désarmer mon bras,
Le vœu de la justice et le bonheur du monde,
Non ce dernier espoir où votre orgueil se fonde.
En me nommant Achille, on m'invite aux combats;

Sur ses vaisseaux tout prêt à lancer le trépas,
Je brûle de chercher ce guerrier si terrible,
Que je crois valeureux, mais non pas invincible.
Toutefois, mon orgueil à cette ambition
Ne veut point immoler le bonheur d'Ilion;
Je plains les maux, je hais la cause de la guerre;
Comme vous, plus que vous, j'ai condamné mon frère;
Mais, devant moi, Patrocle ardent à l'accuser,
A le défendre absent pourrait m'autoriser.
On rappelle son crime, on le nomme parjure;
Et l'on feint d'oublier qu'une pareille injure,
Condamnant Hésione à des pleurs éternels,
L'arracha du palais et des bras paternels;
Que dans les murs d'Égine elle est captive encore.
Je pourrais dire plus : eh! qui de nous ignore
Qu'entre les rois rivaux, adorateurs nombreux,
Que d'Hélène attiraient les charmes dangereux,
Pâris, dont Vénus même enflammait l'espérance,
De son choix, libre encore, obtint la préférence?
Vainqueur dans tous les jeux, il en reçut le prix,
En inspirant l'amour dont il était épris;
Hélène, qu'un serment injuste et téméraire
N'enchaînait pas encore aux volontés d'un père,
Se livrant sans contrainte au penchant de son cœur,

Crut nommer son époux en nommant son vainqueur;
Et Pâris, qu'elle aimait, a pu l'aimer sans crime.
Mais que la guerre soit injuste ou légitime,
L'attentat, dont un seul eut droit d'être blessé,
Par ceux qui l'ont puni peut-être est effacé :
La mort d'Éétion, Hipponoüs, Troïle,
Comme de tendres fleurs, moissonnés par Achille,
Rhésus et ses guerriers dans la nuit égorgés,
Sont des crimes aussi que j'ai trop peu vengés.
Poursuivez cependant, prince, votre entreprise :
De Patrocle on connaît l'équité, la franchise,
Et mon père toujours honora sa valeur;
On peut espérer tout d'un tel médiateur.

PATROCLE.

Rien, sans l'aveu d'Hector; on sait que sa grande âme
Est la gloire, l'appui, l'oracle de Pergame.
La paix est dans ses mains.

HECTOR.

Puissiez-vous aujourd'hui
N'avoir, dans vos projets, à combattre que lui!
Quel que soit, à mes yeux, l'attrait de la victoire,
Rendre heureux mon pays est ma première gloire.
Mais Priam a lui seul droit d'accepter la paix,
Et je puis partager, non remplir vos souhaits.

PATROCLE.

Et c'est de vous aussi tout ce que j'ose attendre.
Si vous la souhaitez, nous pouvons y prétendre;
Ambassadeur des Grecs, aux pieds de votre roi
Je cours porter leur vœu : prince, promettez-moi
De ne point retourner dans les champs du carnage,
Que Priam n'ait daigné répondre à mon message.

HECTOR.

Je le promets.

PATROCLE.

Et moi, j'ose vous annoncer
Que nos malheurs communs aujourd'hui vont cesser.
Quel triomphe pour moi, si, doublement utile,
Je réconciliais Hector avec Achille!
Et si, dans tous leurs vœux moi-même de moitié,
J'étais l'heureux lien de leur sainte amitié!
Je vais, n'en doutez point, employer tout mon zèle
Pour hâter le moment d'une union si belle.
Adieu, prince.

(Il sort.)

HECTOR, seul.

Ainsi donc, c'est dans nos propres mains
Que les dieux aujourd'hui remettent nos destins!

SCÈNE IV.

HECTOR, POLYDAMAS.

HECTOR.

Venez, Polydamas, venez, ami sincère;
Jamais un sage avis ne fut plus nécessaire :
Patrocle, dans nos murs par les Grecs député,
Vient au roi des Troyens proposer un traité.

POLYDAMAS.

On le dit; et Pergame à vous bénir s'apprête.

HECTOR.

Des présages sacrés, vous, auguste interprète,
Pensez-vous que Priam des plus brillans succès
Interrompe le cours, en acceptant la paix,
Et qu'il puisse, vainqueur, à soi-même contraire,
Abandonner Hélène au rival de mon frère?

POLYDAMAS.

Oui, prince, par les dieux s'il est bien inspiré.
Quand Pâris, au mépris d'un nœud partout sacré,
De l'heureux Ménélas osa ravir l'épouse,
Sans craindre les transports de sa fureur jalouse,
Devant vous, devant lui, j'ai dit mon sentiment.
Je n'en ai point changé, seigneur; en ce moment,
Je vous répète encor : Nous devons rendre Hélène;

Et, dussions-nous fixer la fortune incertaine,
Poursuivre sur les mers les Grecs épouvantés,
Descendre dans leurs ports, embraser leurs cités;
Sous les remparts d'Argos, dans les murs de Mycène,
Je vous dirais encor : Nous devons rendre Hélène!
Mais, loin de nous promettre un bonheur si constant,
Je frémis, malgré moi, du sort qui nous attend.
Je ne consulte point une science obscure;
Je parle en citoyen beaucoup plus qu'en augure,
Et, sans interroger un sinistre avenir,
Que la bonté des dieux peut encor prévenir,
Je ne dirai qu'un mot : si Pâris à sa flamme
Ne veut point immoler le salut de Pergame,

(Avec attendrissement.)

Si vos jours lui sont chers, prince trop généreux,
Le plus grand des Troyens et le plus vertueux,
Si vos jours lui sont chers, Pâris, plus que moi-même,
Pressera le renvoi de la beauté qu'il aime.

HECTOR.

Prince, il faut séparer ses intérêts des miens,
Et le danger d'Hector de celui des Troyens.
Ilion avant tout!

POLYDAMAS.

Avant tout, la justice!
Pâris, à peine instruit que le destin propice

Nous permet d'espérer un terme à nos malheurs,
Oppose à cet espoir des plaintes, des clameurs,
Peut-être des complots! et son délire extrême
Ose attester les droits qu'il viola lui-même.
Pour lui, d'aucun remords sans qu'il soit combattu,
L'opprobre devient gloire et le crime vertu....

HECTOR.

Seigneur, j'aime à penser que votre zèle austère
S'alarme sans raison, et juge mal mon frère.
Par un aveugle amour quoiqu'il soit entraîné,
Il se souvient encor de quel sang il est né:
Souvent nous l'avons vu rougir de sa faiblesse;
Souvent nous l'avons vu, du sein de la mollesse,
Au milieu des dangers s'élancer, plein d'ardeur,
Aux Grecs, qui paraissaient douter de sa valeur,
D'un doute injurieux faire expier l'outrage;
Et si l'honneur a pu réveiller son courage,
Dans un cœur qui jadis a connu son pouvoir,
La vertu peut aussi rappeler le devoir.
Mais le voici.

SCÈNE V.

HECTOR, POLYDAMAS, PÂRIS, armé d'un arc et d'un carquois.

PÂRIS.

Mon frère, est-il vrai... dois-je croire,
Quand les Grecs devant toi tremblent, quand la victoire,
Arbitre souverain des peuples et des rois,
Dans ta main triomphante a remis tous ses droits;
Quand tu peux tout enfin, dois-je croire, mon frère,
Qu'enchaînant ta vaillance, ici l'on délibère
Si d'une indigne paix tout ce que je chéris,
Mon bien, ma vie, Hélène enfin sera le prix?

HECTOR.

Un bien plus cher qu'Hélène et plus cher que la vie,
Le bonheur des Troyens, l'honneur de la patrie,
Nous occupe en effet.

PÂRIS.

Autant que vous, seigneur,
Je chéris la patrie et je chéris l'honneur.
Mais l'honneur me défend d'abandonner Hélène :
Avant que de la rendre au tyran de Mycène,
Devant vous, et surtout devant Polydamas,
(Il le regarde d'un air courroucé.)
Je jure d'affronter mille fois le trépas.

HECTOR.

Calmez, prince, calmez ce transport téméraire.
Comme moi, vous ferez ce que voudra mon père.

POLYDAMAS.

J'ajouterai, seigneur, dût ma sincérité
Enflammer encor plus ce regard irrité,
Qu'en présence du roi, comme en ces lieux, mon zèle
A nos vrais intérêts demeurera fidèle.

(Il sort.)

HECTOR, à Polydamas, qui sort.

Prince, il faut pardonner à l'amour furieux
D'un vain ressentiment l'éclat injurieux.
(A Pâris.)
Vous, des héros troyens respectez le plus sage;
Mon frère, en l'offensant, sachez que l'on m'outrage.

PÂRIS.

Mais vous savez qu'Hélène avait reçu ma foi,
Que, pour briser les nœuds qui l'unissaient à moi,
Atride n'écouta qu'une haine jalouse :
Par son choix, par le mien, Hélène est mon épouse.
Si j'ai su l'arracher aux mains d'un oppresseur,
Atride est le premier, est le seul ravisseur.
Et l'on couronnerait ici son injustice!
J'irais, de mon rival devenu le complice,
Rattachant sa victime au joug qu'elle a brisé,

La livrer aux fureurs d'un époux méprisé!
Non, ne l'espérez point : elle a ma foi, je l'aime :
J'oserai la défendre, et contre Hector lui-même!

HECTOR.

Qu'ai-je entendu? Pâris voudrait-il m'effrayer?
L'esclave d'une femme affronter un guerrier!
Cette audace m'étonne autant qu'elle me blesse.

PÂRIS.

Hector, vous avez trop compté sur ma faiblesse.
Je puis, en alliant la gloire et le plaisir,
Reposer ma valeur au sein d'un doux loisir;
A l'exemple du dieu dont la faveur suprême
Protége ces remparts qu'il a bâtis lui-même,
Et qu'on voit, tour à tour paisible et redouté,
Contre un luth échanger son arc ensanglanté;
Je puis, aux pieds d'Hélène oubliant les alarmes,
Quelquefois, sans rougir, y déposer mes armes,
Prêt à les ressaisir, quand il faut me venger.
Je suis frère d'Hector au moment du danger.
De nos héros les dieux vous ont fait le plus brave;
Mais de Pâris les dieux n'ont point fait un esclave.
Ce n'est point pour semer l'effroi dans les forêts,
Qu'Apollon m'a remis et cet arc et ces traits :
On pourra l'éprouver, mon frère, si l'on tente

De m'enlever l'objet de ma flamme constante :
L'amour fait tout oser, et peut tout oublier.

HECTOR.

Les nobles sentimens ! le généreux guerrier !
Qui pour le crime seul réserve son courage,
Et dans qui la valeur n'est qu'un transport de rage !
Par l'amour exalté, le plus lâche a du cœur.
Le vrai héros, s'armant au seul cri de l'honneur,
Signale son courage en servant la patrie.
Pourquoi cette vertu s'est-elle démentie ?
C'est quand sous nos remparts t'appelait le devoir,
C'est contre Ménélas qu'il la fallait avoir.

PÂRIS.

Je l'eus contre un guerrier cent fois plus redoutable.
Hector ne trouvait point Pâris si méprisable,
Dans ces jeux solennels où je l'ai désarmé :
De mon adresse alors, de ma force charmé,
Heureux dans son vainqueur de reconnaître un frère,
Hector ne m'offrait point ce visage sévère,
Hector m'aimait !

HECTOR.

Hector, ingrat ! t'aime toujours ;
Pour défendre ta vie il donnerait ses jours ;

Et sa franchise encor se plaît à reconnaître
Que, prodigues pour toi, les dieux t'avaient fait naître
Comblé de leurs présens, dont un usage heureux
Aurait placé ton nom auprès des noms fameux.
Pourquoi faut-il, hélas! qu'une seule faiblesse
Ait de ces dons brillans altéré la noblesse!
En toi, jadis l'orgueil et l'amour des Troyens,
Devais-je voir l'auteur de leurs maux et des miens?
Mais, en te condamnant, je suis encor ton frère.
Que dis-je? quand je dois me déclarer contraire
Au trop fatal objet de ton aveugle amour,
Je tais mon sentiment; et je veux qu'en ce jour,
Entre les Grecs et toi mon père seul prononce;
En fils respectueux, attendons sa réponse :
C'est mon père qui, seul, doit finir nos débats;
S'il refuse la paix, je revole aux combats;
Mais s'il l'accepte enfin, j'obéis sans murmure :
Imite-moi, mon frère, et qu'un regret parjure
N'arme point contre nous ton amour révolté;
C'est moi, moi, qui serai le garant du traité :
Et quand j'en aurai pris l'engagement suprême,
Que le courroux des dieux retombe sur moi-même,
S'il est quelque Troyen qui l'ose violer!

PÂRIS.

Il n'est point fait encore : avant de m'immoler,

Au conseil assemblé moi-même j'en appelle :
Là, je réclamerai l'équité paternelle ;
La cause de la guerre en doit être le prix.
Je défendrai, non plus l'intérêt de Pâris,
Mais la gloire d'Hector, à qui l'on fait injure,
Mais les droits du vainqueur que lui-même il abjure :
Invoquant, s'il le faut, nos désastres passés,
Nos champs déserts, les pleurs que Priam a versés,
Tant de rois, qui, d'Hélène embrassant la querelle,
Ont prodigué leur sang, fiers de mourir pour elle,
J'oserai demander s'il est quelque Troyen
Qui veuille rendre aux Grecs, aux Grecs vaincus, un bien
Dont Hector leur a seul disputé la conquête,
Lorsque Achille et les dieux combattaient à leur tête!
Je vole auprès du roi.

(Il sort.)

HECTOR.

Je ne te quitte pas,
Je vais.... Mais Andromaque ici porte ses pas.

SCÈNE VI.

HECTOR, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

Grace aux dieux! je n'ai plus de larmes à répandre;
Cher époux, c'est de toi que la paix va dépendre!

HECTOR.

Qui t'a dit....

ANDROMAQUE.

Oui, la paix dépend de mon Hector :
Le roi veut, s'il balance à la signer encor,
Qu'Ilion, l'obtenant des mains de la victoire,
Te doive son bonheur, comme il te doit sa gloire.
Un peuple triomphant entoure le palais,
Et tous, à mon aspect, ont répété : La paix !
La paix, que sans retour ils croyaient exilée,
La paix, par tous les vœux, dans nos murs rappelée !
Priam est au conseil, de ses chefs entouré :
Patroele, pour hâter le moment désiré,
A déjà prévenu la fille de Tyndare
De l'heureux changement que ce jour nous prépare ;
Le destin d'Ilion est dans tes mains !.... Va, cours....

HECTOR.

Modère ton espoir.

ANDROMAQUE.

Qu'entends-je ?... quel discours ?...

HECTOR.

Nos chefs sont rassemblés ; Priam veut les entendre ;
Enfin nos alliés n'ont-ils rien à prétendre ?
Pour moi, mon cœur en vain devant toi s'en défend,

Ce n'est point sans regret que mon bras triomphant
Déposera ce fer, désormais inutile,
Ce fer que je n'ai point essayé contre Achille!
Ce guerrier me poursuit jusque dans son repos:
Aux yeux des Grecs, et même aux yeux de nos héros,
Cet Achille indompté passe pour indomptable;
Et je sens à ce nom, pour eux si redoutable,
Que le mien a besoin d'une victoire encor;
Achille, Achille manque au triomphe d'Hector!

ANDROMAQUE.

Quoi! vous balanceriez, quand le destin prospère....
Tu ne peux, cher époux, te rendre chez ton père,
Sans passer près des lieux où, dans un doux sommeil,
Repose Astyanax : épiant son réveil,
Moi, je vais recevoir sa première caresse....
Si son père, pour lui partageant ma tendresse....

HECTOR.

Je t'entends : tu sais trop combien je le chéris,
Et que le seul devoir.... Mais allons voir mon fils.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

PÂRIS, ANTIMAQUE.

PÂRIS, dans le plus grand trouble.

Plus d'espoir! C'en est fait, te dis-je, on la renvoie!
L'orgueilleux fils d'Atrée a reconquis sa proie.
Tous nos héros prudens, à l'amour étrangers,
Dont la vertu se borne à prévoir des dangers,
Hélénus, Anténor, Polydamas, Énée,
Ont invoqué l'honneur, les droits de l'hyménée,
Le salut d'Ilion.... Tu conçois aisément
Ce que j'ai dit, osé, souffert en ce moment:
Inutiles efforts! sans pitié, sans alarmes,
On dédaigna mes cris, on méprisa mes larmes;
Enfin on rend Hélène!... et c'est Hector, c'est lui
Qui doit au camp des Grecs la conduire aujourd'hui!

ANTIMAQUE.

Quoi! votre frère! ô ciel!

PÂRIS.

Lui-même, le perfide!
Il trahit mon amour, sa gloire !... et pour Atride!
Vers nos murs menacés s'il marchait en vainqueur,
Au salut des Troyens immolant mon bonheur,
J'aurais pu consentir que, de son choix maîtresse,
Étrangère à Pergame, étrangère à la Grèce,
Hélène eût fui Pâris, sans être à Ménélas,
Que, loin de ses regards, et loin des miens, hélas!
Cherchant près de sa mère une retraite sûre,
Elle eût vaincu l'amour pour servir la nature.
Mais ce serait en vain qu'un effort généreux
Arracherait mon âme à l'espoir d'être heureux;
On fait aux Grecs vaincus un entier sacrifice,
Et de mes pleurs on veut que mon rival jouisse!
O trop sanglant outrage! ô funeste retour,
Dont s'offense l'honneur plus encor que l'amour!
C'est ta vengeance, Atride, et non point ta tendresse
Qui veut, après dix ans, reprendre une princesse
Qui t'a fui, qui te hait, qui ne t'aima jamais.
Tu prétends l'exiler au fond de ton palais :
Tout entier aux transports de ta haine jalouse,
Tu veux une victime et non pas une épouse!...

Et je le souffrirais! Lâche et perfide amant,
Je livrerais Hélène à ton ressentiment!

ANTIMAQUE.

Il vous reste, seigneur, encor quelque espérance,
Et d'un secours puissant nous avons l'assurance.

PÂRIS.

Que dis-tu?

ANTIMAQUE.

Sarpédon déteste, comme vous,
Une paix qui, contraire à son vœu le plus doux,
De la gloire, pour lui, rend les promesses vaines.
Du sang de Jupiter, qui coule dans ses veines,
Il veut se montrer digne : à sa jeune valeur
La guerre est un besoin et la paix un malheur.
Il peut vous rendre Hélène.

PÂRIS.

O mon cher Antimaque!
Tu crois....

ANTIMAQUE.

Dites un mot, nous commençons l'attaque.

PÂRIS.

Moi! contre les Troyens que j'ose armer son bras!
Contre un père! grands dieux!

ANTIMAQUE.

C'est contre Ménélas;
C'est pour rompre une paix justement abhorrée;
Enfin, c'est pour sauver une épouse adorée.
Consentez seulement : sans égard au traité,
D'amis assez nombreux je m'avance escorté.
Au pied de ces remparts les premiers à nous rendre,
Des mains du fier Hector nous saurons la reprendre.
Là, Sarpédon, suivi des braves Lyciens,
Prêt à combattre seul les Grecs et les Troyens,
Vous offre, si plus loin on veut porter l'offense,
Sa tente pour asile, et son bras pour défense.

PÂRIS.

J'embrasse, en frémissant, un si coupable espoir....
Mais Hélène.... tu viens, cher ami, de la voir!

ANTIMAQUE.

Si j'en crois de ses yeux le langage sévère,
Dans son ressentiment Hélène persévère.
Mais j'ai lu dans son cœur, et, malgré son courroux,
Elle hait moins l'amant qu'elle ne craint l'époux.
Elle voit Ménélas furieux, implacable;
Sa vengeance l'effraie, et son mépris l'accable.
« Cruel Pâris! dit-elle en déplorant son sort,
« Il causa mon opprobre, il causera ma mort! »

PÂRIS.

Non, si je fus coupable, au moins je suis fidèle;
Sauvons-la d'un tyran : tu m'as promis ton zèle;
Va trouver Sarpédon, je m'abandonne à toi.
Mais, prêts à tout oser, ne tentez rien sans moi :
J'attends Hector : faisons une épreuve dernière;
Descendons, s'il le faut, encore à la prière :
Si je n'en obtiens rien, je vous rejoins tous deux;
S'il m'oblige à livrer un combat hasardeux,
Je veux en donner l'ordre, et qu'Hélène décide
Qui la méritait mieux, de Pâris ou d'Atride.

ANTIMAQUE.

J'attendrai donc cet ordre, et comptez sur mes soins.
Si vous craignez la paix, je ne la crains pas moins.
Un intérêt sacré me rattache à la guerre.
Vous sauvez une épouse, et moi je venge un frère,
Un frère qu'immola sans pitié, sous mes yeux,
Ce Patrocle qui vient, comme ami, dans ces lieux;
Son juste châtiment malgré moi se diffère;
Fiez-vous à mon zèle, heureux de satisfaire
Le vœu de l'amitié, la nature et mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PÂRIS, seul.

Oui, la guerre!.... plutôt que de voir, en vainqueur,
Ménélas ramener sa superbe conquête,
Acceptons le secours qu'un roi vaillant nous prête;
Faisons de la Lycie un nouvel Ilion!....
Artisan de discorde et de rebellion,
Qu'as-tu dit?.... C'est donc peu d'avoir vu la Phrygie
Du sang de ses enfans, du sang des tiens rougie!....
Fléau du monde entier, tu veux, dans ta fureur,
Chez un roi, ton ami, transportant ton malheur,
Ravager, désoler ses campagnes fertiles,
Du destin de Pergame épouvanter ses villes,
Et, promenant Hélène et ta honte en tous lieux,
Achever de flétrir deux noms trop odieux!....
Chère Hélène!.... souvent plus juste et plus sensée,
Te reprochant nos maux, tu formas la pensée
D'aller, loin des humains, seule, avec tes douleurs,
Dans le sein de ta mère ensevelir tes pleurs!...
Eh bien! que ce soit là notre gloire commune!
Que te suivre et t'aimer soit ma seule fortune!
Allons, loin des humains, sur le sein maternel,
Déposer le serment d'un amour éternel!

Dans le fond des déserts je suis prêt à te suivre ;
Je ne regrette rien, si pour toi je puis vivre,
Et je préférerais, loin des regards jaloux,
Aux noms les plus brillans le nom de ton époux.
Mais j'aperçois Hector.

SCÈNE III.

HECTOR, PÂRIS.

PÂRIS.

Eh bien ! on me l'enlève !
Et c'est vous !... Mais avant que cette paix s'achève...
Qu'ai-je dit ? Ah ! j'abjure un coupable transport !
Souffrez que mon amour tente un dernier effort,
Pour prévenir des maux.... et des crimes peut-être....
Empêchez son départ : vous en êtes le maître ;
Mon frère, ayez pitié d'un frère au désespoir :
Pour jamais, s'il le faut, je renonce à la voir ;
Mais qu'on ne force pas du moins l'infortunée
Au joug qu'elle a rompu de gémir enchaînée.

HECTOR.

Quel excès de faiblesse ! et par quel vain détour
La pitié plaide ici la cause de l'amour !

PÂRIS.

Ne me reprochez plus mon extrême délire :

Il est justifié par celle qui l'inspire :
Ravis à son aspect, souvent, sous nos remparts,
Vous avez entendu nos plus sages vieillards
S'écrier : Oui, la Grèce a dû s'armer pour elle !
Nous excusons Pâris en la voyant si belle !

HECTOR.

Priam a prononcé, mon frère, et j'ai promis.
Quand la gloire a cédé, que l'amour soit soumis :
Fais plus, consens ; la paix deviendra ton ouvrage.
Il faut de la raison, sans doute, et du courage
Pour immoler ainsi le penchant au devoir ;
Je l'éprouve moi-même, et mon frère a pu voir
Que je n'ai pas fermé sans quelque répugnance
La carrière où dix ans s'illustra ma vaillance.
Mais, en mettant un terme à nos sanglans travaux,
Nous faisons le bonheur de deux peuples rivaux ;
D'un père chargé d'ans nous calmons les alarmes ;
D'une mère à jamais nous tarissons les larmes ;
Nous éteignons enfin les feux toujours brûlans
Qu'un songe prophétique alluma dans ses flancs,
Alors que, dans son fils, cette mère si tendre
Croyait voir un flambeau qui mettait Troie en cendre.
Le destin, il est vrai, pour nous long-temps heureux,
A paru démentir ces présages affreux ;

La victoire semblait se fixer sur nos traces;
Mais ses faveurs souvent précèdent ses disgrâces,
Et Jupiter, aux Grecs en conseillant la paix,
Met le comble, et peut-être un terme à ses bienfaits.

PÂRIS.

Ainsi vous partagez une crainte importune;
Dans le sein du bonheur vous voyez l'infortune :
Hector veut immoler, trahissant son destin,
A des revers douteux un triomphe certain.
Si l'Argien vainqueur, au pied de nos murailles,
Semait encor l'effroi, le deuil, les funérailles,
Pour le salut commun, moi-même le premier,
Hector me verrait prêt à tout sacrifier;
Mais tout cède à vos coups, mais à votre courage
Les Grecs n'opposent plus qu'une impuissante rage;
Achille, leur espoir, les délaisse, et contre eux
Son oisive fureur invoque tous les dieux.
Il est prêt, nous dit-on, à reprendre les armes;
D'Andromaque éveillant les faciles alarmes,
Cassandre, dans l'accès d'un délire sacré,
A prédit que, de meurtre encor plus altéré,
Il allait reparaître et marcher vers la ville;
Mais croyez-vous Cassandre, ou craignez-vous Achille?

HECTOR, sévèrement.

Mon frère!

PÂRIS, vivement.

J'aime à voir ce courroux généreux
Qui repousse un soupçon injuste, injurieux,
Dont mon cœur indigné frémit, mais que peut-être
D'une honteuse paix le seul bruit ferait naître.

HECTOR.

Quelle épreuve!

PÂRIS.

Je lis sur ce front irrité
Que ta vaillance abjure un odieux traité.

HECTOR.

Vous nourrissez en vain un espoir téméraire;
J'ai promis; et Patrocle a reçu de mon père
Le serment solennel entendu par les dieux.
Lui-même doit rester pour ôtage en ces lieux.
Moi, j'accompagne Hélène à la porte de Scée;
Hécube, avec mes sœurs, déjà l'a devancée;
Elle m'attend, mon frère, et je vais, de ce pas,
La remettre moi-même aux mains de Ménélas.

PÂRIS.

Que dites-vous?... Courons, dieux!

HECTOR.

Quel transport vous presse!

PÂRIS, dans le plus grand trouble.

On m'y force, on me rend la fable de la Grèce.
Ilion me trahit!... Plus de remords... Adieu.

(Il veut sortir.)

SCÈNE IV.

HECTOR, PÂRIS, EUPHORBE, GARDES.

EUPHORBE.

(A Pâris.)

Noble Hector, tout est prêt. Et vous, prince, en ce lieu
L'ordre du roi Priam veut que je vous retienne.

PÂRIS.

Jamais!

HECTOR, le retenant.

Quelle fureur, ô mon frère, est la tienne?
A l'ordre paternel oses-tu résister?

PÂRIS.

C'est en vain!

(Sur un signe d'Euphorbe, les gardes s'avancent et forment une barrière.)

Par la force on ose m'arrêter!

HECTOR, au moment de sortir, revient sur ses pas.

Pardonne une rigueur que l'on croit nécessaire;
Je reviendrai bientôt pour consoler mon frère.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PÂRIS, GARDES.

PÂRIS.

O REVERS! ou plutôt horrible trahison,
Dont le coup imprévu renverse ma raison!
Plus d'espérance!

(Il tombe anéanti sur un siége.)

SCÈNE VI.

PÂRIS, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

O vous, qui d'un grand sacrifice
Payez ce jour, aux Grecs, aux Troyens si propice,
Plus qu'un autre Andromaque est heureuse par vous!
Qu'avec plaisir j'abjure, en un moment si doux,
Et mes pleurs importuns et mes vaines alarmes!
S'il les a fait couler, Pâris tarit mes larmes.
Quand vous réparez tout, que tout soit oublié,
Mon frère; jurons-nous une égale amitié....
Vous ne répondez point!

PÂRIS, sans la voir.

Et c'est un frère!... ô rage!...
C'en est donc fait! grands dieux!

ANDROMAQUE.

Ah! reprenez courage,
Pâris!

PÂRIS.

Les Lyciens....

ANDROMAQUE.

Que dites-vous?

PÂRIS.

Sans moi,
Ils n'oseront jamais....

ANDROMAQUE.

Vous me glacez d'effroi!

PÂRIS, apercevant Andromaque.

Que vois-je? eh bien! ma sœur, eh bien! celle que j'aime,
Mon frère, votre Hector me l'arrache lui-même!

ANDROMAQUE.

Il finit nos malheurs.

PÂRIS.

Hélène! ô sort jaloux!
Hélène fuit Pâris!

ANDROMAQUE.

Elle suit son époux.

PÂRIS.

Elle retourne à Sparte!

ANDROMAQUE.

Elle sauve Pergame.

PÂRIS.

Amour, inspire-la!

ANDROMAQUE.

Vertu, soutiens son âme!

PÂRIS, se levant avec transport.

Et toi, Vénus, et toi, ne m'abandonne pas!
Pour toi, bravant Junon, pour toi, bravant Pallas,
Je t'ai donné le prix, je te le donne encore!
Dans Hélène, c'est toi, toi, Vénus, que j'adore!
Protége ton ouvrage, ô déesse! en ce jour,
Que la beauté s'acquitte en couronnant l'amour!
Mais que vois-je! Antimaque!....

SCÈNE VII.

PÂRIS, ANDROMAQUE, ANTIMAQUE.

ANTIMAQUE, accourant avec précipitation.

Elle vous est rendue!

PÂRIS.

O ciel!

ANDROMAQUE.

Qu'annonce-t-il?

PÂRIS.

Faveur inattendue!

ANTIMAQUE.

Suivi d'Hélène, Hector, pour remplir son serment,
S'avançait vers Atride avec empressement;
Grecs, Troyens accouraient pleins d'une égale ivresse;
A ce touchant spectacle, on se porte, on se presse:
Mille bras sont tendus, quand, plus prompt que l'éclair,
Parti du camp des Grecs, un trait siffle, fend l'air;
On croit qu'il frappe Hector...

ANDROMAQUE.

Grands dieux!

PÂRIS.

Mon frère!

ANTIMAQUE.

A peine
Le trait touche Hélénus: on frémit, dans la plaine
Tout s'agite: on combat: le sang coule à grands flots,
Et sous le fer d'Hector tombe plus d'un héros.
Hector est furieux: il a juré qu'Hélène
Ne reverra jamais les remparts de Mycène.

PÂRIS.

Ah! courons répéter ce serment glorieux!

ANTIMAQUE.

Venez rejoindre Hector et vaincre sous ses yeux.

(Il lui remet ses armes, portées par un soldat de sa suite.)

Avec la liberté, ressaisissez vos armes.

PÂRIS.

O favorable offense! ô danger plein de charmes!
Je combats pour Hélène! Accours, ô Ménélas!
Terrible Achille! accours, je ne te fuirai pas :
A l'espoir qui m'enflamme il n'est rien d'impossible;
Pâris peut être heureux, Pâris est invincible!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, seule.

On combat!... Dieux! mon œil se porte avec effroi
Sur l'abîme nouveau qui s'ouvre devant moi!

SCÈNE IX.

ANDROMAQUE, PATROCLE.

PATROCLE.

Comme vous indigné, vertueuse Andromaque,
J'accours désavouer la sacrilége attaque,
L'attentat imprévu dont je vous vois gémir.

ANDROMAQUE.

Traître! fuyez : d'un Grec l'aspect me fait frémir!

PATROCLE.

S'il est vrai que la Grèce ait pu produire un traître,

Patrocle ne l'est point ; il ne veut jamais l'être.
J'ai demandé la paix au magnanime Hector ;
J'en étais le garant, je prétends l'être encor.
J'ignore (par l'honneur, princesse, je le jure !)
J'ignore quelle main lança le trait parjure ;
Du repos des mortels c'est quelque dieu jaloux,
C'est quelque Grec obscur, que nous condamnons tous,
Que les Grecs puniront, s'ils peuvent le connaître.
Son criminel espoir sera déçu peut-être.
Daignez me seconder, princesse ; au nom des dieux,
Désarmez le courroux d'un vainqueur furieux ;
Moi, du traité rompu toujours fidèle ôtage,
Je reste auprès de vous, pour finir mon ouvrage.

ANDROMAQUE.

Prince, vous ranimez mon espoir abattu :
Parmi les Grecs encore il est quelque vertu !
Oh ! oui, reposez-vous sur moi, sur ma tendresse,
Du soin de désarmer sa fureur vengeresse ;
Si vous saviez....

PATROCLE.

Je sais, malgré tous vos succès,
Que l'épouse d'Hector doit désirer la paix.

ANDROMAQUE, avec inquiétude.

Expliquez-vous... qui donc aurait pu vous apprendre?...

PATROCLE.

Vous tremblez pour Hector, pourquoi vous en défendre?
Vous pouvez, sans rougir, l'avouer devant moi;
Qui connaît l'amitié connaît aussi l'effroi;
Votre cœur souffre: hélas! le mien n'est point tranquille.
Vous tremblez pour Hector; moi, je crains pour Achille.

ANDROMAQUE.

Vous, prince!

PATROCLE.

Sous vos murs, s'il faut croire Calchas,
Achille doit trouver la gloire et le trépas.
Cet arrêt du destin, qu'il connaît trop lui-même,
Dont son orgueil se vante, afflige un cœur qui l'aime.

ANDROMAQUE.

O dieux! de notre sort arbitres souverains!
Le héros que j'adore et celui que je crains.....

PATROCLE.

Sont menacés tous deux par la Parque jalouse.

ANDROMAQUE.

L'un est votre ami.

PATROCLE.

L'autre est cher à son épouse.

ANDROMAQUE.

Eh bien! que le besoin de les sauver tous deux

Unisse nos efforts, comme il unit nos vœux.
L'intérêt d'Andromaque est devenu le vôtre;
A ce commun bonheur travaillons l'un et l'autre.

PATROCLE.

Oui, dans ce beau dessein Patrocle est de moitié.

ANDROMAQUE.

J'en jure par l'amour!

PATROCLE.

Et moi par l'amitié!
Mais qui nous a trahis? découvrons le coupable.
Je doute encor qu'un Grec en ait été capable....
Grec, Troyen, quel qu'il soit, mon honneur offensé
A percer ce mystère est trop intéressé:
J'y mettrai tous mes soins, n'en doutez pas, madame,
Pour démêler le fil d'une si lâche trame;
Je vous quitte, et bientôt je revole en ces lieux.

(Il sort.)

ANDROMAQUE.

Et moi, je vais au temple implorer tous les dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

HECTOR, PÂRIS, TROUPE DE GUERRIERS.

HECTOR.

Rassurez-vous, mon frère, et croyez que ma haine
Avec des assassins ne confond point Hélène ;
Quoique, l'ayant ravie à leur coupable effort,
Vainqueur, j'eusse le droit d'ordonner de son sort,
Avec le même honneur, dans ce palais, traitée,
Elle y sera toujours et libre et respectée :
Mais, je le jure encor, le fertile Eurotas
Sur ses bords ombragés ne la reverra pas.
Toi, rejoins nos guerriers, sans tarder davantage.
Sachons, jusqu'à la nuit, garder notre avantage.
Les Grecs, au premier choc, par mon bras repoussés,
Sous leur dernier rempart ralliés et pressés,
Ne peuvent point laisser la victoire indécise.
Au roi des Lyciens, au vaillant fils d'Anchise
Ils résistent encor ; quand Phébus de retour,

Des cieux qu'il va quitter s'emparant à son tour,
Aura chassé la nuit, sur ces faibles barrières
Moi-même, dirigeant nos phalanges guerrières,
Je veux les attaquer, ceindre de tous côtés
Leurs bataillons rompus, épars, épouvantés;
A travers le désordre, à travers le carnage,
Jusques à leurs vaisseaux me faisant un passage,
Les embraser, sur l'onde en semer les débris;
A la lueur des feux, voir Achille surpris,
Déplorant les effets de son orgueil extrême,
Et le forcer peut-être à trembler pour lui-même.
Mais que peut la valeur sans le secours des dieux?
Au puissant Jupiter nos soins religieux,
Dès l'aurore, offriront un pompeux sacrifice;
A nos armes c'est lui qu'il faut rendre propice:
Espoir du juste, effroi des perfides humains,
Contre les Grecs c'est lui qui doit armer nos mains.
Pour attaquer leur flotte et la réduire en poudre,
Sur son autel sacré je veux prendre la foudre.
Va, mon frère; j'attends Andromaque en ces lieux,
Je ne veux que paraître un moment à ses yeux;
Elle a su mon danger, tu connais sa tendresse....

PÂRIS.

Oui: mais ne prenez plus conseil de sa faiblesse.

SCÈNE V.

PÂRIS, GARDES.

PÂRIS.

O REVERS! ou plutôt horrible trahison,
Dont le coup imprévu renverse ma raison!
Plus d'espérance!

(Il tombe anéanti sur un siége.)

SCÈNE VI.

PÂRIS, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

O vous, qui d'un grand sacrifice
Payez ce jour, aux Grecs, aux Troyens si propice,
Plus qu'un autre Andromaque est heureuse par vous!
Qu'avec plaisir j'abjure, en un moment si doux,
Et mes pleurs importuns et mes vaines alarmes!
S'il les a fait couler, Pâris tarit mes larmes.
Quand vous réparez tout, que tout soit oublié,
Mon frère, jurons-nous une égale amitié....
Vous ne répondez point!

PÂRIS, sans la voir.

Et c'est un frère!... ô rage!...
C'en est donc fait! grands dieux!

ANDROMAQUE.

Ah! reprenez courage,
Pâris!

PÂRIS.

Les Lyciens....

ANDROMAQUE.

Que dites-vous?

PÂRIS.

Sans moi,
Ils n'oseront jamais....

ANDROMAQUE.

Vous me glacez d'effroi!

PÂRIS, apercevant Andromaque.

Que vois-je? eh bien! ma sœur, eh bien! celle que j'aime,
Mon frère, votre Hector me l'arrache lui-même!

ANDROMAQUE.

Il finit nos malheurs.

PÂRIS.

Hélène! ô sort jaloux!
Hélène fuit Pâris!

ANDROMAQUE.

Elle suit son époux.

PÂRIS.

Elle retourne à Sparte!

ANDROMAQUE.

Elle sauve Pergame.

PÂRIS.

Amour, inspire-la!

ANDROMAQUE.

Vertu, soutiens son âme!

PÂRIS, se levant avec transport.

Et toi, Vénus, et toi, ne m'abandonne pas!
Pour toi, bravant Junon, pour toi, bravant Pallas,
Je t'ai donné le prix, je te le donne encore!
Dans Hélène, c'est toi, toi, Vénus, que j'adore!
Protége ton ouvrage, ô déesse! en ce jour,
Que la beauté s'acquitte en couronnant l'amour!
Mais que vois-je! Antimaque!....

SCÈNE VII.

PÂRIS, ANDROMAQUE, ANTIMAQUE.

ANTIMAQUE, accourant avec précipitation.

Elle vous est rendue!

PÂRIS.

O ciel!

ANDROMAQUE.

Qu'annonce-t-il?

PÂRIS.

Faveur inattendue!

ANTIMAQUE.

Suivi d'Hélène, Hector, pour remplir son serment,
S'avançait vers Atride avec empressement;
Grecs, Troyens accouraient pleins d'une égale ivresse:
A ce touchant spectacle, on se porte, on se presse :
Mille bras sont tendus, quand, plus prompt que l'éclair,
Parti du camp des Grecs, un trait siffle, fend l'air;
On croit qu'il frappe Hector...

ANDROMAQUE.

Grands dieux !

PARIS.

Mon frère !

ANTIMAQUE.

A peine
Le trait touche Hélénus : on frémit, dans la plaine
Tout s'agite : on combat : le sang coule à grands flots,
Et sous le fer d'Hector tombe plus d'un héros.
Hector est furieux : il a juré qu'Hélène
Ne reverra jamais les remparts de Mycène.

PARIS.

Ah ! courons répéter ce serment glorieux !

ANTIMAQUE.

Venez rejoindre Hector et vaincre sous ses yeux
(Il lui remet ses armes, portées par un soldat de sa suite.)
Avec la liberté, ressaisissez vos armes.

PÂRIS.

O favorable offense! ô danger plein de charmes!
Je combats pour Hélène! Accours, ô Ménélas!
Terrible Achille! accours, je ne te fuirai pas:
A l'espoir qui m'enflamme il n'est rien d'impossible;
Pâris peut être heureux, Pâris est invincible!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, seule.

On combat!... Dieux! mon œil se porte avec effroi
Sur l'abîme nouveau qui s'ouvre devant moi!

SCÈNE IX.

ANDROMAQUE, PATROCLE.

PATROCLE.

Comme vous indigné, vertueuse Andromaque,
J'accours désavouer là sacrilége attaque,
L'attentat imprévu dont je vous vois gémir.

ANDROMAQUE.

Traître! fuyez: d'un Grec l'aspect me fait frémir!

PATROCLE.

S'il est vrai que la Grèce ait pu produire un traître,

Patrocle ne l'est point; il ne veut jamais l'être.
J'ai demandé la paix au magnanime Hector;
J'en étais le garant, je prétends l'être encor.
J'ignore (par l'honneur, princesse, je le jure!)
J'ignore quelle main lança le trait parjure;
Du repos des mortels c'est quelque dieu jaloux,
C'est quelque Grec obscur, que nous condamnons tous,
Que les Grecs puniront, s'ils peuvent le connaître.
Son criminel espoir sera déçu peut-être.
Daignez me seconder, princesse; au nom des dieux,
Désarmez le courroux d'un vainqueur furieux;
Moi, du traité rompu toujours fidèle ôtage,
Je reste auprès de vous, pour finir mon ouvrage.

ANDROMAQUE.

Prince, vous ranimez mon espoir abattu:
Parmi les Grecs encore il est quelque vertu!
Oh! oui, reposez-vous sur moi, sur ma tendresse,
Du soin de désarmer sa fureur vengeresse;
Si vous saviez....

PATROCLE.

Je sais, malgré tous vos succès,
Que l'épouse d'Hector doit désirer la paix.

ANDROMAQUE, avec inquiétude.

Expliquez-vous... qui donc aurait pu vous apprendre?....

PATROCLE.

Vous tremblez pour Hector, pourquoi vous en défendre?
Vous pouvez, sans rougir, l'avouer devant moi;
Qui connaît l'amitié connaît aussi l'effroi;
Votre cœur souffre: hélas! le mien n'est point tranquille.
Vous tremblez pour Hector; moi, je crains pour Achille.

ANDROMAQUE.

Vous, prince!

PATROCLE.

Sous vos murs, s'il faut croire Calchas,
Achille doit trouver la gloire et le trépas.
Cet arrêt du destin, qu'il connaît trop lui-même,
Dont son orgueil se vante, afflige un cœur qui l'aime.

ANDROMAQUE.

O dieux! de notre sort arbitres souverains!
Le héros que j'adore et celui que je crains....

PATROCLE.

Sont menacés tous deux par la Parque jalouse.

ANDROMAQUE.

L'un est votre ami.

PATROCLE.

L'autre est cher à son épouse.

ANDROMAQUE.

Eh bien! que le besoin de les sauver tous deux

Unisse nos efforts, comme il unit nos vœux.
L'intérêt d'Andromaque est devenu le vôtre;
A ce commun bonheur travaillons l'un et l'autre.

PATROCLE.

Oui, dans ce beau dessein Patrocle est de moitié.

ANDROMAQUE.

J'en jure par l'amour!

PATROCLE.

Et moi par l'amitié!
Mais qui nous a trahis? découvrons le coupable.
Je doute encor qu'un Grec en ait été capable....
Grec, Troyen, quel qu'il soit, mon honneur offensé
A percer ce mystère est trop intéressé:
J'y mettrai tous mes soins, n'en doutez pas, madame,
Pour démêler le fil d'une si lâche trame;
Je vous quitte, et bientôt je revole en ces lieux.

(Il sort.)

ANDROMAQUE.

Et moi, je vais au temple implorer tous les dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

HECTOR, PARIS, TROUPE DE GUERRIERS.

HECTOR.

Rassurez-vous, mon frère, et croyez que ma haine
Avec des assassins ne confond point Hélène ;
Quoique, l'ayant ravie à leur coupable effort,
Vainqueur, j'eusse le droit d'ordonner de son sort,
Avec le même honneur, dans ce palais, traitée,
Elle y sera toujours et libre et respectée :
Mais, je le jure encor, le fertile Eurotas
Sur ses bords ombragés ne la reverra pas.
Toi, rejoins nos guerriers, sans tarder davantage.
Sachons, jusqu'à la nuit, garder notre avantage.
Les Grecs, au premier choc, par mon bras repoussés,
Sous leur dernier rempart ralliés et pressés,
Ne peuvent point laisser la victoire indécise.
Au roi des Lyciens, au vaillant fils d'Anchise
Ils résistent encor ; quand Phébus de retour,

Des cieux qu'il va quitter s'emparant à son tour,
Aura chassé la nuit, sur ces faibles barrières
Moi-même, dirigeant nos phalanges guerrières,
Je veux les attaquer, ceindre de tous côtés
Leurs bataillons rompus, épars, épouvantés;
A travers le désordre, à travers le carnage,
Jusques à leurs vaisseaux me faisant un passage,
Les embraser, sur l'onde en semer les débris;
A la lueur des feux, voir Achille surpris,
Déplorant les effets de son orgueil extrême,
Et le forcer peut-être à trembler pour lui-même.
Mais que peut la valeur sans le secours des dieux?
Au puissant Jupiter nos soins religieux,
Dès l'aurore, offriront un pompeux sacrifice;
A nos armes c'est lui qu'il faut rendre propice:
Espoir du juste, effroi des perfides humains,
Contre les Grecs c'est lui qui doit armer nos mains.
Pour attaquer leur flotte et la réduire en poudre,
Sur son autel sacré je veux prendre la foudre.
Va, mon frère; j'attends Andromaque en ces lieux,
Je ne veux que paraître un moment à ses yeux;
Elle a su mon danger, tu connais sa tendresse....

PÂRIS.

Oui: mais ne prenez plus conseil de sa faiblesse.

Accusant les destins, redemandant la paix,
Elle va s'affliger de vos nouveaux succès.
Mais, pour moi, je rends grâce à la faveur céleste
Qui veut rompre un accord à tous les deux funeste,
Et je pardonne un crime, ou peut-être une erreur
Qui vous rend à la gloire et me rend au bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

HECTOR, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE, accourant avec précipitation.

Cher époux! est-ce toi? toi, ma seule espérance!
Combien j'avais besoin, Hector, de ta présence!

(Elle le parcourt avec une curiosité inquiète.)

Le trait de l'assassin ne t'a-t-il point frappé?
Son sacrilége espoir a-t-il été trompé?

HECTOR.

C'est au sage Hélénus qu'en voulait sa furie.
Au perfide les dieux ont dérobé ma vie,
Jugeant sous nos remparts que s'il devait périr,
D'un coup plus noble Hector méritait de mourir.

ANDROMAQUE.

Pallas t'a protégé. Par un pieux hommage,
En ce même moment, autour de son image,
Priam, Hécube et moi, prosternés, gémissans,

Google

Nous l'implorions encor : chargé de nos présens,
Polydamas lui-même, offrant le sacrifice,
Contre un peuple parjure invoque sa justice.
Il attend son oracle.

HECTOR.

O du plus pur amour
Tendre et parfait modèle ! espérons que ce jour,
Où le crime me force à reprendre les armes,
Verra croître ma gloire et finir tes alarmes !

ANDROMAQUE.

Ce matin, cher époux, je crus les voir finir ;
Je vantais mon bonheur ! et c'est pour m'en punir
Que les dieux ont permis un forfait exécrable....
Hélas !.... mais il n'est point peut-être irréparable....

HECTOR.

C'est dans le sang des Grecs que je veux le laver.

SCÈNE III.

HECTOR, ANDROMAQUE, PATROCLE.

PATROCLE.

PRINCE....

HECTOR.

Patrocle ! ici je puis vous retrouver,
Vous !.... J'admire ce zèle ou cette audace extrême !

PATROCLE.

Mon serment m'y retient ; et j'admire moi-même,
Quelque juste courroux qui le puisse émouvoir,
Que je surprenne Hector en faisant mon devoir.

HECTOR.

Est-ce votre devoir, organe de la Grèce,
D'opposer l'artifice au malheur qui vous presse,
Et, l'olive à la main, de marchander la paix,
Pour mieux favoriser le plus noir des forfaits !
Les traîtres ! je descends, infidèle à ma gloire,
Quand tout fuit devant moi, du char de la victoire ;
J'enchaîne, dans ce cœur qu'irrite le repos,
L'impérieux désir de combattre un héros
Dont le nom m'importune, et le seul dont ma lance
N'ait point, sous nos remparts, essayé la vaillance ;
J'afflige un frère aimé ; malgré lui, malgré moi,
Je consens à la paix, j'engage enfin ma foi ;
Que dis-je ? au camp des Grecs, à Ménélas, moi-même
Je conduis la beauté qu'il réclame, qu'il aime !....
Et c'est dans ce moment qu'un lâche, un assassin,
Dans la foule perdu, veut nous percer le sein !....
Il est des dieux vengeurs ! ils puniront le traître,
Et le jour n'est pas loin, le jour a lui peut-être,

Où vaincus, fugitifs, sans gloire et sans appui,
Ceux qui l'ont conseillé vont tout perdre par lui,
Où, proscrits sur la terre et poursuivis sur l'onde,
Ils vont de leur désastre épouvanter le monde.

PATROCLE.

J'appelle, comme vous, la vengeance des dieux
Sur l'auteur, quel qu'il soit, d'un parjure odieux;
Et vous devez penser, si, toujours magnanime,
Votre cœur rend justice au zèle qui m'anime,
Que pour le découvrir je n'ai rien épargné.
Si j'en crois des récits dont je suis indigné,
Tout dit (et plus que vous ce triste aveu m'accable),
Tout dit que c'est un Grec; mais le nom du coupable,
Mais le but de son crime est un secret pour moi :
Agamemnon l'ignore; incapable d'effroi,
Son âme est au-dessus d'un si bas artifice,
Et la Grèce surtout n'en peut être complice :
Non, j'en atteste ici nos guerriers repoussés;
J'en jure par ce bras qui les a dispersés!
Leur défaite à mes yeux prouve leur innocence :
Coupables, ils auraient prévu votre vengeance;
Mais, loin de les trouver au combat préparés,
Vous les avez vus tous, sans défense livrés,

Vers l'autel de la paix courir pleins d'allégresse.
Prince, encore une fois, n'accusez point la Grèce;
C'est le crime d'un seul.

HECTOR.

C'est le crime de tous.
L'artifice est-il donc si nouveau parmi vous?
Les nocturnes exploits, les plus vils stratagêmes
De vos premiers héros sont les titres suprêmes.
Dans les bras du sommeil égorger les guerriers,
Sans danger, sans combat, enlever leurs coursiers,
Voilà les Grecs!... du crime artisans ou complices,
Ce n'est que parmi vous qu'on trouve des Ulysses.

PATROCLE.

Le violent transport d'un aveugle courroux
Vous fait-il oublier, prince, que parmi nous
Sont aussi les Ajax, et surtout les Achilles?

HECTOR.

Pourquoi donc, de vos maux spectateurs immobiles,
Laissent-ils si long-temps reposer leur valeur?

PATROCLE.

Ne vous en plaignez pas.

HECTOR.

Téméraire!

ANDROMAQUE, à Patrocle.

Seigneur!....

HECTOR.

Vantez moins un guerrier qu'un affront peut abattre,
Qui, caché dans son camp, pleure au lieu de combattre.

PATROCLE.

Lui! se cacher! Achille!... ô trop cruel soupçon!

HECTOR.

S'il le blesse, qu'il vienne en demander raison.

PATROCLE.

Ah! vous savez trop bien comme il venge une offense!

HECTOR, avec dédain.

Son repos....

PATROCLE.

Son repos est encor la vengeance!

HECTOR.

Je l'en ferai sortir.

SCÈNE IV.

HECTOR, ANDROMAQUE, PATROCLE, PÂRIS, SUITE.

PÂRIS.

Au Troyen éperdu
Venez rendre l'espoir, prince, ou tout est perdu!

ANDROMAQUE.

Grands dieux!

HECTOR.

Que dites-vous?

PÂRIS.

Sans presser le carnage,
Jusqu'au jour, vous vouliez qu'on bornât son courage
A contenir les Grecs renfermés dans leurs murs,
Pour leur porter des coups plus nobles et plus sûrs;
Mais le grand Sarpédon, haranguant notre armée,
A fondre sur leur camp l'a sans peine animée.
Jaloux de leur prouver qu'en l'absence d'Hector,
Pleins de son souvenir, nous pouvions vaincre encor,
Nous poursuivions les Grecs, qui, dans leur course agile,
Imploraient leurs vaisseaux pour leur dernier asile.
Tout cède, meurt ou fuit : par sa lugubre horreur,
La nuit vient du désordre augmenter la terreur:
Tout se confond alors; la valeur devient rage;
Sur de sanglans débris le fer s'ouvre un passage :
Plus d'ordre, plus de rangs : nous frappons au hasard;
D'une torche enflammée on fait un étendard,
Et, chassant devant nous la Grèce fugitive,
Déjà de l'Hellespont nous franchissions la rive;
Déjà Mars, avec nous s'élançant dans les eaux,

Portait le feu vengeur sur les premiers vaisseaux....
Lorsque, sur les hauteurs qui du camp des Atrides
Séparent le Phthiote et ses chefs intrépides,
Couronné des rayons d'un cercle lumineux,
Qui, dans l'ombre, brillait encor plus radieux,
Comme un colosse immense, à l'armée immobile
Apparaît un guerrier....

PATROCLE, avec joie.

C'est lui !

ANDROMAQUE, épouvantée.

C'était Achille !

PÂRIS.

C'était lui.

HECTOR, avec calme.

Poursuivez.

PÂRIS.

Point d'armes dans sa main :
Mais l'immortelle égide éclate sur son sein,
Et de son front s'élève une céleste flamme,
Dont la lueur sinistre éclaire au loin Pergame !
Il fait un pas vers nous, un seul !.... et de sa voix
L'éclat épouvantable a retenti trois fois !
Ce cri, pour les Troyens signal de la retraite,
A rallié les Grecs, et soudain, à leur tête,

Agamemnon, Ajax, s'élancent furieux :
Diomède les suit, et brave encor les dieux :
Ulysse, ranimé par ce terrible augure,
D'Hector absent triomphe et venge sa blessure.
Tout change en un instant, et dans la plaine épars,
A leur tour, nos guerriers implorent leurs remparts :
Armes, soldats, drapeaux, chars, coursiers, tout se mêle ;
Antimaque au combat vainement les rappelle,
Et, malgré ses efforts, d'Achille furieux
Le fantôme vainqueur les poursuit en tous lieux :
L'Argien triomphant cent fois s'écrie : Achille !
Le Troyen le répète, en fuyant vers la ville.

HECTOR.

Il reparaît enfin !

PATROCLE.

Au nom des dieux, Hector,
Consentez à la paix ; vous le pouvez encor.

HECTOR.

Ah ! le Troyen bientôt va bannir ses alarmes.

PATROCLE.

Ne forcez point Achille à reprendre ses armes.

HECTOR.

Ce conseil menaçant outrage ma valeur.

PATROCLE.

Que de sang va couler, si vous sortez, seigneur!
J'ose vous supplier....

HECTOR.

Votre prière est vaine.

PATROCLE.

Et près de vous encor ma parole m'enchaîne!

HECTOR.

Je vous la rends; partez.
(A Pâris.)
Vous, ne le quittez pas,
Et jusqu'au camp des Grecs accompagnez ses pas.

PATROCLE.

Au-delà de vos vœux il faut vous satisfaire.
Vous refusez la paix, je vous jure la guerre!
Je pars; mais d'Ilion je connais le chemin,
Et vous m'y reverrez les armes à la main!
Adieu.

ANDROMAQUE.

Patrocle!....

PATROCLE.

Adieu, malheureuse Andromaque!
(Il sort.)

HECTOR, à Pâris.

Protégez son retour : j'ordonnerai l'attaque.

(Pâris et ses guerriers sortent avec Patrocle.)

SCÈNE V.

HECTOR, ANDROMAQUE, TROUPE DE GUERRIERS.

ANDROMAQUE.

Pour me taire j'ai fait un assez grand effort.

HECTOR.

Retourne vers Priam.

ANDROMAQUE.

Tu vas chercher la mort!

HECTOR.

Dis plutôt la donner.

ANDROMAQUE.

Écoute-moi... Sans cesse
Auprès d'Achille on voit combattre une déesse....

HECTOR.

J'aurai pour moi les dieux, du parjure ennemis.

ANDROMAQUE.

Il est invulnérable, et tu sais que Thétis...

HECTOR.

Par sa seule valeur j'explique cette fable :
Tous ceux qu'il a vaincus l'ont fait invulnérable.

ANDROMAQUE.

Mais s'il est invincible, hélas! qu'espères-tu?

HECTOR.

Attends, pour l'avouer, qu'Hector l'ait combattu.

ANDROMAQUE.

Eh! malgré ta valeur, que peut pour sa ruine
La lance d'un mortel? son armure est divine.

HECTOR.

Je l'en dépouillerai.

ANDROMAQUE.

Songe au moins, cher époux,
Songe, si tu péris, que c'en est fait de nous.

HECTOR.

Je ne suis point à moi, je suis à la patrie.

ANDROMAQUE.

Mais ton Astyanax a des droits à ta vie.

HECTOR.

Il en aura peut-être à l'immortalité,
S'il imite son père.

(Il veut sortir.)

ANDROMAQUE.

O courage indompté!
Je m'attache à tes pas, et si tu meurs, j'expire.
Mais qu'aperçois-je?

SCÈNE VI.

HECTOR, ANDROMAQUE, POLYDAMAS.

ANDROMAQUE.

O vous que le ciel même inspire,
Sage Polydamas, prêtez-moi votre appui.
Il va combattre Achille, il perd l'état et lui!

POLYDAMAS.

A son destin les dieux ont attaché le nôtre,
Je le sais, et ma crainte égalerait la vôtre,
Madame, si Pallas ne m'avait rassuré.

ANDROMAQUE.

Pallas!....

POLYDAMAS.

Ce changement soudain, inespéré,
Comme vous, m'a surpris: plus d'un sinistre auspice
Annonçait qu'aux Troyens loin d'être plus propice,
Sa fierté nourrissait un courroux immortel.
Parmi des flots d'encens, autour de son autel,
L'auguste Théano déposait nos offrandes;
De son front la statue écartant les guirlandes,
S'anime; un feu nouveau dans ses yeux a brillé;
Elle agite sa lance, et l'oracle a parlé!

ANDROMAQUE, à Hector.

Tu ne peux refuser d'entendre sa réponse.

HECTOR.

Hâtez-vous; révélez ce que l'oracle annonce.

POLYDAMAS.

« Celui des deux peuples rivaux
« Qui vit naître l'auteur d'un lâche stratagême,
« Par qui la paix n'est plus, perdra, dans ce jour même,
« Le plus brave de ses héros. »

HECTOR.

Eh bien! chère Andromaque?

ANDROMAQUE.

O prince!.. dois-je croire...
Cet oracle, pour nous garant de la victoire,
Pallas l'a pu dicter! et mon crédule effroi
Aux rêves de Cassandre osait ajouter foi!
J'ai craint ta mort! aux dieux je faisais cette injure!
Laissons, laissons la crainte aux auteurs du parjure!
Pallas même est contrainte à les abandonner,
Et par sa propre voix vient de les condamner.
Va, je ne retiens plus ton généreux courage:
Va vaincre, cher Hector.

HECTOR.

J'accepte ce présage.

ANDROMAQUE, à Polydamas.

Vous qui seul modérez sa belliqueuse ardeur,
Suivez-le, combattez près de lui.

POLYDAMAS.

Cet honneur,
Gage de son estime, et le prix de mon zèle,
J'allais le réclamer, et j'y serai fidèle.
Je prédis vos succès, héros chéri des dieux;
Je veux les partager.

HECTOR.

C'est les assurer mieux.
Partons.

(Ils sortent : Andromaque suit long-temps Hector des yeux.)

SCÈNE VII.

ANDROMAQUE, seule.

Oui, tu vaincras! oui, la prochaine aurore
A mes soins te rendra plus glorieux encore!
Espoir de ta famille, honneur de ton pays,
Tes exploits, tes vertus vont recevoir leur prix.
O vous, à qui son cœur rend un si pur hommage,
Au monde vous voudrez conserver votre image!
Vous lui devez, ô dieux! toute votre faveur;
Le plus grand des Troyens en sera le sauveur!

SCÈNE VIII.*

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Ah! Céphise, sais-tu sous quel heureux auspice
Hector combat?

CÉPHISE.

On dit qu'un oracle propice
Nous promet la victoire, et que nous la devons....

ANDROMAQUE.

A Pallas!... Par nos soins, s'il se peut, conservons
L'inespéré secours de sa faveur puissante.
Écoute-moi : demain, à l'aurore naissante,
Dans le superbe amas des atours précieux
Qu'on a tissus pour moi, qui me parent le mieux,
Céphise, tu prendras le plus beau de mes voiles,
Celui qui, brillant d'or, luit parsemé d'étoiles,
Celui que j'ai reçu d'Hécube au jour heureux
Où l'hymen de son fils a comblé tous mes vœux;
Dans le temple porté, qu'il soit, par la prêtresse,
Posé sur les genoux de la chaste déesse :

---

* J'ai cru devoir rétablir à l'impression cette scène, que je n'ai pas supprimée sans regret à la représentation.

C'est le don le plus cher que je lui puisse offrir;
Je donnerais ma vie, hélas! pour la fléchir;
Va, joins tes vœux, Céphise, à ce pieux hommage,
Et du plus pur encens parfume son image.

CÉPHISE.

Je vous obéirai; mais, rendue à l'espoir,
Pourquoi fuir le sommeil? cédez à son pouvoir.
Tout repose au palais.

ANDROMAQUE.

Ton zèle en vain me presse,
Céphise; trop de soins éveillent ma tendresse.
Occupons-nous d'Hector: il reviendra vainqueur,
Mais sanglant, mais baigné d'une noble sueur,
Et les cheveux blanchis d'une épaisse poussière:
Préparons les parfums, et l'onde salutaire
Qui doit rendre, effaçant les traces du combat,
A ses membres leur force, à ses traits leur éclat:
De soigner son Hector Andromaque est jalouse;
Quel cœur peut suppléer le cœur de son épouse!
Remplissons ce devoir; et j'irai, si je puis,
Reposer un moment où repose mon fils.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

(Andromaque arrive désespérée; elle se jette sur un siége.)

CÉPHISE.

Au nom de votre fils, chassez ce noir présage!

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus!

CÉPHISE.

Quelle sinistre image
A vos yeux effrayés....

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus!

CÉPHISE.

Dieux, calmez son effroi!

ANDROMAQUE.

Tes vœux sont superflus.
Ecoute : auprès d'un fils à peine retirée,

Je cédais au sommeil, d'espérance enivrée :
Ma douce illusion ne m'offrant désormais
Que souvenirs de gloire et qu'images de paix,
Je jouis du repos que cette erreur me donne ;
Au rêve du bonheur mon âme s'abandonne :
Je ne vois plus Hector que vainqueur, triomphant ;
Je crois que tout l'Olympe ensemble le défend.
Vain songe!... un bruit confus tout à coup me réveille,
Et le nom de Patrocle a frappé mon oreille.
Vers ces remparts, témoins des efforts qu'il a faits,
Trop vainement, hélas! pour maintenir la paix,
Les armes à la main, on m'apprend qu'il s'avance,
Précédé de l'effroi, suivi de la vengeance ;
Que tout fuit devant lui ; que son fer meurtrier
A déjà moissonné plus d'un vaillant guerrier ;
Que Sarpédon n'est plus, que le brave Antimaque
A payé de son sang une imprudente attaque ;
Que Pâris, accouru pour sauver son ami,
Était près de tomber sous le glaive ennemi ;
Que, sans Hector, ce jour lui devenait funeste.

CÉPHISE.

Je respire à ce nom !

ANDROMAQUE.

Céphise, apprends le reste.

Dans mon trouble, je vole au sommet de la tour;
Vers le Xanthe, éclairé des premiers feux du jour,
Je porte un œil avide, et vois les deux armées
D'une égale fureur au combat animées.
Mais deux guerriers surtout ont frappé mes regards :
L'un sur l'autre élancés, semblables au dieu Mars;
L'un plus impétueux, et l'autre plus tranquille....

CÉPHISE.

Eh bien?....

ANDROMAQUE.

C'était Hector combattant contre Achille!

CÉPHISE.

Achille!

ANDROMAQUE.

C'était lui! c'était son air affreux;
J'ai reconnu son char, ses coursiers tout poudreux,
Son panache terrible! et tel enfin qu'Hélène
Nous l'a fait voir jadis s'élançant dans la plaine!
Un ordre de Priam a délivré mes yeux
De ce sanglant spectacle, et j'attends en ces lieux
Le coup qui va combler et finir ma misère.

CÉPHISE.

Moi, j'ose vous promettre un destin plus prospère :
Avez-vous oublié l'oracle de Pallas?

ANDROMAQUE.

L'oracle a pu m'offrir un sens qu'il n'avait pas.

CÉPHISE.

Il prédit un succès : le sens en est facile ;
C'est Hector qui combat.

ANDROMAQUE.

Mais il combat Achille !

CÉPHISE.

Mais il combat l'appui d'un peuple criminel ;
Il combat le guerrier qu'un arrêt solennel,
Prononcé par Pallas, a désigné d'avance
Pour expier des Grecs l'impardonnable offense.
« Celui des deux peuples rivaux
« Qui vit naître l'auteur d'un lâche stratagême,
« Par qui la paix n'est plus, perdra, dans ce jour même,
« Le plus brave de ses héros. »
Voilà l'oracle ; et vous, sachant d'où part le crime,
Craignez de vous tromper encor sur la victime!
C'est la femme d'Hector qui doute du vainqueur!
J'avoûrai qu'un moment j'ai connu la frayeur;
Je savais que Patrocle, avide de vengeance,
Déjà du sang troyen avait rougi sa lance,
Que les Grecs triomphaient de ce retour heureux,
Que d'abord la victoire avait penché pour eux;

Mais Hector a paru, tout a changé de face :
Achille oppose en vain audace contre audace :
Sa mort va d'Andromaque assurer le repos;
C'est le dernier exploit du plus grand des héros!
Hector est cher aux dieux protecteurs de Pergame.
Hector vaincra... Quel bruit!... entendez-vous, madame?

ANDROMAQUE.

C'est son nom qu'on répète!

CÉPHISE, après avoir regardé dans la plaine.

Il est victorieux!
C'est lui-même! il triomphe! il marche vers ces lieux!

ANDROMAQUE.

Céphise, que dis-tu?... faut-il que je le croie?...
Mon Hector!... justes dieux! votre faveur dans Troie
Le ramène... il paraît!...

(Elle s'élance à sa rencontre.)

Hector

SCÈNE II.

HECTOR, revêtu des armes d'Achille, ANDROMAQUE, CÉPHISE, POLYDAMAS, EUPHORBE, SUITE.
Entrée triomphale.

HECTOR.

Un dieu vengeur
A combattu pour nous : tu me revois vainqueur,
Et les Grecs n'ont commis qu'un forfait inutile.

ANDROMAQUE.

(Elle contemple son armure avec un étonnement progressif.)

Je ne me trompe point, c'est l'armure d'Achille !....
C'est elle !... quel espoir peut vous rester encor,
O Grecs ! le fer d'Achille est dans la main d'Hector !

HECTOR.

D'un triomphe plus beau c'est pour moi le présage.

ANDROMAQUE.

Il n'en est plus que doive envier ton courage !

HECTOR.

Nous devons nous attendre à de plus grands assauts.

ANDROMAQUE.

Ah ! dussent tous les Grecs, de leurs mille vaisseaux,
S'élancer vers nos murs, Andromaque tranquille
Attendra le vainqueur ; je ne craignais qu'Achille.

HECTOR.

Cesse de t'abuser, et ne crains que les dieux.
Cet Achille, seul grand, seul terrible à tes yeux.....

SCÈNE III.

HECTOR, ANDROMAQUE, PÂRIS, POLYDAMAS, CÉPHISE, EUPHORBE, etc.

PÂRIS.

Suspendons un moment nos transports : toi, mon frère,
D'un vainqueur irrité reprends le front sévère.

ANDROMAQUE.

Que dit-il?

PÂRIS.

Un héraut, du camp des ennemis,
Arrive, et devant vous il prétend être admis.
C'est un nouveau traité que sans doute il propose.

HECTOR.

Après leur trahison! je ne crois point qu'il l'ose.

PÂRIS.

Il le faut renvoyer.

POLYDAMAS.

Il le faut écouter.
Au malheur suppliant gardons-nous d'insulter :

Songez que du destin l'inconstance est commune :
L'extrême bonheur touche à l'extrême infortune [1] !

HECTOR, à Euphorbe.

Fais entrer le héraut. Rassure-toi, Pâris;
Hélène de la paix ne sera plus le prix.

ANDROMAQUE.

Mais en la refusant, ta vengeance sévère,
Hector, ne voudra point éterniser la guerre?

HECTOR.

Sachons ce qu'il propose.

SCÈNE IV.

HECTOR, ANDROMAQUE, PÂRIS, POLYDAMAS, CÉPHISE, EUPHORBE, UN HÉRAUT GREC

HECTOR.

Approche sans effroi :
Quoi qu'aient osé les Grecs en violant leur foi,
Parle : quel chef t'envoie?

LE HÉRAUT.

Achille.

---

[1] Voyez, dans les Variantes, une imitation d'Homère que j'ai cru devoir supprimer ici.

PÂRIS et POLYDAMAS.

O dieux!

ANDROMAQUE, frappée comme d'un coup de foudre.

Achille!

HECTOR.

Enfin, est-ce bien lui?

ANDROMAQUE.

Lui! je reste immobile.

HECTOR, sévèrement.

Devant un Grec au moins cachez votre frayeur.

LE HÉRAUT.

Un faux récit, sans doute, a causé votre erreur.
(A Hector.)
Des armes d'un héros ta vaillance parée
En croyait, par sa mort, la conquête assurée.
Achille n'est point mort; seul, bravant le trépas,
Patrocle a combattu.

HECTOR.

Je ne l'ignorais pas.

LE HÉRAUT.

S'il est vrai, tu devais t'attendre à mon message.
Achille, dont Hector connaît bien le courage,
N'était pas moins connu par sa tendre amitié :
Ta lance de sa vie a tranché la moitié;
Et ce que n'ont point fait nos dangers, nos alarmes,

De Patrocle vivant les prières, les larmes,
Patrocle mort l'a fait : il sort de son repos,
Mais il en sort terrible; il ne sent point nos maux;
Il sent sa perte : il pleure, il frémit tout ensemble...

HECTOR, avec impatience.

Dis ce qu'il veut.

LE HÉRAUT.

Vengeance!

HECTOR.

Il me verra.

ANDROMAQUE.

Je tremble.

LE HÉRAUT.

Son armure est à toi; contre lui, sans délai,
Pour t'en montrer plus digne, ose en faire l'essai.
Il est sous vos remparts.

HECTOR.

C'était mon espérance.
Dis-lui que je suis prêt.

LE HÉRAUT.

Cette douce assurance,
Quand il perd son ami, peut seule le flatter.

HECTOR.

Ne t'arrête donc point, et cours la lui porter.

(Le héraut se retire.)

ANDROMAQUE.

(Pendant cette scène, elle a paru méditer un projet.)

Oui, tentons ce moyen : retenez-le, mon frère.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

HECTOR, PÂRIS, POLYDAMAS, SUITE.

HECTOR.

Enfin voilà le jour qu'attendait ma colère !...
Mais Andromaque a fui ! vous semblez étonnés !
L'abattement est peint sur vos fronts consternés !
Pourquoi ce long silence, et quel effroi vous glace ?

PÂRIS.

Aucun péril ne peut étonner votre audace ;
Mais vos amis, Hector, ont le droit de trembler :
Achille....

HECTOR.

Eh bien ! ce nom suffit pour vous troubler !

PÂRIS.

Les dieux....

HECTOR.

Ils sont pour nous, et sur Achille même
Ils ont déjà des Grecs puni le stratagême :
Frapper Patrocle était l'immoler à demi ;

Il perd plus que le jour, en perdant son ami.
Que dis-je? en permettant que ma main triomphante
D'avance lui ravît cette armure éclatante,
Les dieux semblaient vouloir avertir mon rival
Qu'entre nous, désormais, le combat est égal :
Je ne sais; mais plus fier, sous ces armes nouvelles,
Je me sens enflammé d'un feu divin comme elles,
Et, dévorant d'avance un triomphe assuré,
Mon cœur, plus que jamais, de gloire est altéré.

PÂRIS.

Mon frère, il n'est plus temps de vous céler un crime
Dont l'aveugle destin va vous rendre victime;
Par l'oracle c'est vous que je crois menacé;
Le trait qui, ce matin, contre nous fut lancé,
Le fut par un Troyen... Je l'ignorais, mon frère;
J'en atteste les dieux !

HECTOR.

Quel est le téméraire?....

PÂRIS.

Je dois taire son nom, il était mon ami.
Mais lui-même, en tombant sous le glaive ennemi,
M'a dit que, par son ordre, un Lycien habile
A guidé dans les airs le vol du trait agile,

Et, sous l'habit d'un Grec, parmi les Grecs jeté,
Avait lancé le coup qui rompit le traité.

HECTOR.

C'est Antimaque! ô crime!

PÂRIS.

Il me rendait Hélène.
J'ai le prix du forfait, j'en dois porter la peine :
J'irai combattre Achille.

HECTOR.

Ah! que m'apprenez-vous?

POLYDAMAS.

Ainsi donc, ô destin, tu te jouais de nous!

HECTOR.

Les Grecs sont innocens! d'un zèle magnanime
Le généreux Patrocle a donc péri victime!
J'ai refusé la paix! j'ai soupçonné sa foi!
Ah! cette seule idée est un tourment pour moi!

PÂRIS.

Mon frère, j'irai seul....

HECTOR.

Non, cessez d'y prétendre.
(Fièrement.)
C'est moi qu'Achille attend : c'est moi qu'il doit attendre.

POLYDAMAS.

Craignez les dieux vengeurs : si l'on pouvait encor....

HECTOR.

Qu'osez-vous proposer ? vous connaissez Hector :
Votre amitié peut-être est sans cause alarmée ;
En tremblant pour moi seul, vous offensez l'armée,
Vous m'offensez moi-même : et d'où vient cet effroi?
L'oracle a menacé : qui vous dit que c'est moi ?

PÂRIS.

Il nomme le plus brave.

HECTOR.

Eh bien ! c'est une gloire
Que tous disputeraient ; du moins j'aime à le croire.
Sarpédon, Antimaque, étaient braves tous deux :
Ils ne sont plus ; l'oracle a pu choisir l'un d'eux.
Un oracle a prédit aussi que nos murailles
D'Achille, en son printemps, verraient les funérailles;
Il le sait : son courage en éclate encor plus.
Mais les raisonnemens sont ici superflus :
Quand il a consenti qu'on ouvrît la barrière,
Un guerrier ne peut plus regarder en arrière ;
Sans balancer il vole au cri de la valeur,
Et, même avant les dieux, il consulte l'honneur.
Je n'affecterai point une vertu barbare :

De tout ce que j'aimai si la mort me sépare,
Je sens tout mon malheur; fils, père, époux heureux,
Mon cœur tient à la vie, hélas! par trop de nœuds.
Mais je dois jusqu'au bout remplir ma noble tâche;
Mais Hector ne peut vivre avec le nom de lâche,
Et quand c'est au plus brave à subir le trépas,
Le trépas est un bien qu'Hector ne cède pas.
Si l'oracle, à ce titre, aujourd'hui me menace,
Du choix qu'il fait de moi je dois lui rendre grâce,
Et vous-même, par vous puisqu'il m'est envié,
Mon frère, vous jugez qu'il n'est pas trop payé.

POLYDAMAS.

Mais pour un insensé, qui n'eut point de complice,
De nos héros faut-il que le plus grand périsse?
Tout peut se réparer; qu'un peuple accusateur
Du forfait qu'il condamne ose nommer l'auteur,
Et qu'un nouveau traité rende....

HECTOR.

Espoir inutile!
Patrocle est mort! voilà la réponse d'Achille.

SCÈNE VI.

HECTOR, PÂRIS, POLYDAMAS, EUPHORBE.

EUPHORBE.

Prince, le roi vous mande.

PÂRIS, avec joie.

O ciel!

HECTOR.

Mon père, hélas!
Je prévois son dessein.

POLYDAMAS.

Ne lui résistez pas.

HECTOR.

D'Andromaque cet ordre explique trop l'absence.
Eh bien! d'un père allons ranimer l'espérance,
A ses regards tremblans montrer Hector vainqueur....
Mais Hécube.... ah! cédons à la voix de mon cœur,
Et si l'arrêt des dieux aujourd'hui m'est contraire,
Ne partons pas du moins sans voir encor ma mère!

(Il sort avec Euphorbe.)

PÂRIS, à Polydamas.

Prince, suivez ses pas; moi, je cours affronter
Les coups que le destin s'apprête à lui porter.

(Il sort du côté opposé à celui par où sort Polydamas.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I.

HECTOR, ANDROMAQUE, CÉPHISE, SUITE.

ANDROMAQUE.

A ce fatal combat je ne mets plus d'obstacle ;
Mais, encore une fois, sur le sens de l'oracle
Souffre que la prêtresse interroge Pallas.

HECTOR.

Son oracle est douteux, mon devoir ne l'est pas.
Faut-il toujours combattre une épouse adorée?
A mes genoux j'ai vu ma famille éplorée ;
Contre l'honneur d'Hector ton effroi s'est armé
Des cris, du désespoir de tout ce que j'aimai,
Des caresses d'un fils, des larmes d'une mère ;
J'ai vaincu ; ma victoire est déjà trop amère !
Ah ! ne me force point à triompher de toi :
Ta crainte, au nom d'Achille, est un affront pour moi.

ANDROMAQUE.

Eh ! pourrai-je jamais l'entendre sans alarmes

Ce nom, source, aliment, présage de mes larmes!
Dans l'horreur du passé me montrant l'avenir,
Ce nom, en traits de sang, vit dans mon souvenir!
Sur les fumans débris de son royal asile,
Mon père est égorgé : c'est par la main d'Achille!
Au sein de Thèbe en feu, de Thèbe, heureux séjour,
Où mes premiers regards ont essayé le jour,
Ma mère, qui régnait sur cette immense ville,
Se voit charger de fers : c'est par la main d'Achille!
Sur les tranquilles bords où paissaient leurs troupeaux,
Mes frères désarmés se livraient au repos;
Surpris, la résistance, hélas! fut inutile;
Tous sont massacrés, tous!... c'est par la main d'Achille!
Toujours Achille! Achille abreuvé de mon sang!....
Et quand je le vois prêt à te percer le flanc,
Tu veux, cruel!....

HECTOR.

Je veux que ta juste colère,
De tous ces attentats provoquant le salaire,
Au lieu de les pleurer, m'excite à les venger.
Épargne-moi tes pleurs; c'est là mon seul danger.
Mais Achille se plaint que je tarde à paraître,
Et déjà son orgueil en triomphe peut-être!

(Il veut sortir.)

ANDROMAQUE, le retenant.

Ingrat!.... au champ de mort arriver le premier,
Est-ce donc un bonheur qu'Hector puisse envier?
Achille te prévient : mais, tout à sa colère,
Dans son camp le barbare avait-il une mère?
Avait-il sous les yeux le berceau de son fils?
D'un père au désespoir entendait-il les cris?
Enfin, opposait-on ces mots à sa furie :
« Si tu meurs, avec toi périra la patrie! »
Je n'ose te parler d'un intérêt plus doux;
Mais tu sais que, pour moi, la vie est mon époux;
Hector compense seul tous mes destins contraires :
Hector me rend mon père, et ma mère, et mes frères;
Et, s'il faut que les dieux me ravissent Hector,
Tout ce qu'il m'a rendu, je vais le perdre encor!
Que deviendrai-je alors?... ô destin déplorable!
Seule dans l'univers, ta veuve inconsolable,
Quand ses yeux auront vu des remparts d'Ilion
L'antique orgueil tomber au niveau du sillon,
Aux caprices d'un maître esclave abandonnée,
Vil jouet du vainqueur, sur sa poupe enchaînée,
Loin des bords phrygiens, le suivra sur les eaux,
Et pour lui, dans Argos, tournera les fuseaux!
Si je donne une larme au souvenir de Troie,

D'un peuple curieux j'entends l'affreuse joie
Insulter à mon deuil et l'augmenter encor :
« C'est elle! la voilà! c'est la veuve d'Hector! »

HECTOR.

Tu déchires mon cœur, et ta cruelle adresse
De malheurs supposés tourmente ma tendresse.
Va, nos jours sont comptés : avant l'arrêt du sort,
Le fier Achille en vain m'a promis à la mort.
Mais si (dieux! détournez ce sinistre présage!)
Si le sort aujourd'hui doit trahir mon courage,
S'il faut mourir enfin, ne dois-tu pas, dis-moi,
Souhaiter que je meure au moins digne de toi,
Digne de mes aïeux, et, si j'ose le dire,
Digne du cœur d'Hector, où la vertu respire!
Si le sort te condamne à gémir dans Argos,
Serais-tu consolée, en entendant ces mots :
« C'est la veuve d'Hector qui, démentant sa gloire,
« Une fois, sans combattre, a cédé la victoire? »
Ah! dieux!... de son bûcher se faisant un autel,
Hercule, par sa mort, se rendit immortel!
Pour moi, dans ton cœur seul mon cœur désire un temple;
Mais je veux à mon fils laisser un grand exemple.
Il peut n'avoir un jour ni sceptre ni trésor;
Pour héritage, au moins, qu'il ait le nom d'Hector!

Qu'il l'ait, qu'il en soit fier!... Épouse trop aimée,
Tu l'aimeras mon fils?... attendrie et charmée,
Mille fois tu m'as dit, en contemplant ses traits,
Qu'ils offraient à tes yeux le plus doux des portraits;
Tu l'aimeras!... Et vous, dieux, prenez sa défense!
D'un Hector au berceau, dieux! protégez l'enfance!
Si l'ordre du destin nous sépare aujourd'hui,
Pour vous servir encor, que je revive en lui!
S'il règne, qu'il soit juste, et, s'il le faut, sévère;
Qu'il fasse tout le bien que j'aurais voulu faire!
Qu'il voue à la patrie et son bras et son cœur!
Qu'armé pour elle seule il soit toujours vainqueur!
Et puisse-t-il, l'amour et l'orgueil de sa mère,
Faire dire aux Troyens consolés de son père :
« Hector, tant qu'il vécut, d'Ilion fut l'appui :
« Son fils est aussi brave et plus heureux que lui. »
Adieu, chère Andromaque!... et toi, reste auprès d'elle,
Céphise; mon amour la confie à ton zèle.

ANDROMAQUE, le pressant dans ses bras.

Hector!...

HECTOR.

Arrachons-nous à cet adieu cruel;
Partons; et si ma mort est un arrêt du ciel,

Qu'admirant ma vaillance, à son effort suprême,
Les Grecs disent : « Hector n'a cédé qu'aux dieux même! »

(Il sort. Andromaque le suit long-temps des yeux.)

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE, à part.

Malheureuse princesse! à quel pénible soin
L'adieu d'Hector m'enchaîne!

ANDROMAQUE.

Il est déjà bien loin!

CÉPHISE.

Pâris à ce combat s'opposera peut-être.

ANDROMAQUE.

Pâris est généreux autant qu'il pouvait l'être.
D'un noble désespoir je l'ai vu transporté;
Et, trompant l'œil d'Hector, par mes pleurs arrêté,
Il volait au combat; mais le féroce Achille,
Avare d'un trépas à ses yeux trop facile,
Veut Hector, par sa haine Hector est préféré;
Du sang de mon Hector son glaive est altéré!

CÉPHISE.

Son vœu sera trompé : le crime d'Antimaque

Doit-il être expié par les pleurs d'Andromaque?
Vous reverrez Hector.

ANDROMAQUE.

Céphise, le crois-tu?

CÉPHISE.

Oui, je crois que les dieux protégent la vertu;
Que sans pitié d'Hécube ils n'ont point vu les larmes,
Les adieux de Priam et vos tendres alarmes.

ANDROMAQUE.

Tu prends pour de l'espoir le vœu de l'amitié.
Le destin n'aura point pour moi tant de pitié.
O destin! tu te fais une barbare étude,
Tu te fais un plaisir de mon inquiétude!
Au sein du désespoir, au comble de ses vœux,
Vingt fois, dans un seul jour, heureux et malheureux,
Ce cœur va, libre enfin et d'espoir et de crainte,
Dans l'abîme du deuil ensevelir sa plainte.

CÉPHISE.

Et pourquoi d'injustice accuser le destin,
Quand le succès, madame, est au moins incertain?
Bannissez cet effroi: nulle sinistre image
Des maux que vous craignez n'offre encor le présage;
Espérez que, fléchis par les vertus d'Hector,
Les dieux...

Digitized by Google

ANDROMAQUE.

J'espère, hélas! puisque je vis encor!
Mais quel affreux tourment qu'une telle espérance!
Je meurs d'inquiétude, et meurs d'impatience!
Je brûle de m'instruire et tremble de savoir...
Vers la plaine mon œil regarde, et craint de voir...
(Elle fait un pas pour sortir.)
En ce moment...

CÉPHISE.

Eh bien! en ce moment peut-être
Votre Hector est vainqueur, Achille a cessé d'être.

ANDROMAQUE.

Se pourrait-il?.... O dieux! je vous implore tous!
Ou s'il faut qu'aujourd'hui je perde mon époux,
Mon époux, le seul bien qui m'attache à la vie,
Que la vie à l'instant, ô dieux! me soit ravie!
Que j'expire, tandis que, pour dernier bonheur,
De pouvoir en douter j'ai du moins la douceur,
A votre cruauté quand je n'ai pas encore
Le droit de reprocher un malheur que j'ignore!
Mais que vois-je?... Pâris!.... Hector est-il vainqueur?
Quel trouble! justes dieux!....

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, CÉPHISE, PÂRIS.

PÂRIS.

Ils combattent, ma sœur!

ANDROMAQUE.

Et vous osez paraître en ces lieux!

PÂRIS.

Sur ma tête
Vainement j'ai voulu détourner la tempête.
Résolu d'affronter Achille et le trépas,
J'ai sous nos murs en vain précipité mes pas.
Hector, qui ne veut point que ma valeur partage
D'un glorieux péril le sanglant avantage,
M'a fait du champ d'honneur fermer tous les chemins,
Et cet arc, malgré moi, reste oisif dans mes mains!
Nos guerriers de leurs dards m'opposant la barrière,
Je n'ai pu joindre Achille : il appelait mon frère :
Le menaçant du geste et l'attaquant des yeux,
Long-temps je l'accablai de noms injurieux;
Mais loin de lui les vents emportaient mon outrage.
Enfin Hector paraît : son superbe courage,
S'emparant des dangers où je courais m'offrir,
M'ôte l'espoir de vaincre ou le droit de mourir.

Je ne sens plus alors que son péril extrême,
Et dans mon désespoir je me trahis moi-même.
Voyant avec Hector Troie entière expirer,
Je vole chez Priam, je viens le conjurer
De franchir nos remparts, de courir vers la plaine....

ANDROMAQUE, avec transport.

Mon frère!....

PÂRIS.

Je fais plus : je détermine Hélène
A le suivre, à l'aider de ses pleurs : pour jamais
Je renonce, ma sœur, à revoir tant d'attraits;
Pourvu que Ménélas aussi retourne à Sparte
Sans elle, je consens qu'à l'instant elle parte;
Heureux, si ses efforts peuvent tout réparer!
Elle est hors des remparts.

ANDROMAQUE.

Et je puis demeurer!....
Ah! courons seconder un si généreux zèle.

(Elle sort avec Céphise.)

SCÈNE IV.

PÂRIS, seul.

De ce dernier espoir, qui luit encor pour elle,
Grands dieux! n'éteignez point le trop faible rayon!

Lorsque enfin je m'immole au salut d'Ilion,
D'un regard de pitié voyez ce sacrifice :
Au prix de mon bonheur que la paix s'accomplisse !
Vains souhaits!... vains efforts qu'Hélène va tenter !
C'est le fer à la main qu'Achille veut traiter,
Et les larmes jamais n'ont attendri sa rage !
Mon seul espoir, Hector, c'est toi, c'est ton courage;
Je crois à la victoire et non pas à la paix ;
Achille avec Hector ne la fera jamais....
Je vois Polydamas... ô funeste présage !
Le plus grand des malheurs se lit sur son visage !

SCÈNE V.

PÂRIS, POLYDAMAS.

PÂRIS.

Eh bien ! prince?....

POLYDAMAS.

Mes pleurs d'avance ont répondu.

PÂRIS.

Il est mort !

(Il reste consterné et appuyé sur son arc.)

POLYDAMAS.

C'en est fait ! Pergame a tout perdu !
Sa gloire, son appui, son unique espérance,

Celui dont les vertus égalaient la vaillance,
Le modèle des fils, des pères, des époux,
Celui qu'on admirait sans en être jaloux,
Hector enfin n'est plus!

PÂRIS.

Je croyais que mon père....

POLYDAMAS.

Il a hâté sa mort, en voulant l'y soustraire.

PÂRIS.

Qu'entends-je? Apprenez-moi, prince, tout mon malheur,
Dussé-je, à ce récit, expirer de douleur!

POLYDAMAS.

Dans les champs phrygiens, l'ordre du sage Énée
Tenait de nos guerriers la vaillance enchaînée;
Sortis de leurs remparts jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différens chefs les Grecs étaient rangés;
Entre eux et les Troyens s'étend un large espace
Où vont lutter la force, et l'adresse, et l'audace;
Les deux camps sont muets, et du combat fatal
Chacun désire, attend, redoute le signal.
Sitôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière.
« Le voilà, dit Achille enflammé de colère:
« Viens; ton sang va payer le sang de mon ami!
« Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi.

« C'est Hector que je veux! — C'est Hector qui t'immole, »
Lui répond votre frère : il dit, et son trait vole,
Atteint le bouclier, y reste suspendu :
Achille est ébranlé du choc inattendu ;
Il prend son javelot, dans les airs le balance,
Et, de tout son effort, à son tour, il le lance.
Mais Hector le prévoit, et le coup est paré :
Du trait de son rival chacun s'est emparé ;
Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne :
Il brise sa cuirasse, et le fer repoussé
Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Leur sang plus d'une fois avait rougi la terre ;
Ils luttaient, tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé,
Et Jupiter entre eux n'avait point prononcé,
Lorsque, suivi d'Hélène, accourut votre père :
Il s'écrie : à sa vue, on s'agite, on espère,
Et déjà deux hérauts plaçaient en même temps
Leur sceptre pacifique entre les combattans :
Mais Achille frémit de perdre sa victime ;
Son courage, ou plutôt sa fureur se ranime ;
Il presse Hector, Hector résiste ; mais soudain
Son fer se brise, éclate, échappe de sa main...

Que pouvait sa vaillance?... il est atteint!.. il tombe...
Troie entière descend avec lui dans la tombe..

PÂRIS.

Dieux!

POLYDAMAS.

Son trépas n'a point désarmé le vainqueur;
Tournez les yeux, voyez un spectacle d'horreur!
Voyez, après son char dégouttant de carnage,
Les pieds gonflés des nœuds qu'a redoublés la rage,
Notre Hector suspendu! Son front défiguré,
Ce front terrible aux Grecs; des Troyens adoré,
Roule, et sillonne au loin la fange qui le souille;
De ses longs cheveux noirs la flottante dépouille
Sème de ses débris le sol ensanglanté;
Ulysse, Ulysse même en est épouvanté!
Achille, l'œil terrible et la main menaçante,
Presse à coups redoublés vers les rives du Xanthe
Ses coursiers, qui, toujours dociles à sa voix,
Refusent d'obéir pour la première fois:
L'impitoyable Achille, orgueilleux de son crime,
Sourit, d'un air affreux, à sa pâle victime,
Triomphe d'un cadavre, et, bravant tous les dieux,
De son sang qui ruisselle il enivre ses yeux!

PÂRIS.

Et voilà mon ouvrage ! ô perte déplorable,
Qui, comblant mon forfait, le rend irréparable !
Par quelque grand exploit, si je pouvais encor
Consoler en mourant l'ombre du grand Hector !
Si du féroce Achille... Exaucez ma prière,
Dieux protecteurs de Troie ! au trépas de mon frère,
Que je survive, ô dieux ! pour en punir l'auteur !
Guide, Apollon, les traits de cet arc destructeur !
Qu'Achille, dont l'orgueil dédaigne ma faiblesse,
Par la force vainqueur, soit vaincu par l'adresse !
Que je venge mon frère !...

(On entend gronder le tonnerre.)

Oui, je le vengerai.
Je vous entends, ô dieux ! je vous obéirai !

POLYDAMAS.

Dans votre désespoir, qu'allez-vous entreprendre ?
Vous pourrez le venger ; qui pourra nous le rendre ?

FIN DE LA TRAGÉDIE D'HECTOR.

VARIANTES

ET

FRAGMENS TRADUITS OU IMITÉS D'HOMÈRE.

J'ai dit, dans ma préface, qu'Hélène était d'abord entrée dans le plan de ma tragédie d'*Hector*. On verra, dans la scène suivante entre elle et sa nourrice Éthra, qui avait suivi l'envoyé des Grecs à Troie, comment j'avais conçu et présenté ce caractère, auquel je n'ai pas renoncé sans regret.

HÉLÈNE, ÉTHRA.

HÉLÈNE.

Chère Éthra, je rends grâce à celui qui t'envoie;
Du coupable Pâris quand je devins la proie,
J'accusai sa fureur qui, trompant tous les yeux,
Ne t'avait point permis de me suivre en ces lieux:
Ton zèle encor m'est cher; mais ta prière est vaine;
Je ne reprendrai point une odieuse chaîne;
Que ce soit la vengeance ou que ce soit l'amour
Qui dans le camp des Grecs ordonne mon retour,
Je veux à cette loi, si je puis, me soustraire:
J'ai souvent dans Hector trouvé le cœur d'un frère,
Hector est mon espoir; s'il devient mon appui,
Je vais d'un double joug m'affranchir aujourd'hui.

ÉTHRA.

Madame, quel dessein! loin de votre patrie,
Traînerez-vous encore une importune vie?
Au rivage enchanté du paisible Eurotas,

Où joua votre enfance, où de vos premiers pas
Ces maternelles mains ont aidé la faiblesse,
Préférez-vous Pergame?

HÉLÈNE.

Un tel soupçon me blesse.
Eh! quels charmes pour moi peuvent avoir des lieux
Où je vois le reproche écrit dans tous les yeux;
Où, tantôt d'une épouse et tantôt d'une mère,
Le deuil accusateur et la censure amère,
Me rappelant ma honte et m'imputant leurs pleurs,
M'accablent à la fois de mes maux et des leurs!
On ne soupçonne point ma triste destinée,
Chère Éthra!.... Ce haut rang dans lequel je suis née,
Le renom que, parmi les peuples prévenus,
M'ont fait quelques attraits, don fatal de Vénus;
Le malheureux honneur, que peut-être on m'envie,
D'avoir pu, seule, armer et l'Europe et l'Asie;
Ce triomphe, ou plutôt cet opprobre éclatant,
Je les ai payés cher!... Mais en vain on prétend
Que je retourne à Sparte et sous le joug d'Atride.
Quand Pâris, au milieu de la pompe perfide
Des jeux qu'en mon honneur il faisait célébrer,
Sur son vaisseau complice habile à m'attirer,
M'eut enfin, malgré moi, dans sa fuite entraînée,
Dans les gouffres profonds de la mer indignée
Les dieux, les dieux vengeurs devaient m'ensevelir!....
Mais aux yeux d'un époux me laissant avilir,
Loin de ce même époux, qui me croit criminelle,
Ces dieux me prescrivaient une fuite éternelle.

ÉTHRA.

Qui vous croit criminelle!... Ah! jugez autrement
D'un époux généreux le tendre empressement;
Et lorsqu'il redemande une femme adorée,
Croyez qu'elle est toujours dans son cœur honorée.
J'ose être son garant: aujourd'hui, sans courroux
Il me disait encore, en m'envoyant vers vous:
« Va, suis nos députés; d'une épouse chérie

« Toi qui nourris l'enfance, et restas son amie,
« Va la trouver; dis-lui qu'à son seul ravisseur
« Ma tendresse outragée impute mon malheur.
« Hélas! ajouta-t-il, son crime est d'être belle :
« A mon rival je sais que sa fierté rebelle
« Par le plus froid dédain a puni ses forfaits;
« Je sais que chez Priam, comme dans mon palais,
« Elle fut de respects toujours environnée;
« Si sa foi pouvait être un moment soupçonnée,
« L'estime d'Andromaque et l'amitié d'Hector
« Parleraient hautement pour la sœur de Castor;
« Hélène est vertueuse. »

HÉLÈNE.

Éthra, c'est peu de l'être :
Une épouse a besoin encor de le paraître.
Plus que l'amour, l'hymen est tyran, est jaloux :
J'ai blessé son orgueil, et je crains mon époux.
Il n'a point oublié qu'avant cet hyménée,
Où d'un père absolu l'ordre m'a condamnée,
Parmi tant de héros qui briguèrent ma main,
Qui dans Sparte accouraient, du bord le plus lointain,
Et, sous l'œil paternel, m'offrant un libre hommage,
Attendaient leur bonheur de mon libre suffrage,
Pâris était le seul qui m'avait su charmer.

ÉTHRA.

Je vous entends.

HÉLÈNE, vivement.

Sans crime alors j'ai pu l'aimer.
Toi-même me flattais d'un destin plus prospère;
Et je te vis gémir, Éthra, lorsque mon père,
Après m'avoir promis de couronner mon choix,
De l'amour le plus tendre oubliant tous les droits,
Força de mes amans la foule conjurée
A protéger l'hymen du second fils d'Atrée;
Tandis qu'il repoussait un prince aimé des dieux,
De mille dons divers orné, comblé par eux;

Jeune, illustre, charmant, que Jupiter lui-même
Avait de la beauté nommé juge suprême;
Digne frère d'Hector, et qui, sans ce refus,
Peut-être aurait été l'exemple des vertus.
Ne crois pas cependant qu'une coupable flamme,
Après son attentat, survive dans mon âme;
Quand de celle qu'il aime il fait le déshonneur,
Un amant, pour jamais, perd ses droits au bonheur.
Je hais Pâris; par lui je suis infortunée;
A mille affronts, par lui je me vois condamnée;
A Pergame, à la Grèce objet trop odieux,
A peine devant toi j'ose lever les yeux.
Je le hais des malheurs qu'il cause à ma patrie,
Je le hais des soupçons dont ma gloire est flétrie;
Et si je me rappelle un plus doux souvenir,
Je le hais de m'avoir forcée à le haïr.
Toutefois, chère Éthra, je lui rendrai justice;
Quoiqu'il ait pu souvent m'accuser de caprice,
Que, pour cacher ma honte aux Troyens irrités,
J'affecte des mépris qu'il n'a point mérités,
Sans montrer de courroux, sans oser rien prétendre,
Il souffre; ou, s'il se plaint, c'est d'un accent si tendre!
Dans ses brûlans désirs s'il est impétueux,
Dans son langage au moins il est respectueux;
Plein d'amour il me cherche, en tremblant il m'approche;
Aux plus cruels dédains, au plus sanglant reproche,
Il répond par des pleurs, par un serment nouveau
D'adorer mon image au-delà du tombeau.

ÉTHRA.

Ainsi, lorsque son cœur perd ses droits sur le vôtre,
Vous le haïssez trop pour en aimer un autre?

HÉLÈNE.

Éthra, c'en est assez; je n'ai plus qu'un espoir,
Qu'un moyen d'accorder mon cœur et mon devoir:
C'est d'aller, seule, en proie au malheur qui me presse,
Étrangère à Pergame, étrangère à la Grèce,

Renonçant à Pâris et fuyant Ménélas,
Sur les rives du Nil, près d'une mère... Hélas!
Pourquoi, trop jeune encor, m'en a-t-on séparée?
Puisse de soins pieux sa vieillesse honorée,
Ne point se souvenir d'un ingrat abandon,
Et d'une longue erreur m'accorder le pardon!

Au cinquième acte, Hélène, qui avait été témoin des adieux d'Hector et d'Andromaque, se reprochait les malheurs de ce couple vertueux, et retraçait ainsi le fameux tableau d'Astyanax effrayé par le panache d'Hector.

. . . . . .
. . . . . .
La douleur d'Andromaque et ses touchans adieux
Me rendent à moi-même un objet odieux;
Cette scène est encor présente à ma pensée;
Aux portes du palais, seigneur, je l'ai laissée;
D'Hector, qui veut la fuir, elle arrête les pas:
Céphise est auprès d'elle; elle tient dans ses bras
Astyanax, pareil, s'il ne l'efface encore,
A l'étoile qui luit sur le front de l'aurore.
Hector était armé; je le vois se baisser
Vers son malheureux fils, qu'il brûle d'embrasser
Mais le balancement de l'aigrette flottante,
Mais du casque enflammé la lumière éclatante
Ont ébloui ses yeux; il s'effraie, et soudain,
Implorant sa nourrice, il s'attache à son sein:
Andromaque jouit de sa frayeur naïve,
Et dans son œil humide une larme captive
Se mêle au doux éclat du plus tendre souris.
Hector a déposé son casque; il prend son fils,
Le couvre de baisers, contre son cœur le presse,
Le regarde long-temps d'un œil plein de tendresse,
Soupire, et, l'élevant sur ses bras paternels,
Il adresse pour lui des vœux aux immortels!

J'avais essayé d'imiter aussi le passage si connu où les prières sont personnifiées. Polydamas répondait à Pâris, qui propose de renvoyer le héraut grec :

Il le faut écouter :
Au malheur suppliant gardons-nous d'insulter!
Jusqu'au trône des dieux, quand elle est rejetée,
Par Thémis en courroux sa prière est portée;
Thémis défend les droits du faible humilié;
Et sa plainte sacrée, éveillant leur pitié,
Dans leur main vengeresse allume le tonnerre,
Qui du mortel superbe abat la tête altière!

RÉCIT ÉPIQUE DU COMBAT D'ACHILLE ET D'HECTOR.

Dans mon premier plan, Pâris faisait ce récit en présence d'Andromaque, qui pouvait l'entendre, parce que le résultat du combat restait indécis; c'est ce qui m'avait engagé à prendre un ton plus épique.

Dans les champs phrygiens l'ordre du sage Énée
Tenait de nos guerriers la vaillance enchaînée:
Sortis de leurs remparts, jusqu'alors assiégés,
Sous leurs différens chefs les Grecs étaient rangés:
Entre eux et les Troyens s'étend un large espace,
Où vont lutter la force, et l'adresse, et l'audace.
Les deux camps sont muets, et du combat fatal
Chacun désire, attend, redoute le signal:
Les dieux mêmes (mon œil à travers un nuage
A cru voir, voit encor cette imposante image),
Sur le trône des airs, les dieux en cercle assis,
Regardaient attentifs, inquiets, indécis;
J'ai reconnu Pallas et sa terrible égide:
A ce conseil sacré Jupiter qui préside
Tient les balances d'or, où son auguste main

Pèse des deux héros l'immuable destin.
Sitôt qu'Hector parut, on ouvrit la barrière :
« Le voilà ! dit Achille, enflammé de colère ;
« Viens, ton sang va payer le sang de mon ami !
« Le vainqueur de Patrocle est mon seul ennemi !
« C'est Hector que je veux ! — C'est Hector qui t'immole, »
Lui répondit mon frère ; il dit, et son trait vole,
Frappe le bouclier, y reste suspendu :
Achille est ébranlé du choc inattendu ;
Il prend son javelot, dans les airs le balance,
Et, de tout son effort, à son tour il le lance.
Mais Hector l'attendait, et le coup est paré.
Du trait de son rival chacun s'est emparé.
Tandis qu'Achille, armé de la lance troyenne,
Fond sur Hector, Hector le frappe de la sienne ;
Il brise sa cuirasse, et le fer repoussé
Sur le céleste acier se recourbe émoussé.
Pour doubler de son dard la force meurtrière,
Son adroit ennemi fait trois pas en arrière :
Le trait part, siffle... Hector l'évite en se baissant ;
Un Grec, ou, sous ses traits, Pallas, le ramassant,
Accourait pour le rendre à l'indomptable Achille :
Hector voit le danger, et d'une main agile,
Saisissant son épée, il force son rival
A rendre, en l'imitant, le combat plus égal.
L'âme des deux guerriers alors se multiplie ;
Le fer cherche le fer, se croise, se replie,
Fait jaillir les éclairs de l'airain enflammé :
Dans leurs rapides mains, c'est un foudre animé,
Qui brille, vole, frappe, avide de blessure,
Des superbes cimiers moissonne la parure,
Et porte mille coups mille fois redoublés.
Ni vainqueurs ni vaincus, tous deux sont accablés.
Leur sang plus d'une fois avait rougi la terre ;
Ils luttaient, tout couverts de sueur, de poussière,
Leur javelot brisé, leur casque renversé,

Et Jupiter entre eux n'avait pas prononcé,
Quand deux hérauts (un dieu leur en donna l'idée),
Le Grec Talthybius et le Troyen Idée,
Courent, d'un zèle égal, placer en même temps
Leur sceptre pacifique entre les combattans.
« Arrêtez, s'écrient-ils; c'est le prix du courage
« Que vous vous disputez, non celui de la rage.
« Cessez, braves guerriers: le fer manque à vos bras;
« Suspendez vos fureurs! » Hector ne répond pas.
Achille frémissant, et la vue égarée,
Bravait des deux hérauts la défense sacrée;
Mais, malgré lui, pressé par un cri général,
Il cède, et du regard menaçant son rival:
« J'accorde une heure.—Eh bien, répond Hector, une heure! »
Toutefois l'un et l'autre en présence demeure,
Et tour à tour se plaint d'un succès différé!

La tragédie d'*Hector* offre beaucoup d'autres imitations de *l'Iliade;* il serait superflu de les indiquer à mes lecteurs; je me borne à reconnaître, en général, que, dans mon ouvrage, il n'y a pas une combinaison, pas un caractère, pas un sentiment, presque pas une idée qui ne m'ait été donnée ou inspirée par Homère, et c'est aux mânes de ce grand homme que je fais hommage de mon succès.

FIN DES VARIANTES D'HECTOR.

HORMISDAS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Cette tragédie, dont le fond et les détails, en exceptant le rôle de Busurge, se trouvent dans l'*Histoire du Bas-Empire*, est faite depuis cinq ans. Je n'avais d'abord voulu que m'exercer sur un sujet qui m'avait paru très-dramatique, et j'étais si éloigné de songer à en faire une pièce de circonstance, que je ne pensais pas même à la faire jouer jamais. Des amis m'engagèrent à la présenter au Théâtre-Français; je la présentai aux Français. Je la présentai depuis au Théâtre de la République : elle me valut mes entrées à ces deux théâtres, fut très-bien accueillie par tous les deux, et ne fut jouée sur aucun.

Elle avait d'abord paru trop hardie; bientôt elle parut modérée; tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des circonstances, tour à tour trop ou trop

peu révolutionnaire, jamais elle ne fut jugée à l'ordre du jour. Ne pouvant parvenir à la faire représenter, je la livre à l'impression, afin que le public juge de son mérite politique ou littéraire.

A LAURE BRACK.

C'est un hommage bien peu flatteur, mon amie, que celui d'une tragédie qui n'a point eu les honneurs de la représentation ; mais après avoir honoré celle-ci de votre suffrage, après m'avoir indiqué les corrections les plus heureuses, enfin après le constant intérêt que vous avez pris à cet enfant malheureux, jouet des circonstances et des hommes, pour mettre le comble à votre bienveillance, il vous restait encore à l'adopter, et cette adoption ne me permet pas de le croire tout-à-fait sans mérite. Il en aura toujours un bien précieux pour moi : c'est à lui que je dois le bonheur de vous connaître; sans lui j'aurais peut-être ignoré toute ma vie qu'au sein de ma patrie il existait une femme en qui la nature a réuni tous les élémens de l'amabilité; qui joint à l'âme la plus douce, la plus aimante, l'esprit le plus orné et le goût le plus sûr ; une femme vraiment philosophe, et qui n'argumente point; qui écrit comme Jean-Jacques, et ne s'en doute pas; qui fait les plus jolis vers, et ne les imprime point; une femme enfin qui ne l'est que par les grâces, et qui compte autant de véritables amis que ses charmes et ses talens lui font d'adorateurs. J'entends quelqu'un se récrier, et dire : Il n'existe point de modèle d'un pareil portrait, ce ne peut être que le rêve d'un cerveau poétique ou d'un cœur amoureux..... C'est votre faute aussi : pourquoi votre modestie m'a-t-elle défendu de vous nommer.[1] ?

LUCE.

---

[1] Cette pièce fut imprimée l'an 3 de la république. Il n'y avait que les initiales du nom de la dame à qui elle est dédiée; nous avons cru devoir les remplir.

PERSONNAGES.

HORMISDAS, roi de Perse.

BINDOÈS.

BUSURGE, ancien gouverneur d'Hormisdas.

SARAME, ami de Bindoès.

VARAME, général des armées d'Hormisdas.

UN OFFICIER de la garde d'Hormisdas.

Gardes.

Peuple.

La scène est à Ctésiphon.

HORMISDAS.

ACTE I.

(Le théâtre représente le vestibule du palais d'Hormisdas. Sur les côtés, on aperçoit les murs d'une prison.)

SCÈNE I.

BINDOÈS, SARAME.

BINDOÈS.

Quoi! de ce fier tyran l'injurieux caprice
Ose ajouter ainsi l'outrage à l'injustice!
Quoi! le sort à Varame est contraire une fois!
Et, pour un seul revers oubliant mille exploits,
C'est peu de lui ravir la périlleuse gloire
De guider nos guerriers aux champs de la victoire;
L'ingrat, qui doit son sceptre à ses nobles travaux,
Fait porter sans pudeur aux pieds de ce héros
D'un sexe faible et vain l'insultante parure,
Des vêtemens de femme!... ah! cet excès d'injure,
Et tant d'ingratitude, après tant de succès,
Surpassent à mes yeux tous ses autres forfaits;
Ce trait en est le comble.

SARAME.

Il en sera le terme.
Ne croyez pas, seigneur, que Varame renferme
Le sentiment profond du trait qui l'a blessé;
J'ai vu, j'ai vu briller dans son œil courroucé
L'éclair avant-coureur des foudres qu'il prépare.
L'armée en sa faveur hautement se déclare,
Et j'ai lu sur son front qu'il déguisait en vain
Tout le trouble d'un cœur qu'agite un grand dessein;
Il n'a pu le celer en m'offrant cette lettre
Qu'au tyran de sa part je dois ici remettre.
Mais vous, dont les vertus, balançant ses forfaits,
Consolent les Persans des maux qu'il leur a faits,
A la cour d'Hormisdas quel lien vous enchaîne?
Vous, malheureux objet de sa constante haine,
Vous, Biudoès....

BINDOÈS.

L'espoir, hélas! toujours déçu,
D'arrêter le forfait que son âme a conçu,
D'épargner quelques pleurs à ma triste patrie :
Mon zèle infructueux irrite sa furie;
Sans doute il me perdra; mais j'attendrai mon sort:
Qui vit sous un tyran, redoute peu la mort.

SARAME.

Ainsi, dans ses fureurs, ce despote implacable
N'adoucira jamais le joug qui nous accable :
Ce sombre abattement, ce mépris de vos jours
Me dit trop qu'Hormisdas est tel qu'il fut toujours.

BINDOÈS.

Plût au ciel qu'en effet ce tyran, que j'abhorre,
Tel que tu l'as connu pût se montrer encore !
Arraché dès l'enfance à ces funestes lieux,
De sa férocité tu n'as vu que les jeux :
En crimes trop fécond, son malheureux génie
N'avait point épuisé l'art de la tyrannie.
Les leçons de Busurge à ce monstre naissant
Opposaient quelquefois un frein assez puissant.
Depuis, tu n'as appris que par la renommée
Les progrès de sa rage au crime accoutumée.
Ainsi que moi, Sarame, hélas ! tu n'as pu voir
L'épouvantable abus qu'il a fait du pouvoir.
Je ne te parle point de cette violence
Qu'on irrite souvent même par le silence ;
Je passe cet orgueil si facile à blesser,
Et qui compte pour rien le sang qu'il fait verser ;
Ce faste ruineux, et ces injustes guerres...

Ce ne sont là pour lui que des crimes vulgaires.
Son cœur féroce est né pour de plus grands forfaits :
Payer par des affronts les plus rares bienfaits,
Au mérite, aux vertus ne faire jamais grâce,
Des plus vils délateurs encourager l'audace,
Soupçonner sans motif, punir sur un soupçon,
Employer tour à tour le fer ou le poison,
Enfin, dans l'art affreux d'inventer des supplices,
Des plus fameux tyrans surpasser les caprices :
Voilà comme Hormisdas gouverne ses états.
Mais, sans te rappeler ses autres attentats,
Regarde ce cachot où gémit l'innocence,
Ces souterrains profonds creusés par la vengeance,
Qu'il a placés sans doute autour de son palais
Pour que, s'offrant sans cesse à ses yeux satisfaits,
Ce voisinage affreux du deuil, de la misère,
Lui fît de son destin, injustement prospère,
Avec plus d'insolence envisager l'éclat.
Là, Busurge, long-temps le soutien de l'état,
Dont les soins paternels ont guidé sa jeunesse,
Busurge, dont la Perse admire la sagesse,
Expia dans les fers, où sans doute il est mort,
D'un mérite importun l'impardonnable tort.
Là gémissent en foule....

SARAME.

Ah! c'est assez m'instruire :
Après un pareil trait, souffrez que je respire.
S'il n'a point de Busurge épargné les vertus,
Les plus affreux récits ne m'étonneraient plus.

BINDOÈS.

Tu te trompes, Sarame, et ton âme étonnée
De plus d'horreur encor frémirait consternée,
Si mon pinceau fidèle allait te retracer
Par quel excès lui-même a pu se surpasser
Sitôt que de Varame il a su la défaite ;
Si je te le peignais faisant tomber la tête
Du malheureux qui vint, sans craindre un tel accueil,
Des torts de la fortune avertir son orgueil ;
Si tu voyais enfin ce tyran frénétique
Errant en insensé sous ce vaste portique,
Accablé d'un revers qu'il ne soupçonnait pas,
Accuser tour à tour les chefs et les soldats,
Et, cherchant par le meurtre à consoler sa gloire,
Lui-même des Romains compléter la victoire,
En livrant aux bourreaux les parens, les amis
De tous ceux qu'épargna le fer des ennemis.

(Sarame fait un geste d'horreur.)

Oui, Sarame, et le Tigre en ses ondes sanglantes

Reçut avec effroi leurs têtes innocentes,
Que d'un œil immobile, et n'osant les compter,
La triste Ctésiphon regarde encor flotter.

SARAME.

Et vous vous contentez de gémir, de vous plaindre!
Et vous n'osez punir ce que vous osez peindre!
Seigneur, si la vengeance est pour vous sans appas,
Si Bindoès peut vivre esclave d'Hormisdas,
Voyez ces malheureux dont les ombres plaintives
Du Tigre ensanglanté font retentir les rives;
Voyez tous vos amis ou morts ou dans les fers,
Vous reprochant l'oubli des maux qu'ils ont soufferts;
Vos aïeux s'indignant que votre lente audace
D'un féroce tyran n'ait point détruit la race;
Busurge, qui peut-être en ces affreuses tours,
Traîne encor dans les pleurs le fardeau de ses jours;
Toute la Perse enfin qui par ma voix vous crie:
« Arme-toi, Bindoès, délivre ta patrie! »
Cédez enfin, cédez à des cris si puissans;
Le ciel fit les héros pour punir les tyrans.
Abandonnerez-vous cette gloire à Varame,
Lorsque vous seul pouvez...

BINDOÈS.

Tu m'offenses, Sarame,

Si tu crois qu'à venger son pays opprimé
Bindoès ait par toi besoin d'être animé.
Nul mortel plus que moi ne hait la tyrannie,
Et nul ne souffre plus de la voir impunie.
Je sais que, fatigué d'un règne destructeur,
Le peuple hautement me nomme son vengeur;
Que s'il a pu long-temps se taire et se contraindre,
Las de souffrir enfin, il commence à se plaindre;
Que le torrent grossi, tout prêt à déborder,
N'attend qu'une secousse, et va tout inonder:
Mais mon cœur, tour à tour qui résiste et qui cède,
S'il abhorre le mal, redoute le remède;
Et Varame surtout est suspect à mes yeux.

SARAME.

Il déteste Hormisdas....

BINDOÈS.

Il est ambitieux.

SARAME.

Qu'importe! les Persans béniront son audace,
S'il détrône un tyran....

BINDOÈS.

Et s'il prenait sa place?
Ami, soyons prudens; n'allons point enhardir
Quelque Hormisdas nouveau qui cherche à s'agrandir,

Qui, défenseur des lois, qu'il méprise peut-être,
S'il veut perdre un tyran, c'est qu'il aspire à l'être.
Ah! nous verrions bientôt ce trône ensanglanté
Presque toujours vacant, et toujours acheté;
La Perse, ainsi que Rome, aux factieux livrée,
Par leurs divisions sans cesse déchirée,
Adorant aujourd'hui pour détester demain,
Libre, esclave à la fois, sans pouvoir et sans frein,
De ses propres malheurs complice soudoyée,
Incertaine en ses vœux, du présent effrayée,
Redoutant l'avenir, et, le dirai-je, hélas!
Regrettant à la fin le règne d'Hormisdas.
Non, non, mon zèle est pur; j'offre mon sang, ma vie,
Mais pour venger les lois, pour sauver la patrie;
Et d'un courroux égal mon cœur armé contre eux
Jure guerre aux tyrans, et guerre aux factieux.
Mais Hormisdas paraît : quel air sombre et farouche!
Le trouble est dans ses yeux, l'insulte est dans sa bouche!

SCÈNE II.

HORMISDAS, BINDOÈS, SARAME.

HORMISDAS, sans voir Bindoès.

Quoi! j'entendrai toujours des plaintes, des clameurs!
Partout mes volontés trouveront des censeurs!

Quand je me suis vengé de qui m'a pu déplaire,
Mon peuple se permet de blâmer ma colère!
Quoi! né pour obéir, se taire et m'adorer,
Jusque dans mon palais, il ose murmurer!
Et Bindoès, dit-on, est le dieu qu'on implore!
Ah! c'est me reprocher que je l'épargne encore,
C'est avertir ma haine... et...

(Apercevant Bindoès.)

Qui vois-je en ces lieux?
C'est Bindoès!

BINDOÈS.

Seigneur....

HORMISDAS.

Fuyez loin de mes yeux.

BINDOÈS.

Puis-je savoir?..

HORMISDAS.

Fuis, dis-je, et bénis ma clémence,
De t'être impunément offert en ma présence.

(Bindoès sort en faisant un geste d'indignation.)

SCÈNE III.

HORMISDAS, SARAME.

SARAME, lui présentant la lettre de Varame.

Ce billet que Varame a remis en mes mains....

HORMISDAS.

Varame... que veut-il? eh quoi! lorsqu'aux Romains
Son bras si lâchement a cédé la victoire,
Prétend-il excuser l'affront fait à ma gloire?

(Il lit.)

« J'ai reçu tes présens; ils sont dignes de toi;
« Le sort va décider s'ils étaient faits pour moi.
« Couvert jusqu'à ce jour d'une pesante armure,
« Le fer et les lauriers m'ont servi de parure;
« Mais au fond d'un sérail je consens de porter
« Les honteux ornemens qu'on m'ose présenter,
« Si ma main dans trois jours ne t'en revêt toi-même.
« Oui, je veux dans trois jours briser ton diadême,
« Et, soulageant tes mains d'un trop pesant fardeau,
« Je veux, au lieu d'un sceptre, y placer un fuseau. »

(Après avoir lu.)

Je ne me connais plus... la vengeance... la rage...

(A Sarame.)

Et c'est toi....

SARAME.

Pardonnez un indiscret message.
J'ignorais....

HORMISDAS.

Toi, perfide... oh! non, n'espère pas...
Tu savais bien... Holà, gardes! qu'un prompt trépas,
Que cent coups de poignard exterminent ce traître,
Qui, porteur d'un outrage, ose aborder son maître :
Qu'il meure.

(On entraîne Sarame.)

SCÈNE IV.

HORMISDAS, seul.

Mais Varame.... Ah! bientôt tout son sang...
Oui, moi-même, je veux en épuiser son flanc;
Moi seul je dois venger l'honneur du diadême;
Mille de mes guerriers partent à l'instant même,
Chargés de m'amener ce rebelle insolent.
Ah! combien leur retour va me paraître lent!...
Que je souffre!... un sujet et m'insulte et respire...
Il ose... non, Vengeance, en vain ta voix m'inspire;
Tu n'as point de tourment pour ce forfait nouveau,
Et la victime enfin a vaincu son bourreau.

(Il reste un moment comme anéanti.)

SCÈNE V.

HORMISDAS, BINDOÈS.

BINDOÈS, accourant avec précipitation.

Non, dussé-je courir moi-même à mon supplice,
Je ne trahirai point l'amitié, la justice.

HORMISDAS, avec ironie.

Venez, de votre maître équitable censeur,
Qui de tous mes arrêts condamnez la rigueur;
Voyons si cette fois votre vertu sévère
Trouvera des raisons pour blâmer ma colère.

BINDOÈS, avec surprise.

Quoi! vous voulez!....

HORMISDAS, lui présentant la lettre.

Lis, vois comme on traite Hormisdas.

(Bindoès lui rend la lettre après l'avoir lue.)

Eh bien, que penses-tu de pareils attentats?

BINDOÈS.

Je vois dans ce billet l'audace de Varame,
Mais je n'y trouve point le crime de Sarame.

HORMISDAS.

C'est lui qui l'apporta....

BINDOÈS.

Quoi! c'est là tout son tort?

Pour le crime d'un autre il recevait la mort
Si je n'eusse arrêté... mais que dis-je, d'un autre ?
Si c'en est un, seigneur, ce forfait est le vôtre :
N'imputez qu'à vous seul, qu'à ces présens honteux
Qui d'un chef, renommé par des succès nombreux,
Ont aigri l'infortune et flétri la vaillance,
Ce billet menaçant qu'a tracé la vengeance.
Seigneur, il est des torts qui ne font point rougir;
Il est des attentats qu'un héros peut souffrir :
On en voit sans courroux supporter l'injustice,
Et l'exil, et les fers, et même le supplice;
Mais l'honneur outragé veut un châtiment prompt,
Et jamais un grand cœur ne pardonne un affront.

HORMISDAS.

Ainsi, vous approuvez son insolence extrême;
Et ce billet enfin...

BINDOÈS.

Je l'eusse écrit moi-même.

HORMISDAS.

Ah! traître, c'en est trop; moi-même si long-temps
Je rougis d'écouter tes discours insultans :
Gardes, dans la prison traînez ce téméraire.

BINDOÈS, pendant qu'on l'emmène.

Je te donnais encore un conseil salutaire;

Tremble, c'est le dernier; le peuple, qui te hait,
Pour te punir enfin n'attend que ce forfait.

SCÈNE VI.

HORMISDAS, seul.

Du plus léger complot ta tête va répondre.
Il fallait cet exemple; il suffit pour confondre
Ces esprits inquiets, ennemis ténébreux
D'un monarque trop grand pour s'abaisser vers eux;
Qui, grâce à leur faiblesse, impunément conspirent,
Et doivent leur salut au mépris qu'ils inspirent.
Bindoès seul pouvait mériter mon courroux:
Le coup qui l'a frappé va les foudroyer tous.

SCÈNE VII.

HORMISDAS, UN OFFICIER DE SA GARDE.

L'OFFICIER.

Ah! seigneur, paraissez; la ville est en alarmes:
Le peuple se soulève; on court, on prend les armes.
Ces soldats par vous-même envoyés aujourd'hui
Pour surprendre Varame et s'assurer de lui,
Rentrent dans Ctésiphon, sans chefs, bouillans de rage;
C'est ce palais surtout que menace l'orage:

Il est prêt d'éclater. Pour hâter ses progrès,
On appelle à grands cris Bindoès.

HORMISDAS.

Bindoès!
Cours, vole à la prison, et par un prompt supplice
Immole....

L'OFFICIER.

Juste ciel! vous voulez....

HORMISDAS.

Qu'il périsse.

L'OFFICIER.

D'un mortel vertueux que craindre?

HORMISDAS.

Ses vertus.

L'OFFICIER.

La Perse le chérit.

HORMISDAS.

C'est un crime de plus.

L'OFFICIER.

Ah! souffrez....

HORMISDAS.

Obéis, ou tu meurs... mais qu'entends-je!...
Quel bruit!... autour de moi que ma garde se range:
Qu'au milieu du palais mon trône préparé

Soit de mes courtisans avec pompe entouré :
Je veux voir si, bravant la majesté suprême,
Leurs regards soutiendront l'éclat du diadême.

(Il sort, et Bindoès rentre par le côté opposé.)

SCÈNE VIII.

BINDOÈS, SARAME, TROUPE DE PEUPLE.

BINDOÈS, l'épée à la main.

Suivez-moi, mes amis; c'est là, c'est Hormisdas
Que doit frapper la foudre, et ne balancez pas :
Puisque je les conduis, vos coups sont légitimes;
Bindoès n'est point fait pour commander des crimes:
Le crime est d'obéir lorsque l'oppression
Nous a fait un devoir de la rebellion.
Amis, ce n'est qu'aux lois qu'on doit obéissance;
Puisqu'il n'est plus de lois, il n'est plus de puissance.
Hormisdas nous opprime, Hormisdas est tyran :
Ce mot l'a condamné : je vois qu'un noble élan
Vous transporte, et répond à mon impatience;
Vos cœurs, vos yeux, vos mains appellent la vengeance.
Vous serez tous vengés; ce bras, libre par vous,
Sert ma reconnaissance, en servant mon courroux.
Je le jure par toi, toi que la Perse adore,

Par tes sacrés rayons que je revois encore,
Mais que je haïrais, si l'œil d'un oppresseur
En devait avec moi partager la douceur;
Je jure, dieu puissant, bienfaiteur de la terre,
Que quand le jour naissant nous rendra ta lumière,
Hormisdas, que sans doute elle éclaire à regret,
Du peuple qu'il opprime aura subi l'arrêt.

SARAME.

Faisons plus, et jurons d'exterminer sa race;
C'est changer de tyran, que de mettre en sa place
Des enfans qui, nourris dans l'orgueil paternel,
Perdraient malaisément ce vice originel.
Choisissons un héros....

BINDOÉS.

Ami, qu'oses-tu dire?
Veux-tu donc exposer le salut de l'empire,
En éveillant ainsi par un perfide espoir
Le chatouilleux désir du souverain pouvoir?
Veux-tu donc qu'un tyran n'impute qu'à l'intrigue
Le noble dévoûment qui contre lui nous ligue?
Ah! soyons à la fois justes et généreux,
Et ne flétrissons point par des motifs honteux
L'inestimable honneur de servir la patrie.
La Perse, par nos mains dans ses droits rétablie,

Seule arbitre du joug qui lui convient le mieux,
Doit à son vœu suprême enchaîner tous les vœux :
Qu'elle prononce, alors notre tâche est remplie.
Contens d'armer nos bras contre la tyrannie,
Frappons; et puisqu'il faut, pour l'exemple des rois,
Qu'on immole Hormisdas, ne l'immolons qu'aux lois.
De tout autre intérêt épurons notre haine;
Et quand d'un peuple entier nos mains brisent la chaîne,
Ne vendons point ces mains à des ambitieux :
Soyons des citoyens, et non des factieux.

UN PERSE.

Vertueux Bindoès, ton avis est le nôtre.

BINDOÈS.

Jurez tous avec moi de n'en avoir pas d'autre.

TOUS ENSEMBLE, *étendant la main.*

Nous le jurons....

BINDOÈS.

Allons, rien ne m'arrête plus;
Je réponds du succès, et nos fers sont rompus.
Hormisdas a pour lui ces soldats mercenaires,
De ses lâches fureurs complices sanguinaires,
Qui, jouets de son luxe, esclaves d'un coup d'œil,
D'un mobile rempart entourent son orgueil;

Que dis-je?... unis à nous, en nous voyant paraître,
Eux-mêmes dans les fers ils vont traîner leur maître.
Le palais s'ouvre.... allons, et vengeons à la fois
La liberté, l'honneur, la patrie et les lois.

(Ils fondent tous sur le palais d'Hormisdas.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente une vaste prison, dont les portes ont été enfoncées. Dans un des coins les plus retirés, qui forme une espèce de caveau, Busurge paraît étendu sur la paille.

SCÈNE I.

BUSURGE, seul.

On ne vient point encore! elle est pourtant passée,
L'heure où de mes bourreaux la main intéressée
M'apportant un pain noir, par ce triste aliment,
De mes jours malheureux prolonge le tourment!
Cet abandon... les cris d'une foule insensée,
Dans un tumulte affreux cette prison forcée,
Les captifs échappés, ces souterrains ouverts,
Ce matin si peuplés, maintenant si déserts,
Tout m'inquiète... hélas! qu'importe à ma misère
Quel démon ou quel dieu peut agiter la terre!
Consumé par les ans, abandonné du sort,
Un seul vœu m'est permis, c'est celui de la mort.
Toi, son image, viens; sur ma faible paupière,
Sommeil, verse tes dons.... Il entend ma prière,

Pour qu'on la reconnût, même au fond des cachots,
Le ciel à l'innocence accorda le repos.

(Il s'endort.)

SCÈNE II.

HORMISDAS, enchaîné, SARAME, GARDES.

(Hormisdas, en entrant dans le cachot, se précipite sur un siége, et se cache la figure avec ses mains.)

SARAME.

Oui, des gouffres creusés dans ce dédale horrible,
C'est là le plus profond et le moins accessible:
Qu'il y reste plongé; que ce séjour affreux,
Sépulcre anticipé de tant de malheureux,
Où le sage Busurge a gémi sa victime,
Soit une fois du moins habité par le crime.
D'un coup plus rude encor tu vas être accablé,
Tyran; pour te juger ton peuple est assemblé.

(Il sort avec les gardes et ferme la porte.)

SCÈNE III.

HORMISDAS, après avoir été quelque temps immobile.

Voila donc où finit ma puissance suprême!
J'habite le cachot que j'ai creusé moi-même.
Un moment a vaincu l'effroi de l'univers!

O destin! Hormisdas vit.... et porte des fers!...
Je vois ces courtisans, dont la voix importune
D'éloges éternels fatiguait ma fortune,
Qui, fiers de leur bassesse, achetaient la faveur
De venir en tremblant adorer ma grandeur;
Je les vois, contre moi déchaînant leur furie,
Lever insolemment une tête flétrie,
Et, couvrant d'un beau zèle un parricide effort,
Quand leur cœur toujours vil n'a cédé qu'au plus fort,
Assassiner leur maître, au nom de la patrie:
Ils ont fui mon malheur, et non ma tyrannie.
Insensé qui croirait à leurs pompeux discours!
Puisqu'ils ont su ramper, ils ramperont toujours.
C'en est fait... à régner je ne dois plus prétendre;
D'un peuple forcené que puis-je encore attendre?
Le supplice... la mort... Mourir sans me venger!
D'un œil tranquille et fier je puis envisager
Et les fers et la mort... Mais mourir sans vengeance!
Ah! mon plus grand supplice est dans mon impuissance.
Quoi! j'ai vu sans effort triompher Bindoès!
Quoi! la voix de ce traître a séduit mes sujets!
Ah! mon courroux plus prompt aurait dû... Mais Varame....
Un rayon consolant vient ranimer mon âme:
Varame est fier; il doit, s'il est ambitieux,

Haïr dans Bindoès un adversaire heureux;
Je doute qu'il apprenne encor sans jalousie
Que l'on ôte et qu'on donne un monarque à l'Asie
Sans l'avoir consulté sur ce double attentat.
De Bindoès enfin quand il verra l'éclat,
Le peuple sur ses pas qui court et se prosterne,
Honteux de n'être plus qu'un traître subalterne,
Son cœur, digne en effet de n'avoir point d'égal,
Combattra son forfait par un forfait rival;
Et si sur les débris de leur chute commune,
Je ne vois point un jour renaître ma fortune,
Des flots de sang au moins vengeront mes revers;
Cet empire accablé de mille maux divers,
Mes sujets dévorés d'une flamme intestine,
Victimes et vengeurs de ma propre ruine,
Réduits à mendier, pour finir leur malheur,
La pitié des Romains... Espoir consolateur!
En forfaits, en fléaux ma mort sera féconde;
Hormisdas en tombant ébranlera le monde!
En tombant!... est-ce donc en effet tout l'espoir
Que le sort me permet encor de concevoir?
N'est-il aucun moyen?...

(Il marche d'un air agité.)

Sous cette affreuse voûte,

Ne puis-je découvrir ou frayer une route?...
Ces murs... quels traits ici viennent frapper mes yeux?...
Ils renferment peut-être un avis précieux.
Lisons...

(Il lit.)

« Dans ce cachot j'ai fini ma carrière :
« Un signe d'Hormisdas m'a ravi la lumière;
« Sans son ordre une fois j'ai paru devant lui;
« Ce fut là tout mon crime...

O supplice inouï!...
Mais mon œil aperçoit de nouveaux caractères :
Peut-être ils m'offriront des leçons moins amères:

(Il lit.)

« Vous qui, dans ce séjour d'horreur,
« Traînez, innocentes victimes,
« Des jours tissus par la douleur,
« Consolez-vous; il est un terme aux crimes :
« Pour expier les maux que vous avez soufferts,
« Un jour, privé du diadême,
« Et chargé de vos propres fers,
« Le superbe Hormisdas y descendra lui-même. »

O terre! engloutis-moi; ciel! de quelles horreurs
Les coups que je reçois sont-ils avant-coureurs!

Digitized by Google

Quoi ! jusque sur ces murs, devenus leurs complices,
La main de mes sujets a tracé mes supplices !
Mes bourreaux sont partout !.. arrête, ô ciel vengeur !
Je suis assez puni par ma seule fureur.

(Il retombe anéanti sur son siége, tandis que Busurge, éveillé par ses cris, se lève.)

SCÈNE IV.

HORMISDAS, BUSURGE.

BUSURGE, s'avançant à pas lents.

Les cris du désespoir ici se font entendre :
Sans doute un malheureux vient encor d'y descendre.
Son cœur, comme le mien, n'a pu s'accoutumer
Au poids de l'infortune... essayons de calmer...

HORMISDAS, brusquement.

Qui s'approche?...

BUSURGE.

Je viens...

HORMISDAS.

Que veux-tu, téméraire?

BUSURGE.

Vous consoler; long-temps j'ai traîné ma misère
Sous ces murs qu'ont percés vos accens douloureux;
J'ai connu le malheur, je plains un malheureux.

HORMISDAS.

Tu plains... me connais-tu? dis-moi, parle sans feinte.

BUSURGE.

Je juge au désespoir dont votre âme est atteinte,
Qu'en ces lieux, comme moi, victime d'Hormisdas,
Vous fûtes plongé....

HORMISDAS.

Ciel!....

BUSURGE.

Ah! n'en rougissez pas :
Ils ont plus d'une fois recélé l'innocence.
Je vois que d'Hormisdas le nom seul vous offense :
Je sais qu'il est superbe, et qu'il aime à punir;
Nul plus que moi n'acquit le droit de le haïr.
Que n'a-t-il sur moi seul épuisé sa vengeance!
Je lui pardonnerais deux lustres de souffrance...
De son sort toutefois j'ose à vous m'informer :
J'ignore contre lui ce qu'on a pu tramer;
Mais d'un peuple en fureur la foule révoltée
Vers ce même cachot aujourd'hui s'est portée :
On a percé ces murs, et ces gouffres ouverts
De mille malheureux ont vu tomber les fers.
« Suivez-moi, criait-on d'une voix formidable;
« C'en est fait du tyran. » A ce cri redoutable,

On court, on se rassemble, et tous au même instant
De ces antres profonds sortent en frémissant.
Pour moi, faible, et n'ayant que quelques jours à vivre,
Je les ai vus partir sans chercher à les suivre.
Que sont-ils devenus? et que fait Hormisdas?
Peut-être vous savez....

HORMISDAS.

Ne m'interroge pas.

BUSURGE.

Chaque mot d'un tyran réveille en vous la haine :
Sa vengeance envers vous fut donc bien inhumaine?
Mais votre sort fût-il mille fois plus affreux,
Vous voyez un mortel encor plus malheureux...

HORMISDAS.

Plus malheureux! qui? toi?

BUSURGE.

J'élevai son enfance.

HORMISDAS, dans le plus grand étonnement.

Quoi!...

BUSURGE.

Calmez-vous : des fers en sont la récompense.

HORMISDAS, avec une surprise mêlée de honte et de fureur.

C'est Busurge!...

BUSURGE.

A mon nom quel transport de fureur
Soudain vous a saisi! Dieu! vous fait-il horreur?
J'ai cru qu'Hormisdas seul l'entendrait avec peine.

HORMISDAS.

Arrêtez... je frémis... Ciel! faut-il que ta haine
Rende de mes revers Busurge spectateur!

BUSURGE.

Eh quoi! vous redoutez l'œil d'un consolateur!
Pour être malheureux, on n'est point méprisable:
La honte, croyez-moi, n'est que pour le coupable.
Peut-être ce sont là vos premières douleurs;
L'apprentissage est dur; mais aux plus grands malheurs
On s'accoutume enfin: que dis-je? pour le sage,
Il n'est point de malheurs comme il n'est point d'outrage.
Le seul vraiment à plaindre est celui dont le cœur
Jamais de la vertu n'a goûté la douceur,
Et qui voit du tombeau l'abîme inévitable,
Sans que le souvenir d'une action louable,
De ce cruel passage adoucissant l'horreur,
Accompagne son âme aux pieds d'un Dieu vengeur.

HORMISDAS.

Ah! je vous reconnais! vingt fois, dans mon enfance,
Vous m'avez répété cette même sentence.

BUSURGE.

Dans votre enfance! O ciel! et qui donc êtes-vous?

HORMISDAS.

Hormisdas.

BUSURGE, reculant de surprise et d'effroi.

Ciel! O ciel! ce sont là de tes coups!
Dieu terrible! O mon fils!....

HORMISDAS.

Que ce nom m'humilie,
Après le traitement....

BUSURGE.

Vous souffrez, je l'oublie.

HORMISDAS.

Quoi! vous me pardonnez mes lâches cruautés,
Vous que des fers...

BUSURGE.

Parlons de ceux que vous portez;
Dans ce séjour de deuil qui vous a fait descendre?

HORMISDAS.

Mes sujets.

BUSURGE.

Aucun d'eux n'a voulu vous défendre?

HORMISDAS.

Aucun.

BUSURGE.

Qui donc arma leurs bras victorieux?

HORMISDAS.

Bindoès.

BUSURGE.

Je vous plains, car il est vertueux.

HORMISDAS.

Vertueux! lui! ce traître!

BUSURGE.

Excusez ma franchise;
Mais mon âge, mon nom, ce lieu, tout autorise
Busurge, qui vous plaint, et n'a jamais flatté,
A vous parler encore avec sincérité.
Puisque de Bindoès votre chute est l'ouvrage,
Tout me dit que du peuple elle aura le suffrage.
Un orgueil trop altier, d'injurieux dédains,
Des bienfaits méconnus, des ordres inhumains,
D'impôts toujours croissans vos provinces foulées,
La justice vendue et les lois violées,
Des affronts, des tourmens avec art combinés;
Que dis-je? des forfaits....

HORMISDAS, avec sévérité.

Busurge!

BUSURGE.

Convenez
Que de votre malheur j'ai découvert la source :
Craignez-en un plus grand... Votre unique ressource...

HORMISDAS, vivement.

Ma ressource! en est-il?... quelle est-elle? parlez...

BUSURGE.

La clémence du peuple... eh quoi! vous vous troublez!...

HORMISDAS.

A qui perd un empire, eh! qu'importe la vie?

BUSURGE.

Mais l'échafaud...

HORMISDAS, avec horreur.

Ah! dieux!

BUSURGE.

Si la Perse asservie
Ose abjurer enfin son respect pour ses rois,
C'est qu'elle sent sa force, et connaît tous ses droits;
C'est que par le succès sa vengeance enhardie
Veut avec le tyran frapper la tyrannie :
Prévenez, s'il se peut, ce fatal dénoûment.
Les Persans assemblés dans ce même moment
Sur le sort d'Hormisdas délibèrent peut-être;

Au milieu d'eux, seigneur, demandez à paraître :
Là, le front dépouillé, mais non pas abattu,
Par le courage au moins remplaçant la vertu,
Étalant du malheur la majesté modeste,
Au respect des humains seul titre qui vous reste,
Avouez tous vos torts.

HORMISDAS.

Les avouer! qui? moi!
A mes sujets!

BUSURGE.

Songez que vous n'êtes plus roi.

HORMISDAS.

Jusqu'au dernier soupir, Busurge, je veux l'être:
Je rougis....

BUSURGE, vivement.

Rougissez, mais d'avoir pu commettre
Ces fautes que ma voix vous presse d'effacer;
Rougissez, mais de vous, mais d'avoir pu forcer
Un peuple qui dormait dans un long esclavage,
A s'éveiller enfin, à sentir son outrage!
Surtout n'affectez point un orgueilleux dédain:
Ce peuple qui s'éveille est le vrai souverain.
Vous aviez usurpé le droit de le défendre;
Il n'a pu le céder, donc il peut le reprendre:

Le peuple est tout; un roi n'est qu'un faible mortel;
Tous les rois passeront : le peuple est éternel.
Craignez qu'il n'use enfin de toute sa puissance :
En avouant ses droits, désarmez sa vengeance.
Tombez devant le peuple, et tout est oublié.
D'un règne que le glaive eût peut-être expié,
Vous-même, en abdiquant, abjurez la mémoire,
Et des remords au moins ménagez-vous la gloire.
Roi, vous n'avez compté que des jours désastreux;
Devenu citoyen, vous serez plus heureux;
Et le peuple, content de n'avoir plus de maître,
De vingt ans de malheurs vous absoudra peut-être.
Je sais que votre cœur, roidi contre le sort,
Peut mépriser les fers, les tourmens et la mort :
Mais, seigneur, cette mort flétrit votre mémoire :
Voulez-vous donc qu'un jour on lise dans l'histoire :
« Hormidas expira plongé dans un cachot,
« Hormisdas expira traîné sur l'échafaud? »
Voilà, n'en doutez point, le sort qu'on vous prépare :
Vous frémissez...

HORMISDAS.

Eh quoi! par ce peuple barbare,
Un monarque à la mort se verrait condamné!
Quoi!... Je suivrai l'avis que vous m'avez donné.

BUSURGE.

Surtout n'oubliez pas que vous allez paraître
Devant votre vainqueur et devant votre maître.
Je vous laisse, seigneur : on ne soupçonne pas
Que Busurge en ces lieux gémit près d'Hormisdas;
L'aspect d'un malheureux digne de quelque estime
Nuirait à l'oppresseur en montrant la victime.
Adieu : j'espère tout d'un remords vertueux :
Le peuple est tout-puissant, il sera généreux.

(Il se retire dans son caveau.)

SCÈNE V.

HORMISDAS, seul.

Oui, c'est le seul parti qui soit en ma puissance :
Je le sens, vainement ma fierté s'en offense;
Il faut, pour échapper au traître Bindoès,
Par un faux repentir abuser mes sujets;
Il faut gagner du temps, céder pour tout reprendre,
Et remonter au trône en feignant d'en descendre.
Holà! gardes!

Digitized by Google

SCÈNE VI.

HORMISDAS, SARAME, GARDES.

HORMISDAS.

Captif et délaissé, ton roi
Peut-il attendre encore un service de toi?

SARAME.

Qu'espères-tu?...

HORMISDAS.

Je vois que ma mort est jurée;
A mon sort, quel qu'il soit, mon âme est préparée.
Mais, tout ingrats qu'ils sont, mes sujets me sont chers:
Va-t'en dire à leurs chefs que si, malgré mes fers,
Leur haine auprès de moi leur permet de descendre,
Pour la dernière fois que s'ils veulent m'entendre,
Je pourrai leur donner d'intéressans avis,
Et que mon seul espoir est de les voir suivis.

SARAME.

Toi, donner des avis! toi, tyran! ce délire
Leur paraîtra nouveau; je cours les en instruire.

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE VII.

HORMISDAS, seul.

A quel abaissement, ô sort, tu me réduis!
Et que ferai-je, hélas! en l'état où je suis,
Qu'étaler à leurs yeux, flattant leur insolence,
L'opprobre de ma chute et de mon impuissance!...
Mais que je bénirais cet affront passager,
Si je pouvais encor régner et me venger!...
Allons, il faut céder au sort à qui tout cède;
Un mal désespéré ne fuit aucun remède;
Audacieux sujets! superbes ennemis!
Si je puis à mon joug vous voir encor soumis,
Avec plus d'art alors ménageant ma puissance,
Je saurai prévenir la désobéissance.

SCÈNE VIII.

HORMISDAS, SARAME, GARDES.

SARAME.

On consent à t'entendre, et, malgré tes forfaits,
On va te recevoir dans ton propre palais :
Tu peux m'y suivre.

HORMISDAS.

Eh quoi! dans son orgueil extrême,
Mon peuple rougirait de me chercher lui-même!
C'est lui qui me commande!...

SARAME.

Oui, tyran, il n'est plus,
Ce temps où, révérant tes ordres absolus,
Ton peuple à tes genoux s'abaissait pour les prendre;
C'est ton tour aujourd'hui d'obéir et d'attendre.

HORMISDAS.

O supplice!...

SARAME.

Suis-moi...

HORMISDAS.

Non, non, plutôt la mort...
Mais pourquoi jusqu'au bout ne pas tenter mon sort?
Je te suis : mes sujets me verront, et peut-être
Ils trembleront encore à l'aspect de leur maître.

(On l'emmène.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Le théâtre représente le palais dans tout son lustre; tout autour sont des siéges occupés par les grands et le peuple indistinctement.)

SCÈNE I.

BINDOÈS, LE PEUPLE.

BINDOÈS.

Oui, c'est dans ce palais, c'est dans cet appareil,
En présence du peuple, à l'aspect du soleil,
Que nous devons porter ce jugement sévère
Qu'avec inquiétude attend la Perse entière.
Mais il faut nous hâter : nos ennemis secrets,
N'en doutez pas, dans l'ombre ourdissent leurs projets.
Quoiqu'au gré de nos vœux jusqu'ici tout prospère,
L'état n'est point sauvé tant qu'un tyran espère;
Et puisque auprès de vous il veut être introduit,
C'est qu'il se flatte encor que le peuple séduit
Pourra se repentir d'avoir brisé sa chaîne.

(L'assemblée fait un geste d'indignation.)

Je vous vois tous frémir... il est temps qu'on l'amène :

(Il fait signe qu'on introduise Hormisdas.)

Mais pour mieux l'accabler, sachons, en le voyant,
Modérer nos transports : qu'un silence éloquent
Exprime seul l'horreur qu'inspire sa présence :
Contre un tyran vaincu, les cris, la violence,
D'un peuple juste et fier blessent la majesté;
Le signe de la force est la tranquillité.
Au discours d'Hormisdas je m'engage à répondre :
Mon bras l'a terrassé, ma voix va le confondre.
En imprécations soit qu'ici son courroux
S'exhale, ou qu'empruntant un langage plus doux,
Il cherche à nous tromper par de vains subterfuges,
Gardons l'air imposant qui convient à des juges.
Il vient. Asseyons-nous.

SCÈNE II.

BINDOÈS, SARAME, PEUPLE, HORMISDAS, debout.

HORMISDAS.

Grands, peuple, écoutez-moi :
Dans votre prisonnier vous voyez votre roi.
Hier, à ce nom seul que le monde révère,
Vos fronts respectueux s'inclinaient vers la terre;
Aujourd'hui, quel contraste! Entouré d'ennemis,
Je vois en ma présence avec orgueil assis

Ceux qui, n'osant fixer l'éclat de ma couronne,
N'abordaient qu'en rampant les marches de mon trône!
Ce trône reste vide, et ce palais sacré,
Où j'habitais en dieu, par la Perse adoré,
Me voit en criminel traîné devant ceux même
Dont le ciel m'a créé chef et juge suprême!

SARAME.

Il invoque le ciel qu'il outragea vingt ans.

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Va, ce n'est point le ciel qui créa les tyrans.

HORMISDAS continue.

Poursuivez : insultez au malheur qui m'accable :
Haï de vous, je dois vous paraître coupable;
Mais qu'ont fait tant de rois, mes immortels aïeux?
Vos mépris, vos fureurs rejaillissent sur eux.
Oui, dans ces noirs cachots plongé par des perfides,
Je gémis entouré de tous les Arsacides;
Avec moi les Sapors, les Chosroès aux fers,
Tremblent sous un geolier qui rit de leurs revers:
Que dis-je? à ces grands noms, que l'univers admire,
Je crois voir le mépris sur vos lèvres sourire!
Eh bien! ne voyez plus en moi qu'un criminel;
Préparez à vos cœurs un remords éternel :
Mais songez aux malheurs qui menacent la Perse;

C'est l'état tout entier que votre bras renverse ;
Vous croyez hériter du pouvoir de vos rois ;
Mais que sert le pouvoir quand il n'est plus de lois?
Serez-vous grands si rien ne maintient l'équilibre?
Si le plus vil sujet, comme vous, se croit libre?
La révolte confond les pouvoirs et les rangs ;
Des derniers des humains elle fait des tyrans ;
D'un colosse tantôt abat la tête altière,
Et tantôt de l'état élève la poussière.
Un vaisseau doit périr quand tous les matelots,
Se disputant le droit de commander aux flots,
Opposent leur caprice aux coups de la tempête.
Un orage terrible en ce moment s'apprête :
Varame vous menace, enflammé de courroux ;
Pour trahir votre roi, quel temps choisissez-vous?
Est-ce donc quand un chef devient plus nécessaire,
Est-ce au sein du péril que l'on doit s'en défaire?
Et qui vous sauvera de ce nouveau danger,
Sinon le même bras qui sut vous protéger,
Qui sut vous enrichir par d'illustres conquêtes?
Interrogez les Turcs, leurs nombreuses défaites,
Ce tribut que vos mains leur payaient autrefois,
Et dont j'ai fait sur eux retomber tout le poids.
Interrogez encor les cruels Dilimnites :

Sur ces monts, que ma main leur traça pour limites,
J'ai su forcer au joug ces peuples indomptés.
Interrogez surtout ces Romains si vantés :
Ils pleurent mes succès; ils ont toujours présente
De Martyropolis la perte encor récente.
Interrogez... mais non : oubliez mes exploits,
Oubliez vos sermens, foulez aux pieds les lois...
Vous qui m'avez ravi la puissance suprême,
Voyons si vous saurez en mieux user vous-même,
Et si, faisant bénir votre heureux attentat,
La main qui m'a trahi pourra sauver l'état.

BINDOÈS, se levant.

Défenseurs de nos lois, vengeurs de la patrie,
Qu'un même sentiment autour de moi rallie,
Reconnaissez la voix d'un maître impérieux :
Superbe dans les fers, il étale à nos yeux
Sur un front dépouillé l'orgueil du diadême.
L'empire est ébranlé, le péril est extrême,
Dit-il; et quand c'est lui, quand c'est sa cruauté
Qui met le fer aux mains du peuple révolté,
Lui-même ose exciter notre bouillant courage
A repousser des traits qu'a provoqués sa rage;
Lui, le plus acharné de tous nos ennemis,
Pour détourner nos yeux du mal qu'il a commis,

Nous oppose celui que Varame projette!
Ne crois pas qu'un vain bruit, tyran, nous inquiète :
Si Varame en effet cherche à te remplacer,
C'est un tyran de plus qu'il nous faudra chasser;
Mais nous ne voulons point unir ton sort au nôtre,
Ni rentrer sous un joug par la crainte d'un autre.
Nous avons trop long-temps souffert l'oppression;
De quel droit blâme-t-il notre rebellion,
Lui, qui n'a pas rougi de se montrer rebelle
Aux lois qui reposaient sous sa garde fidèle?

HORMISDAS, avec impatience.

Peuple...

SARAME.

Écoute et frémis.

BINDOÈS continue.

Honte de ses aïeux,
De quel front nous vient-il citer leurs noms fameux,
Quand de ses seuls forfaits la multitude efface
Les exploits réunis des héros de sa race?
Tout son règne ne fut qu'un brigandage affreux;
Son trône un échafaud, où mille fois ses yeux
Se sont repus du sang des plus nobles victimes;
Le Tigre, dont les eaux recèlent tant de crimes,
Gonflé d'un long amas de cadavres sanglans,

Roule, indigné du poids qui rend ses flots plus lents.
Ce bourreau de la Perse, entouré de décombres,
Semblait ne vouloir plus régner que sur des ombres.

HORMISDAS, voulant encore interrompre.

Je jure...

BINDOÈS continue.

Oserait-il nier tous ces forfaits?
Des milliers de témoins inondent son palais.
Ces regards irrités que son orgueil affronte,
Semblent l'accuser tous, et lui demander compte
Du sang qu'il a versé, des biens qu'il a ravis...

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Oui, dans tous nos regards ses forfaits sont écrits.

UNE AUTRE.

Il m'a ravi mon fils!

UNE AUTRE.

Il a tué mon père!

UNE AUTRE.

De la clarté des cieux il a privé mon frère!

BINDOÈS.

Mais j'admire surtout qu'usurpant nos lauriers,
Il vienne nous parler de ses exploits guerriers!
A l'entendre, lui seul défendant nos limites,

A vaincu les Romains, les Turcs, les Dilimnites :
C'est un héros!... qui? lui! monarque d'un sérail,
D'un troupeau de flatteurs brillant épouvantail,
Contre ses sujets seuls lui qui tirant l'épée,
Dans le sang ennemi ne l'a jamais trempée!
De quoi nous ont servi tes exploits prétendus?
Des Turcs à tes sujets qu'importent les tributs?
Que nous importeraient ceux de toute la terre,
Si tu dévores seul tous les fruits de la guerre;
Si l'or de nos voisins, de tant de sang payé,
Se perd, comme le nôtre, à ton luxe employé;
Si nos champs ravagés et nos villes désertes,
Sous le poids des succès, ne sentent que des pertes;
Si l'esclavage enfin, la misère et le deuil,
Environnent le char qui traîne ton orgueil!
Est-ce donc pour toi seul qu'existe la patrie?
Va, tyran, plus semblable aux tigres d'Hyrcanie
Qu'aux autres habitans de tes tristes états,
Tu n'es plus rien pour nous; le nom seul d'Hormisdas
Fait frissonner ton peuple armé pour ton supplice :
Ton règne a fait du ciel accuser la justice;
Il faut l'absoudre enfin; il faut venger nos lois,
Et par un grand exemple épouvanter les rois.

(Toute l'assemblée se lève en signe d'approbation.)

HORMISDAS.

Quoi! vous applaudissez à ce chef régicide!
Je vois tous mes sujets complices d'un perfide!

BINDOÈS.

Complices! de ce nom oses-tu les flétrir?
Quand on juge un tyran, l'ardeur de le punir
Fait des imitateurs, et non pas des complices.

HORMISDAS.

Faut-il que tant d'audace échappe à mes supplices!
O ciel! ce n'est qu'en toi que je puis espérer!
Le malheur me réduit enfin à t'implorer!
Dieu puissant! sois sensible à mon premier hommage!
Arme-toi de ta foudre, et venge ton image!

BINDOÈS.

Amis, vous l'entendez : il n'a plus que des vœux
Pour nuire à ses sujets, il les tourne contre eux;
Son courroux impuissant, mais toujours sanguinaire,
Ne pouvant le lancer, invoque le tonnerre.

HORMISDAS, dans la dernière fureur.

Oui, je l'invoque, traître, et...

(Apercevant Busurge, qui accourt avec précipitation.)

Dieu!.. Busurge!..

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BUSURGE.

BINDOÈS, apercevant Busurge.

CIEL!..

BUSURGE.

Oui, c'est Busurge, amis.

BINDOÈS, courant au devant de Busurge.

Vénérable mortel!
Qui vous rend à nos vœux? vous que la Perse entière
A pleuré...

BUSURGE.

Je revois, je bénis la lumière,
En venant dans ce lieu, jadis tant redouté,
Respirer avec vous l'air de la liberté.
Sans doute un si beau jour est un jour de clémence:
Sans doute Hormisdas....

BINDOÈS.

Quoi! vous prenez sa défense,
Vous, Busurge!...

BUSURGE.

A mon âge, hélas! à l'amitié
Pardonnez ma faiblesse: il me fut confié;
J'élevai son enfance, et, quoi qu'il ait pu faire,

Je ne puis oublier qu'en un temps plus prospère
Je l'appelai mon fils.

BINDOÈS.

Ce fils fut un ingrat :
Ah ! vous nous rappelez son plus noir attentat!
Ces soins mêmes, ces soins, qu'en vain à son enfance
Vous avez prodigués, appellent la vengeance
Qu'une aveugle pitié veut détourner de lui :
Formé par un tel maître, il serait aujourd'hui
L'idole des Persans, si, dans son âme impure,
Le crime n'était pas le vœu de la nature.
Il fut vingt ans despote, et l'on ne vit jamais
La vertu succéder à vingt ans de forfaits.
Pouvez-vous croire encor que son charme le touche ?
Elle a jadis en vain parlé par votre bouche.
Quel garant avez-vous que son cœur moins pervers...

BUSURGE, vivement.

Il était sur le trône, alors.... il est aux fers!...
Les leçons que sans fruit autrefois j'ai dictées,
Dans l'horreur d'un cachot aujourd'hui répétées,
Vont plus profondément se graver dans son cœur;
On ne méprise point les leçons du malheur.
Enfin, puisqu'il souscrit à votre vœu suprême...

BINDOÈS.

Lui!... que nous dites-vous?...

BUSURGE.

Ce qu'il m'a dit lui-même.

HORMISDAS.

Busurge, c'en est trop; cessez de m'avilir :
Je puis perdre mon sceptre, et non pas le flétrir :
A mon peuple, qui? moi! jurer obéissance!
Moi, reconnaître en lui la suprême puissance!
Moi, renoncer au trône!... ah! connais mieux un roi.

BUSURGE.

Ciel!

HORMISDAS.

Je suis Hormisdas. Le trône est tout pour moi.
Ou le trône ou la mort....

BINDOÈS.

Il s'est jugé lui-même :
Vous l'entendez, Busurge?....

BUSURGE.

Ah! ma honte est extrême!
Avec lui renfermé sous ces affreuses tours,
J'eus pitié de son sort : voulant sauver ses jours,
Je lui fais entrevoir qu'un repentir sincère
Pourra du peuple encor désarmer la colère :

Son superbe courroux écoute mes avis :
Je le quitte; il promet qu'ils vont être suivis;
Seul, au milieu de vous, il demande à se rendre,
Et c'est pour vous braver!...J'accours, c'est pour entendre!..
Je ne survivrai point à cet horrible aveu :
Rendez-moi ma prison, je vais mourir... Adieu!...

(Il sort.)

BINDOÈS.

Ainsi de son orgueil l'inflexible démence
De Busurge lui-même a lassé la clémence!
De quels forfaits, tyran, n'es-tu pas convaincu,
Quand la vertu rougit de t'avoir défendu?

HORMISDAS.

Va, c'est du crime seul que j'attends ma vengeance:
Varame...

BINDOÈS.

O ciel! quel bruit!... et quel guerrier s'avance?

SARAME.

Une escorte le suit.

BINDOÈS.

Est-ce une trahison?...

HORMISDAS.

Ah! peut-être...

BINDOÈS.

En mon cœur je ne sais quel soupçon
S'élève....

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, VARAME, TROUPE DE GUERRIERS.

VARAME.

Mes amis, reconnaissez Varame.

BINDOÈS, avec inquiétude.

Que vient-il annoncer ?...

HORMISDAS.

L'espoir naît dans mon âme.

VARAME.

Eh quoi! de mon abord moins surpris qu'inquiets,
Vous craignez ma présence, et vous restez muets.
Je sais qu'aux yeux du peuple on m'a peint comme un traître;
J'accours vous détromper, et vous m'allez connaître.
Cher Bindoès, j'arrive au pied de ces remparts;
Vous y verriez déjà flotter mes étendards;
Lâchement outragé, dans ma juste colère,
J'allais, en me vengeant, venger la Perse entière;
Mais j'apprends qu'Hormisdas est tombé sous vos coups :
De ce triomphe heureux mon cœur serait jaloux,
Si ce cœur n'eût voulu que punir un outrage :

Mais j'aime ma patrie; et si votre courage,
Plus prompt, m'a devancé dans mes hardis projets,
J'aurai la gloire au moins d'assurer vos succès.

BINDOÈS, embrassant Varame.

Je te rends grâce, ô ciel! ma patrie est sauvée.

HORMISDAS.

O destin! ta vengeance est enfin achevée!

VARAME continue.

Nos guerriers, qui d'abord s'armaient pour un affront
Qu'ils voulaient effacer par un châtiment prompt,
Vers un plus noble objet ont tourné leur courage:
Ils veulent que la Perse, achevant son ouvrage,
Reprenne enfin son lustre et sa félicité,
Sous l'empire des lois et de la liberté.
Quel que soit à nos yeux l'éclat qui le renomme,
Ils veulent que jamais la volonté d'un homme
N'enchaîne un seul instant la volonté de tous.
Ils veulent qu'Hormisdas, enfin, dont le courroux
Autant que de sujets peut compter de victimes,
Aille sur l'échafaud expier tous ses crimes.

BINDOÈS.

Leurs vœux seront remplis; son supplice est tout prêt.

VARAME.

Et qui pourrait encor suspendre son arrêt!

Il l'a trop mérité ; sur sa coupable tête
Il est temps que des lois le glaive tombe.....

BINDOÈS.

Arrête !
Le crois-tu donc puni s'il ne fait que mourir ?
C'est peu de cesser d'être, un tyran doit souffrir ;
Et voici le supplice auquel, par mon organe,
D'une commune voix la Perse le condamne :
« Que dans ses yeux cruels un fer ardent plongé
« Du jour, par ses forfaits si long-temps outragé,
« Lui ravisse à jamais la clarté bienfaisante. »
Ainsi nous vengerons cette foule innocente
D'infortunés Persans qu'un supplice pareil,
Par son ordre, a privés de l'aspect du soleil.

(S'adressant à l'assemblée.)

Peuple, à ce jugement si quelqu'un est contraire,
Si la peine lui semble injuste ou trop sévère,
Qu'il se lève.....

(Tous restent immobiles.)

Tyran, ton arrêt est porté :
Leur silence te dit que tu l'as mérité :
Va le subir ; retourne en ta prison profonde,
Et de ton souffle impur ne souille plus le monde.

HORMISDAS.

Mon sort est donc rempli : mais toi, peuple odieux,

Tremble! je vis encore : de mes horribles vœux
Je vais lasser le ciel, et ma haine éternelle
Dévoue à tous les maux ta race criminelle :
Je ne pourrai les voir, mais je les apprendrai,
Ma chute en sera cause, et je la bénirai.

(On l'entraîne.)

BINDOÈS.

Amis, ne craignez point les maux qu'il nous présage;
Le ciel ne s'ouvre point aux accens de la rage.
Le tyran est puni. Vive la liberté!
Que ce cri généreux partout soit répété;
Que le peuple assemblé fasse entendre lui-même
Sur ce grand changement sa volonté suprême :
Qu'il choisisse les chefs qui doivent gouverner;
Nous, fidèles aux lois qu'il voudra se donner,
Quelles que soient ces lois, amis, jurons d'avance,
Jurons au vœu du peuple entière obéissance.
Nous qui l'avons vengé, ne le trahissons pas;
Et, pour faire oublier le règne d'Hormisdas,
Par une prompte paix rassurant la patrie,
Que la vengeance expire avec la tyrannie.

FIN DE LA TRAGÉDIE D'HORMISDAS.

MUTIUS SCÉVOLA,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de la République, le 27 juillet 1793.

A LA

Citoyenne Beaufort.

J'ai balancé long-temps avant de vous offrir l'hommage de cette tragédie : Dédier **Mucius Scévola** *à l'auteur du roman de Zilia, de l'idylle sur l'Absence, de l'idylle aux Violettes !... je craignais d'effaroucher les Graces ; mais en me rappelant l'Héroïde de Sapho, en relisant surtout celle de Lucrèce, je me suis dit : La Muse de Beaufort est amie de Melpomène, & je vous ai dédié* **Mucius Scévola.**

Luce.

Digitized by Google

Google

PRÉFACE.

Malgré le favorable accueil que cette tragédie a reçu du public, je ne crains point de dire que les circonstances où elle a été jouée ont nui beaucoup à son succès. Alors dominait une classe d'ultra-révolutionnaires, qui, dès la première représentation, s'indignèrent des applaudissemens du public, et résolurent de faire tomber la pièce, ou du moins d'en arrêter la représentation. S'ils réussirent dans ce dernier projet, ils furent bien trompés dans le premier; car ce fut à la quatrième représentation qu'on cessa de jouer *Mutius*, et à la troisième, l'affluence des spectateurs était telle, qu'ils occupaient jusqu'aux places de l'orchestre. Mais, malgré le suffrage constant et unanime d'un public impartial, malgré l'autorité même de la Convention nationale, qui avait compris *Mutius Scévola* dans le petit nombre des pièces patriotiques qu'on devait jouer pendant le

temps de la fédération, les acteurs se laissèrent intimider par les murmures de certains individus, qui allaient partout répétant que la tragédie de *Mutius Scévola* n'était point à la hauteur des circonstances; que la générosité de Porsenna était un scandale; que Mutius n'était qu'un modéré, et qu'enfin, pour que la pièce fût à l'ordre du jour, il fallait que l'un accablât d'injures l'ennemi qui lui rendait sa liberté et s'engageait encore à respecter désormais celle de sa patrie, et que l'autre s'enfuît épouvanté des menaces d'un homme dont la vie était entre ses mains. Enfin, le temps de la fédération écoulé, la tragédie de *Mutius Scévola* fut reprise; mais on ne tarda pas à la suspendre de nouveau, d'après les observations d'un journaliste : depuis, elle n'a point reparu.

Aujourd'hui que les esprits sont plus calmes, je la livre à l'impression avec quelques légers changemens. Content d'avoir trouvé dans l'histoire un sujet vraiment républicain, je n'ai point prétendu en faire une pièce révolutionnaire : j'ai osé croire que l'amour de la liberté et la haine

de la tyrannie étaient tracés dans les rôles de Junie et de Mutius Scévola avec une énergie à laquelle la feinte modération de Porsenna ne faisait rien perdre de son effet; que Mutius devait quitter Porsenna avec fierté, mais sans l'insulter, et qu'enfin Porsenna lui-même, en se retirant pénétré des vertus de Mutius et de Junie, et en disant :

« Je ne veux plus combattre un peuple que j'admire, »

offrait un dénouement aussi théâtral et non moins flatteur pour les Romains que s'il fût parti en disant : « *Je m'enfuis parce que j'ai peur.* » Que le public juge.

N. B. Je ne rappellerai point ici ce que j'ai emprunté ou imité du Scévola de du Ryer, tragédie en cinq actes; je me suis fait un devoir dans le temps de reconnaître les obligations que j'avais à cet auteur, dont j'ai tâché de rajeunir plusieurs beautés.

PERSONNAGES.

MUTIUS SCÉVOLA, amant de Junie.
PORSENNA, roi d'Étrurie.
ARONS, prince du sang de Porsenna.
JUNIE, fille de Brutus.
FULVIE, confidente de Junie.
MARCILE, officier toscan.
Gardes.
Soldats toscans.

La scène est dans le camp de Porsenna, sous les murs de Rome.

MUTIUS SCÉVOLA.

ACTE I.

Le théâtre représente le camp de Porsenna.

SCÈNE I.

PORSENNA, ARONS.

PORSENNA.

Oui, je sais ce qu'on doit au grand nom de Tarquin,
A son rang, à sa gloire, à son malheur enfin;
Je sais qu'on a blessé l'honneur du diadème,
Et que venger un roi, c'est me venger moi-même.
Aussi Rome voit-elle au pied de ses remparts
De Porsenna vainqueur flotter les étendards;
Aussi moi-même, Arons, exposant ma couronne,
J'ai voulu de Tarquin reconquérir le trône;
Et, dans ce même instant, à l'insu des Romains,
Deux de mes légions, par de secrets chemins,
S'avancent vers le pont défendu par Horace.

Déjà même peut-être on a surpris la place,
Ou si ce coup hardi ne l'a fait succomber,
Que j'ordonne l'assaut, et ses murs vont tomber.

ARONS.

Et pourquoi différer cet ordre salutaire
Qu'implorent avec moi tous les rois de la terre?
Pourquoi, lorsque les dieux ont remis en vos mains
La foudre destinée à punir les Romains,
Et qu'un assaut peut seul renverser ses murailles,
User votre victoire en stériles batailles?
Pourquoi ces révoltés respirent-ils encor?
De vos justes fureurs n'arrêtez point l'essor;
On risque sa vengeance en la voulant trop lente:
Détruisez, détruisez cette ville insolente:
Écrasé sous ses murs, et dans son sang noyé,
Que le Romain apprenne au Toscan effrayé
Qu'il n'est point de pardon pour un peuple rebelle.

PORSENNA.

Tu parles en guerrier que transporte un beau zèle;
Mais avec plus de calme un prince doit agir:
Il faut soumettre Rome et non l'anéantir.
Quand on veut sur un peuple assurer son empire,
Souvent c'est peu de vaincre; Arons, il faut séduire;
C'est le grand art des rois: une feinte douceur

Prépare les lauriers cueillis par la valeur.
Feignons donc la clémence ; et pour Tarquin lui-même,
Ne jetons point dans Rome un désespoir extrême.
Si l'on peut obliger les ennemis des rois
A rentrer sous le joug de leurs premières lois ;
Si pour les engager à réparer leur crime
C'est assez sous leurs pas que j'entr'ouvre l'abîme,
Pourquoi, par un assaut trop fécond en malheurs,
Irais-je, déployant d'inutiles rigueurs,
Ruiner de Tarquin le superbe héritage?
Fier du sanglant honneur d'avoir servi sa rage,
Et d'un funeste affront vengeur infructueux,
Offrirais-je à ce roi déjà trop malheureux,
Pour empire un amas de cendre et de décombres?
Tarquin veut-il, jaloux de régner sur des ombres,
De ses propres états dévorer les lambeaux,
Et s'asseoir sur un trône entouré de tombeaux?
Penses-tu qu'à ce prix?....

ARONS.

Oui, je connais son âme.
Oui, Tarquin tout entier au courroux qui l'enflamme,
Aime mieux pour tout bien, conservant sa fierté,
Un peuple anéanti qu'un peuple révolté.
Mais de tous ces délais qu'attend votre indulgence?

Pensez-vous les forcer à la reconnaissance,
Et réconcilier Rome avec les Tarquins?
C'est connaître bien mal ces fiers républicains.
Que n'avez-vous pu voir toute leur insolence,
Quand le nouveau sénat m'admit en sa présence,
Moi, votre ambassadeur, moi que les droits du sang
Appellent à l'honneur de votre auguste rang!
Ces vils usurpateurs, quoique sans diadème,
Sans aucun attribut de la grandeur suprême,
Parurent à mes yeux en me dictant leurs lois,
Comme un conseil de dieux, faits pour juger les rois.
Vous savez leur réponse, et quel serment impie
Jusqu'au dernier soupir à leur serment les lie.
Ah! si votre clémence encor peut se flatter
De fléchir leur orgueil, ou bien de le dompter,
Songez que dans ces murs un père, ah! jour *horrible!*
Un père d'un front calme et d'une âme insensible,
Sur la tête des siens essayant sans pudeur
Le glaive qu'usurpa son délire imposteur,
De deux fils qu'il aimait ordonna le supplice:
De ce crime inouï Rome entière est complice.
Et, si pour nous servir renaissait un Titus,
Vous verriez aussitôt reparaître Brutus.
Tout mort qu'il est, Brutus contre nous les anime,

Et du fond de la tombe il leur souffle le crime.
Horace, Mutius, tous marchent à sa voix;
Tous jurent en son nom d'exterminer les rois.
C'est pour vous, pour Tarquin, c'est pour la paix du monde,
Que je veux qu'au forfait la vengeance réponde;
Ou du moins attendez, seigneur, pour pardonner,
Que Rome à vos genoux vienne se prosterner.
C'est quand un plein succès assure notre gloire,
Que la clémence a droit d'attendrir la victoire.
Pour être généreux, pour l'être impunément,
Hâtez, seigneur, hâtez le fortuné moment
Où ce peuple, abjurant une insolence vaine,
Viendra, le front baissé, redemander sa chaîne.
Ordonnez pour demain cet assaut glorieux
Qui doit faire tomber ces murs audacieux.
Que les traîtres, partout voyant fondre l'orage,
Frémissent, incertains où porter leur courage,
Et sous le fer vengeur tremblant ou foudroyés,
Demain qu'ils ne soient plus, ou qu'ils soient à vos pieds.

PORSENNA.

Enfin à tes raisons je vois qu'il faut me rendre,
Arons, et dès demain.... Mais que vient-on m'apprendre?

SCÈNE II.

PORSENNA, ARONS, MARCILE.

ARONS.

C'est un nouveau succès, je le lis dans ses yeux.

MARCILE, à Porsenna.

Oui, seigneur, et peut-être en ce moment heureux
Rome...

ARONS, vivement.

Que dis-tu? Rome...

PORSENNA.

Oh! ciel! Eh bien!

MARCILE.

Peut-être,
De Rome en ce moment, seigneur, vous êtes maître.

ARONS.

Tu te vantais pourtant, peuple ingrat et pervers,
Que les dieux à ton joug destinaient l'univers!
(A Marcile.)
Mais poursuis....

MARCILE.

Au moment où deux de nos cohortes
S'avançaient vers le pont pour surprendre leurs portes,

Les Romains qui croyaient qu'un effort plus hardi
Arrêterait soudain notre élan refroidi,
Au lieu de nous attendre ont fait une sortie.
Par ce choc imprévu loin d'être ralentie,
Notre ardeur le soutient; on combat, et long-temps
Mars qui protége encor ses coupables enfans,
Tenant entre eux et nous la balance incertaine,
Semble à regret trahir la liberté romaine.

ARONS, avec impatience.

Mais enfin...

MARCILE.

Mais enfin nos efforts redoublés
Forcent les ennemis, par le nombre accablés,
De céder lentement; et bientôt, vers la ville,
A pas précipités ils cherchent un asile.
On est à leur poursuite...

ARONS.

Ah! permettez, seigneur,
Que j'aille seconder leur généreuse ardeur.
Eh! qui d'un tel affront consolerait ma gloire,
S'ils remportaient sans moi cette belle victoire?

PORSENNA, à Arons, qui sort.

Va, cours, pour se fixer la victoire t'attend;
Va lui prêter ton bras et reviens triomphant.

SCÈNE III.

PORSENNA, MARCILE.

PORSENNA.

Ainsi, tu crois...

MARCILE.

Seigneur, la déroute est entière;
Des plus braves d'entre eux les corps jonchent la terre.
Mais, parmi les guerriers qu'elle a déjà perdus,
Rome surtout regrette un héros, Mutius,
Dont l'audace, aux périls trop bien accoutumée,
D'incroyables récits chargeait la renommée.
A peine du carnage on donnait le signal,
Il avait disparu. Dans ce moment fatal,
On a pris hors des murs une dame romaine.

PORSENNA.

Une Romaine !

MARCILE.

Au camp par mon ordre on l'amène.

PORSENNA.

Mais sans doute fidèle à mes lois, à l'honneur,
On aura respecté son sexe et son malheur.

MARCILE.

N'en doutez point, seigneur... elle approche.

SCÈNE IV.

PORSENNA, MARCILE, JUNIE, FULVIE, GARDES.

PORSENNA, à Junie.

Madame,
Que tout cet appareil n'alarme point votre âme.

JUNIE.

Mon sexe, Porsenna, t'abuse, je le voi;
Tu penses qu'interdite au seul aspect d'un roi,
Une femme à tes pieds va tomber suppliante;
Tu veux me rassurer : faveur humiliante!
N'outrage point mon sexe, en feignant d'être humain:
Je suis enfant de Rome; et, comme tout Romain,
Je t'aborde sans peur, je te parle sans feinte;
Et c'est aux tyrans seuls à connaître la crainte.

PORSENNA.

L'infortune a des droits que je sais respecter,
Mais quand elle est modeste; et tu fais éclater
Un orgueil...

JUNIE.

Cet orgueil sied à ton ennemie :
Devant un roi surtout il convient à Junie.

PORSENNA.

A Junie ! ô ciel ! toi, la fille de Brutus,
D'un traître....

JUNIE.

Punis-moi ; ses torts sont mes vertus.
Romaine, comme lui je hais la tyrannie ;
J'aime la liberté, j'adore ma patrie.
Frappe, te dis-je !... Eh quoi ! tu parais hésiter !
Tu soutiens un tyran, et n'oses l'imiter !

PORSENNA.

Non, Porsenna n'a point une âme aussi barbare ;
Non, ce n'est point la mort qu'ici l'on te prépare :
J'estime tes vertus ; j'aime cette fierté
Qui ne sait point fléchir devant l'adversité ;
Je t'admire et te plains. Mais, réponds-moi, Junie :
Quand le sort à mes coups livre enfin ta patrie,
Quand Rome va périr, quels plus heureux destins
Te font, pour te sauver, tomber entre mes mains ?

JUNIE.

Pour me sauver ! Crois-tu que, chez toi fugitive,
La fille de Brutus à son pays survive ?

Lorsque tes légions, complices des tyrans,
Levèrent contre nous leurs étendards sanglans,
Absente de nos murs et du monde ignorée,
Dans un temple voisin je vivais retirée.
Là, j'apprends qu'un héros, l'honneur du nom romain,
Mutius, mon amant, frappé d'un trait soudain,
Est tombé sous ces murs, témoins de sa vaillance.
Je pleurais son trépas, j'invoquais la vengeance :
C'est là qu'on m'a saisie, au moment où mes vœux
Pour Rome et contre toi sollicitaient les dieux.

PORSENNA.

Et les dieux ont puni tes vœux illégitimes!

JUNIE.

Les dieux plus justement choisissent leurs victimes.

PORSENNA.

Mais ce peuple dont rien n'étonne la fierté,
Tu sais qu'enfin...

JUNIE.

Je sais qu'il veut la liberté;
Et je sais, quelque orgueil qu'un vain succès t'inspire,
Que tu n'as point vaincu tant qu'un Romain respire.

PORSENNA.

Je ne puis dans tes maux t'envier cet espoir,
De stériles souhaits ne peuvent m'émouvoir.

Vainqueur et tout puissant, Porsenna les oublie ;
Et, voulant te prouver qu'il estime Junie,
Ne laisse ta personne en garde qu'à ta foi.

JUNIE.

Et ce garant aussi te répond mieux de moi
Que tes fers, tes cachots, et ton armée entière.

PORSENNA, aux gardes qui ont amené Junie.

Vous, oubliez ici que Brutus fut son père;
Dans la tente voisine accompagnez ses pas;
Mais qu'on la laisse libre, et que tous mes soldats
Partout avec respect accueillent sa misère.

JUNIE.

Adieu : de cet accueil je pourrais être fière,
Si tu n'étais l'ami, le soutien des tyrans.

(Elle sort avec Fulvie.)

SCÈNE V.

PORSENNA, MARCILE.

PORSENNA.

Je reste confondu : ces nobles sentimens,
Sa vertu, sa fierté.... quel peuple, cher Marcile!
Ah! ne nous flattons point d'un triomphe facile :
Nous devons nous attendre aux plus hardis complots;

Quel Romain oserait n'être point un héros,
Lorsque le sexe même, ailleurs faible et timide,
Sous le glaive ennemi montre une âme intrépide?
Mais qu'entends-je? je vois dans un tumulte affreux
Refluer vers le camp mes bataillons nombreux.....

MARCILE.

Arons vient.

SCÈNE VI.

PORSENNA, MARCILE, ARONS.

PORSENNA.

Eh bien! Rome?....

ARONS.

Elle nous brave encore;
Un dieu semble veiller sur ces murs que j'abhorre.
Quand je vous ai quitté pour voler aux remparts,
Les ennemis fuyaient; nos brillans étendards
Arborés sur le pont, où régnait l'épouvante,
Agitaient dans les airs leur pourpre triomphante.
A ce signal de mort, d'un pas encor plus prompt,
Les Romains ont gagné l'extrémité du pont;
Tout tremble: on les poursuit, on court, on est dans Rome.

PORSENNA.

Et qui donc à vos mains a pu ravir?....

ARONS.

Un homme.

PORSENNA.

Qu'entends-je! un homme....

ARONS.

Un seul, doutez de mon récit;
Je ne le croirais pas, si quelqu'un me l'eût dit;
Je le rends plus croyable en vous nommant Horace.
Vous connaissiez déjà sa force, son audace;
Dès qu'il vit des Romains les bataillons pressés,
Rentrer, saisis d'effroi, dans leurs murs menacés,
Terrible, il se retourne; il exhorte, il conjure;
Il menace, il frémit, il nomme l'un parjure,
L'autre ingrat, l'autre lâche, et de la liberté
Le nom même sans fruit est vingt fois répété:
Horace reste seul.

PORSENNA.

Quoi!

ARONS.

Le péril l'enflamme;
Horace seul résiste, et comme si son âme

Eût porté Rome entière, et qu'elle eût recueilli
La force et la valeur de ceux qui l'ont trahi,
Tandis que par son ordre une main plus fidèle
Sous ses pas triomphans rompt le pont qui chancelle,
Il s'avance vers nous : d'un regard furieux
Il parcourt en vainqueur nos rangs victorieux,
Insulte à nos guerriers, provoque les plus braves,
Vous appelle tyran, et nous traite d'esclaves,
Vante enfin son pays, ses lois, sa liberté,
Et flatte Rome encor de l'immortalité.
A cet excès d'audace, interdite, étonnée,
La valeur des Toscans resté comme enchaînée ;
Et d'abord suspendu, leur généreux courroux
Rougissait sur un seul d'épuiser tous ses coups ;
Respectant d'un héros le courageux délire,
Moi-même quelque temps je m'arrête et l'admire....
Mais enfin plus honteux qu'un seul, nous bravant tous,
Semble enchaîner le sort qui combattait pour nous,
C'est à qui sous ses pas entr'ouvrira sa tombe ;
On veut fondre sur lui... le pont s'affaisse et tombe...
Lui, toujours intrépide, et plus fier d'un succès
Qui des murs qu'il défend nous interdit l'accès,
Sur les flots mugissans promène un œil tranquille :
« *Dieu du Tibre, dit-il, tu seras mon asile :*

« *Dans ton sein libre encor reçois ton défenseur :* »
A ces mots il s'élance....

PORSENNA.

Et le Tibre en fureur
N'a point dans son triomphe englouti ce rebelle !

ARONS.

Le Tibre lui prépare une palme plus belle :
Tandis que nos guerriers de rage frémissans,
Au rivage attachés, de leurs traits impuissans
Poursuivent sur les eaux leur victime échappée,
Horace, se jouant de leur fureur trompée,
Nage tranquillement vers le bord opposé ;
Et de son bouclier, mollement balancé,
Des flots respectueux gouvernant l'équilibre,
Il semble être le dieu qui règne sur le Tibre.
Enfin il a rejoint les Romains, trop heureux
Que le sublime effort d'un chef si généreux
Ait pu d'un jour encor retarder leur supplice !
Car j'espère qu'enfin votre prompte justice
Va lancer tous ses traits sur ce peuple odieux,
Enivré d'un succès que condamne les dieux,
Et dont l'orgueil publie insolemment qu'un homme
A suffi pour nous vaincre, et pour défendre Rome.

PORSENNA.

Demain, Arons, demain l'assaut sera livré.
Mais, pour te consoler de ton espoir frustré,
Apprends que Mutius a mordu la poussière;
Apprends que dans mon camp Junie est prisonnière.

ARONS.

La fille de Brutus!

PORSENNA.

Elle-même.

ARONS.

O bonheur!
Le ciel est juste enfin, et vous devez, seigneur,
La punir des forfaits d'un trop coupable père.

PORSENNA.

Dis plutôt que je dois adoucir sa misère :
Si nous lançons la foudre, à l'exemple des dieux,
Quand l'orage est passé, soyons clémens comme eux.
Mon intérêt d'ailleurs m'invite à l'indulgence;
Sur les Romains Junie a beaucoup d'influence;
J'espère en profiter.... Mais allons préparer
L'assaut qu'à son réveil le jour doit éclairer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

JUNIE, seule.

Toi que le ciel créa pour le bonheur du monde,
De gloire et de vertus source à jamais féconde,
Fléau de tous les rois, idole de Brutus,
Pour qui seule j'ai pu survivre à Mutius,
Auguste liberté! descends dans ton empire!
Viens t'asseoir sur ces murs qu'un tyran veut détruire:
Par ton aspect sacré ranime tes enfans:
Que tes saintes fureurs, que tes feux tout puissans,
Des dieux lents à frapper assurant les oracles,
Étonnent le Toscan par de nouveaux miracles!
Pour sauver Rome enfin, dans ce fatal moment,
Donne à tous les Romains le cœur de mon amant.

SCÈNE II.

JUNIE, FULVIE.

FULVIE, accourant avec précipitation.

Madame....

JUNIE.

Quel transport! Qu'annonce-t-il, Fulvie?

FULVIE.

Un bonheur que Junie eût payé de sa vie.

JUNIE.

O ciel! Rome est donc libre! ah! pourquoi Mutius;....

FULVIE.

Mutius est vivant.

JUNIE, se laissant tomber sur Fulvie.

Je ne me soutiens plus;
O Rome! ô ma patrie! ah! pardonne à ma joie!
C'est un libérateur que le ciel te renvoie.
Où l'as-tu vu, Fulvie?

FULVIE.

Il est au camp.

JUNIE.

Grands dieux!
Il est donc prisonnier.

FULVIE.

Il est libre.

JUNIE.

En ces lieux !
Ah ! tes yeux abusés ont cru le voir, peut-être.

FULVIE.

Non, je l'ai vu lui-même, et, pour le reconnaître,
Il m'eût suffi de voir sa profonde douleur
Lorsqu'il eut par ma bouche appris votre malheur.

JUNIE.

Mais que prétend-il faire ?

FULVIE.

Il a changé ses armes,
Et d'un soldat toscan....

JUNIE.

O mortelles alarmes !
Qui ? lui se déguiser ! pourquoi ?

FULVIE.

Pour nous sauver.

JUNIE, d'un ton sévère.

Qu'oses-tu dire ?

FULVIE.

A peine il a pu l'achever,
Cet aveu qui nous blesse, et que dément sa gloire.

JUNIE.

Pour nous sauver, dis-tu?

FULVIE.

Je le dis sans le croire.

JUNIE.

Non, tu ne l'as point vu; non, jamais Mutius
Par un déguisement n'eût flétri ses vertus.
Lui, se cacher, Fulvie! Et dans quels lieux encore!
Parmi ses ennemis! dans un camp qu'il abhorre!
Lui! ceindre un bras romain d'un bouclier toscan,
Et devoir son salut à l'erreur d'un tyran!
Ah! c'est trop faire injure à l'amant de Junie!
Ton œil trompé n'a vu qu'un malfaisant génie,
Qui, jaloux d'un héros digne de mes regrets,
A cru souiller son ombre en imitant ses traits.
Reviens, ô Mutius! mais reviens magnanime,
Toujours Romain, toujours digne de mon estime:
Ou, si je ne dois pas te revoir sans rougir,
Rentre dans le tombeau d'où l'on te fait sortir;
Laisse-moi le bonheur d'adorer ta mémoire;
J'aime mieux te pleurer que de pleurer ta gloire.
Mais que vois-je? est-ce un songe?

SCÈNE III.

JUNIE, MUTIUS, en habit de Toscan.

MUTIUS, s'avançant avec empressement.

ô Junie ! est-ce toi?

JUNIE, l'arrêtant.

Ah ! plutôt est-ce toi, Mutius? réponds-moi :
Je ne te connais point sous ces honteuses armes.

MUTIUS.

Quoi ! ton cœur?.....

JUNIE.

Réponds-moi : dissipe mes alarmes.
Qui peut justifier ce vil déguisement?

MUTIUS.

Le nom de Mutius, le nom de ton amant;
Le plus noble dessein que l'audace d'un homme
Aura jamais conçu pour le salut de Rome.
Peut-être une heure encore, et je suis immortel!
Mais ta présence, hélas! rend cet effort cruel!
O Dieux qui m'ordonnez de sauver ma patrie,
Ah! pourquoi dans ces lieux ai-je revu Junie!

JUNIE.

Ciel! qu'entends-je? à ton tour voudrais-tu m'insulter!

Tu voles à la gloire, et je puis t'arrêter!
Junie empêcherait une belle entreprise!
Ah! bien plus que d'amour, de gloire elle est éprise!
Montre-moi le péril, j'y précède tes pas:
Te faut-il tout mon sang? te faut-il mon trépas?
Te faut-il immoler.... jusqu'à mon amour même?
Parle, et tu connaîtras à l'instant si je t'aime.

MUTIUS.

Apprends donc.... ; mais ici puis-je te révéler!...

JUNIE.

Sans craindre un œil perfide, ici tu peux parler;
J'ai ma foi pour prison; et, libre et respectée,
J'erre par tout le camp sans être suspectée.
Porsenna de ses soins honore mon malheur.

MUTIUS.

Porsenna! ciel!

JUNIE.

Pourquoi ce transport de fureur?

MUTIUS.

Oses-tu des Tarquins flatter le vil complice?

JUNIE.

Je ne le flatte point, mais je lui rends justice;
Je dirai plus, je plains ce prince malheureux,
N'étant point un tyran, de combattre pour eux.

MUTIUS.

Tu le plains ! moi je viens, plus juste en ma furie,
Et sensible au malheur de ma seule patrie,
Je viens armé d'un fer....

JUNIE.

Qu'entends-je, justes dieux !

MUTIUS.

Je viens l'assassiner. Juge donc en ces lieux
Si je dois m'applaudir de retrouver Junie.

JUNIE.

A cet aveu terrible, interdite, saisie,
J'admire avec horreur ton sublime attentat.
Écoute, Mutius, si le bien de l'état,
Si le salut de Rome attend ce sacrifice,
Je n'examine rien ; il faut qu'il s'accomplisse.

MUTIUS.

Il s'accomplira donc !....

JUNIE.

Mais.....

MUTIUS.

Écoute à ton tour :
Avant l'heure où la nuit vient remplacer le jour,
Si Rome ne reçoit un renfort qu'elle espère,
Demain la liberté disparaît de la terre.

Demain Tarquin vainqueur, dans nos murs abattus,
Viendra fouler aux pieds la cendre de Brutus.
Jusqu'ici nos soldats ont, à force d'audace,
Abusé l'ennemi sur l'état de la place :
Leur courage est encore au-dessus de leurs maux;
Mais la guerre est pour eux le moindre des fléaux :
Plus terrible que Mars, la hideuse Famine,
De ses traits lents, mais sûrs, les atteint et les mine.
Ceux-ci meurent : ceux-là prolongent leurs tourmens
Par le mortel appât des plus vils alimens.
Le mal croît d'heure en heure, et les fréquens ravages
Frappent l'œil attristé par d'affreuses images.
Là, voulant à son père offrir un faible appui,
Le fils se traîne, tombe, et meurt auprès de lui.
Ici l'enfant exhale une vie éphémère
Sur le sein desséché de sa mourante mère.
Rome enfin ne présente à l'œil épouvanté
Qu'un immense désert de spectres habité.
Du peuple cependant l'indomptable courage
Soutient l'excès des maux par l'excès de la rage,
Et l'on n'entend encore, en cette extrémité,
Qu'un cri ! *La mort ! la mort ! ou bien la liberté !*
On a vu des vieillards, étouffant la nature,
A nos jeunes guerriers offrir pour nourriture

D'un corps jadis nerveux les membres languissans,
Et d'un sang refroidi les restes impuissans;
Fiers de donner encore un prix à leur faiblesse,
Et d'expier ainsi le tort de leur vieillesse.

JUNIE.

O liberté!

MUTIUS.

Frappé d'un dévoûment si beau,
J'ai voulu l'effacer par un effort nouveau;
Et comme, en me voyant employer l'artifice,
Un vil soupçon pouvait flétrir mon sacrifice,
Au sénat assemblé j'expose mon dessein:
On admire, on frémit: le seul nom d'assassin
Effarouche d'abord et suspend le suffrage:
Mais de la liberté l'infaillible naufrage,
Rome entière ou détruite, ou rendue à Tarquin...
Ce nom seul a fixé le sénat incertain;
Contre un tyran vainqueur tout paraît légitime,
Et l'on approuve enfin le choix de ma victime.
Pour seconder ma fuite et mon déguisement,
On résout une attaque, et moi-même à l'instant
Je me joins aux guerriers que commandait Horace:
Sur le pont quelque temps je soutiens son audace;
Mais au milieu du choc je disparais soudain,

Et le bruit de ma mort, que je sème à dessein,
Favorisant encor mon utile imposture,
J'emprunte des Toscans et l'habit et l'armure;
Et, le combat fini sans être reconnu,
Je pénètre en leur camp, avec eux confondu.

JUNIE.

Ah! celui qui forma ce complot magnanime,
Quel qu'en soit le succès, méritait mon estime;
Et, si tu n'avais pas le secret de mon cœur,
Junie en ce moment nommerait son vainqueur.
Mais quel est ton espoir? le meurtre d'un seul homme
Peut t'immortaliser, mais ne sauve pas Rome.

MUTIUS.

Il la venge du moins; que dis-je? la terreur
Va de nos ennemis enchaîner la fureur.
Un tyran qui succombe est un exemple utile,
Et la chute d'un seul en épouvante mille.

JUNIE.

Ah! je crains bien plutôt que ce coup généreux,
Accablant Rome encor d'ennemis plus nombreux,
De la cendre d'un seul mille autres ne renaissent!

MUTIUS.

Et doutes-tu, dis-moi, si mille reparaissent,

Qu'autant de Mutius, ardens à leur trépas,
Ne naissent de mon sang, et n'imitent mon bras?

JUNIE.

Mais d'un prix moins cruel si, payant la victoire,
On pouvait sauver Rome et contenter ta gloire,
Voudrais-tu?....

MUTIUS.

Tout mon sang coulerait par mes mains,
Si mon sang suffisait pour sauver les Romains.

JUNIE.

Avant donc de courir à ce péril extrême,
Souffre pour toi, pour moi, pour Porsenna lui-même,
Que sur son âme au moins j'essaye le pouvoir
Que la raison, l'honneur, l'intérêt peut avoir:
C'est un léger retour que ma reconnaissance
Croit devoir aux égards qu'a pour moi sa clémence:
Souffre enfin, puisqu'en toi l'ardeur de nous venger
Éteint le sentiment de ton propre danger,
Souffre que mon amour, plus tendre ou plus timide,
S'il faut te perdre, hélas! au moins ne t'y décide
Qu'après s'être assuré qu'il n'est aucun moyen
D'empêcher ton trépas que doit suivre le mien.

MUTIUS.

Ah! que fais-tu, Junie? épargne ma faiblesse;

Mon plus grand ennemi, crois-moi, c'est ma tendresse ;
Ne la réveille point : laisse agir ma fureur ;
Porsenna des Romains se croit déjà vainqueur ;
Tu ne le vaincras pas par de vaines paroles.

JUNIE.

Eh bien ! il sera temps alors que tu l'immoles.

MUTIUS.

Mais songe que l'honneur....

JUNIE.

Au pur sang de Brutus,
Va, tu peux confier l'honneur de Mutius.

MUTIUS.

Eh bien donc !... mais, hélas ! le dois-je, ô ma patrie !...
Pourrait-on te trahir en cédant à Junie !

JUNIE.

On vient : fuis :

MUTIUS.

Songe au moins que je n'ai rien promis ;
Si je vois ma victime, à Rome j'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

PORSENNA, JUNIE, SUITE DE PORSENNA.

PORSENNA.

(à ses gardes.) (Fulvie sort.)

Éloignez-vous : Junie, on t'a sans doute instruite
A quelle extrémité ta patrie est réduite :
Par la faim épuisée et vide de guerriers,
Elle offre à ma valeur de faciles lauriers,
Et l'assaut général, qui pour demain s'apprête,
De ses murs ébranlés m'assure la conquête.
Mais, avant de donner cet ordre rigoureux
Qui livre tout un peuple au sort le plus affreux,
Ton vainqueur, oubliant un superbe langage,
De son estime encor veut te donner un gage.
Retourne dans ces murs ; engage les Romains
A prévenir des maux terribles et certains.
Dis-leur que, menacés d'une ruine entière,
Ils n'ont plus qu'un moment pour fléchir ma colère ;
Que demain le soleil ne luira plus pour eux ;
Qu'aujourd'hui je leur offre un pardon généreux,
S'ils rentrent sous le joug du pouvoir légitime.

JUNIE.

Porsenna, si tu crois me prouver ton estime

En daignant me choisir pour un pareil emploi,
En ne l'acçeptant pas je m'acquitte envers toi.

PORSENNA.

Quoi!....

JUNIE.

Si je l'acceptais, je serais la première
A combattre le vœu de ta clémence altière.
Soulevant les Romains contre un joug détesté,
Ma voix ne tonnerait que pour la liberté.
Je les conjurerais, par l'ombre de mon père,
De penser qu'en leurs mains est le sort de la terre;
Et, voyant sous leurs pas l'abîme s'entr'ouvrir,
Je leur crîrais encor *de vaincre ou de mourir!*
Porsenna, je te dois quelque reconnaissance;
Je veux, pour m'acquitter, éclairer ta vengeance,
Et peut-être pour toi, plus que pour les Romains,
J'ose combattre ici tes projets inhumains.

PORSENNA.

Comment?....

JUNIE.

Écoute moi : je plaide pour ta gloire.
Porsenna, ne crois point qu'une injuste victoire
Soit un titre d'honneur pour la postérité;
Le véritable honneur n'est que dans l'équité:

Et cependant ce roi qui, par Rome elle-même,
Se faisait pardonner la puissance suprême,
Contre un peuple allié s'arme, imprudent vengeur
D'un féroce assassin, d'un vil usurpateur.
Et tu ne diras pas que ma haine exagère;
Ces noms lui sont donnés par l'Italie entière.
Tu sais quel attentat à ce monstre inhumain
Du trône qu'il réclame a frayé le chemin :
Vois ce tyran banni, pour qui ton zèle brille,
Assassiner un roi qui lui donna sa fille;
Vois sa barbare épouse, au meurtre l'excitant,
Sur le corps de son père, encor tout palpitant,
L'œil en feu, le front pâle et la bouche écumante,
Terrible, et d'une main de sang toute fumante,
Agiter ses coursiers, qui, d'horreur frémissant,
Refusent de fouler ce cadavre sanglant;
Tandis que sa fureur, digne des Euménides,
Presse leurs nobles flancs d'aiguillons parricides.
Un règne commencé sous cet auspice affreux
Ne dut être tissu que de jours désastreux.
Aussi ce règne impie, annoncé par le crime,
Ne démentit jamais sa source illégitime;
Et, d'un sceptre de fer accablant son pays,
Tarquin le gouverna comme il l'avait acquis.

Enfin d'un sang impur l'opprobre héréditaire
A passé dans le fils pour le malheur du père;
Et la mort de Lucrèce, éveillant les Romains,
Mit le comble et le terme aux forfaits des Tarquins;
Et, quand de leur aspect Rome, purgeant le Tibre,
A borné sa vengeance au bonheur d'être libre,
Porsenna, qui devait d'un tyran détesté
Approuver le premier l'exil trop mérité,
Porsenna, son complice, et bientôt sa victime,
De Rome en sa faveur perd l'amour et l'estime,
Et pense, de Tarquin en s'annonçant l'appui,
Venger l'honneur des rois que ce monstre a flétri.

PORSENNA.

Si tu n'écoutais point une aveugle colère,
Junie, à ce tableau, pour Tarquin si sévère,
J'en pourrais opposer un plus intéressant;
Je te peindrais l'éclat d'un règne florissant,
Son nom craint, respecté dans toute l'Italie,
Par d'utiles travaux votre Rome embellie,
Ces murs, qui, par ses soins rendus plus orgueilleux,
La défendent encor; ces canaux merveilleux,
Dont le cours invisible épure sa surface;
Ce Capitole enfin, dont le front nous menace,
Cet Olympe nouveau, digne rival des cieux,

Et cependant ce roi qui, par Rome elle-même,
Se faisait pardonner la puissance suprême,
Contre un peuple allié s'arme, imprudent vengeur
D'un féroce assassin, d'un vil usurpateur.
Et tu ne diras pas que ma haine exagère;
Ces noms lui sont donnés par l'Italie entière.
Tu sais quel attentat à ce monstre inhumain
Du trône qu'il réclame a frayé le chemin :
Vois ce tyran banni, pour qui ton zèle brille,
Assassiner un roi qui lui donna sa fille;
Vois sa barbare épouse, au meurtre l'excitant,
Sur le corps de son père, encor tout palpitant,
L'œil en feu, le front pâle et la bouche écumante,
Terrible, et d'une main de sang toute fumante,
Agiter ses coursiers, qui, d'horreur frémissant,
Refusent de fouler ce cadavre sanglant;
Tandis que sa fureur, digne des Euménides,
Presse leurs nobles flancs d'aiguillons parricides.
Un règne commencé sous cet auspice affreux
Ne dut être tissu que de jours désastreux.
Aussi ce règne impie, annoncé par le crime,
Ne démentit jamais sa source illégitime;
Et, d'un sceptre de fer accablant son pays,
Tarquin le gouverna comme il l'avait acquis.

Enfin d'un sang impur l'opprobre héréditaire
A passé dans le fils pour le malheur du père;
Et la mort de Lucrèce, éveillant les Romains,
Mit le comble et le terme aux forfaits des Tarquins;
Et, quand de leur aspect Rome, purgeant le Tibre,
A borné sa vengeance au bonheur d'être libre,
Porsenna, qui devait d'un tyran détesté
Approuver le premier l'exil trop mérité,
Porsenna, son complice, et bientôt sa victime,
De Rome en sa faveur perd l'amour et l'estime,
Et pense, de Tarquin en s'annonçant l'appui,
Venger l'honneur des rois que ce monstre a flétri.

PORSENNA.

Si tu n'écoutais point une aveugle colère,
Junie, à ce tableau, pour Tarquin si sévère,
J'en pourrais opposer un plus intéressant;
Je te peindrais l'éclat d'un règne florissant,
Son nom craint, respecté dans toute l'Italie,
Par d'utiles travaux votre Rome embellie,
Ces murs, qui, par ses soins rendus plus orgueilleux,
La défendent encor; ces canaux merveilleux,
Dont le cours invisible épure sa surface;
Ce Capitole enfin, dont le front nous menace,
Cet Olympe nouveau, digne rival des cieux,

Où vos fiers sénateurs siégent parmi les dieux.
Et quand ces monumens, qu'éleva son génie,
N'auraient pas à vos yeux absous la tyrannie,
Le caractère auguste, imprimé sur son front,
Devait le garantir du plus léger affront.

JUNIE.

Plus son rang fut sacré, plus Tarquin fut coupable,
Et la seule vertu doit être inviolable.

PORSENNA.

Ainsi les rois flétris d'un opprobre éternel....

JUNIE.

Ainsi que le forfait l'opprobre est personnel.

PORSENNA.

Cependant les Romains, dans leur vaste délire,
Du monde, au nom des dieux, revendiquant l'empire,
Tyrans de tous les rois, qu'ils appellent tyrans,
Et sous un nom modeste habiles conquérans,
Ont levé contre nous l'étendard fanatique
De cette liberté, plus que nous despotique:
Et, trompant nos sujets qu'ils ne pourraient dompter,
A nos droits les plus saints ils osent attenter.

JUNIE.

A vos droits!... Porsenna, je pourrais te répondre...
Mais je veux t'éclairer, et non pas te confondre:

J'atteste ici les dieux, que jamais les Romains
N'ont prétendu blesser les droits des souverains;
Que de la liberté, parmi nous adorée,
La chaîne est volontaire autant qu'elle est sacrée.
Rome sait qu'ébloui de son éclat nouveau,
Le monde n'est point mûr pour un destin si beau;
Qu'effrayé de ses droits, osant à peine y croire,
Plus d'un peuple aime mieux le repos que la gloire.
Tant qu'une longue erreur fait respecter leurs lois,
Rome avec ses tyrans ne confond point les rois.
Si le peuple n'a point créé votre puissance,
Le peuple la consacre au moins par son silence.
Mais le jour n'est pas loin, et tu dois le prévoir,
Où, las d'aliéner le souverain pouvoir,
Éclairé par la Grèce, encouragé par Rome,
Tout peuple rougira de dépendre d'un homme;
Et de la liberté l'arbre majestueux,
Étendant par degrés ses rameaux généreux,
Respecté par le temps, affermi par l'orage,
Couvrira l'univers de son auguste ombrage.

PORSENNA.

Ainsi, dans l'avenir portant vos vœux hardis,
Vous croyez déjà voir tous les peuples séduits
Abjurer leurs sermens, leurs usages antiques,

Et briser l'heureux joug de nos lois pacifiques,
Pour une liberté qui, sous un nom brillant,
Trouble tout, sert d'égide au vice triomphant.....

JUNIE.

N'outrage pas du moins cette liberté sainte,
Que tu ne connais point, ou viens dans cette enceinte;
Contemple ces Romains que tu voudrais flétrir;
Vois-les pour leur pays toujours prêts à mourir,
Amis de la justice et des vertus tranquilles,
Exempts d'ambition, de discordes civiles,
Sévères dans leurs mœurs, aimant la pauvreté,
Et chérissant surtout la douce égalité:
Parmi de tels héros la liberté dut naître,
Et c'est à ces seuls traits qu'on doit la reconnaître.
Grâce au ciel les Romains justes et vertueux,
N'ont point souillé le don qu'ils ont reçu des dieux.
Puissent leurs descendans suivre, émules fidèles,
D'un pas religieux leurs traces immortelles!
Puissent-ils, admirés du reste des humains,
Pleins de ce feu sacré qui fait les grands destins,
Fiers de créer leurs lois, aussi fiers de les suivre,
En vrais républicains toujours dignes de vivre,
Ne jamais oublier, dans leur prospérité,
Que cette liberté, qui nous a tant coûté,

N'emprunte que des cieux ses vives étincelles,
Brille avec les vertus, et s'éclipse avec elles.

PORSENNA.

Mais songe que demain mes bataillons vainqueurs
Vont foudroyer l'idole et ses adorateurs.

JUNIE, d'un air satisfait.

Oui, je sais que la foudre en ce moment s'apprête.
Porsenna, crains les dieux! ils menacent ta tête.

PORSENNA.

Par ce présage vain penses-tu m'alarmer?

JUNIE.

Crains les dieux, Porsenna : laisse-toi désarmer;
Ce conseil t'est donné par la reconnaissance.

PORSENNA.

Non, je n'écoute plus que ceux de la vengeance.

SCÈNE V.

PORSENNA, JUNIE, ARONS.

ARONS.

Vos ordres sont remplis et sous leurs étendards
Les Toscans assemblés attendent vos regards.
Paraissez : votre aspect va ranimer encore
La belliqueuse ardeur qui déjà les dévore.

PORSENNA.

(à Junie.)

Je te suis ;... aux Romains, crois-moi, ne pense plus.

JUNIE, à part.

Qui? moi! Qu'oses-tu dire?... O honte!... O Mutius!
Ah! combien ma pitié te paraîtrait coupable!

(à Porsenna.)

Oublier les Romains! si tu m'en crois capable,
Je n'attends plus de toi qu'une seule faveur;
Prouve-moi ton estime en me perçant le cœur.

PORSENNA.

Ah! c'est trop abuser de ma faiblesse extrême!
En voulant t'honorer je m'avilis moi-même.
Allons, plus de délai, plus de pardon : demain,
Tu ne vanteras pas l'orgueil du nom romain.

Il sort avec Arons.

SCÈNE VI.

JUNIE, seule.

Va, toi-même bientôt :.... oui, ce dernier outrage
Du joug de ses bienfaits à la fin me dégage.
J'ai voulu le sauver, il veut se perdre; eh bien!
Dût tout mon sang couler et se mêler au tien,
Mutius, c'en est fait; viens, ta victime est prête :

A ton glaive vengeur j'abandonne sa tête ;
Je te rends à la gloire ; et mon cœur irrité
Sent presque des remords de t'avoir arrêté.

SCÈNE VII.

JUNIE, MUTIUS.

JUNIE.

Tu peux frapper.

MUTIUS.

J'y cours.

JUNIE.

Arrête...

MUTIUS.

Eh quoi ! Junie...

JUNIE.

Un moment :

MUTIUS.

Un moment peut perdre ma patrie.

JUNIE.

Hélas !

MUTIUS.

O ciel ! des pleurs échappent de ses yeux !
Ah ! fuyons !

JUNIE.

Mutius fuit mes derniers adieux!

MUTIUS.

Je les crains.

JUNIE.

Ne crains rien : l'amour est faible, il pleure;
Mais la gloire l'emporte... Oui, que Porsenna meure!
De ton sang et du mien paie un si noble effort.
Mais choisis mieux l'instant, et ne perds point ta mort.
Tu vas frapper un roi, quand d'une armée entière
Il oppose à tes coups l'invincible barrière!

MUTIUS.

Est-il pour ma fureur un plus heureux instant?
C'est tandis qu'il parcourt d'un regard triomphant
Ces esclaves nombreux déchaînés contre Rome,
Qu'il faut le voir tomber sous le fer d'un seul homme:
C'est tandis qu'il sourit à leur féroce ardeur,
Que, d'un air satisfait et d'un ton de vainqueur,
Il annonce l'assaut qui pour demain s'apprête,
Et qu'il ose de Rome espérer la conquête,
Que je veux foudroyer cet insolent espoir,
Et punir le tyran qui l'a pu concevoir.

JUNIE.

Mais au moins, songe....

MUTIUS.

Songe, ô ma chère Junie!
Que de sa mort dépend le sort de la patrie;
Que notre liberté, l'ouvrage de nos mains,
L'unique espoir, le dieu de tous les vrais Romains,
Si j'hésite un instant, peut nous être ravie;
Et vois de quels effets mon audace est suivie:
Immobile témoin du meurtre de son roi,
Vois tout le camp pâlir et d'horreur et d'effroi;
Vois Tarquin rugissant fuir, et dans sa furie
Briser les fers qu'en vain forgea sa main impie;
Vois-le de cour en cour, mendiant des mépris,
De son sceptre usurpé promener les débris,
Et fatiguer encor de sa plainte inutile
Les rois qui, plus prudens, respectent une ville
Où leur perte est jurée, où dans nos mains le fer
Est un foudre caché qui frappe avant l'éclair.

JUNIE.

Mais sais-tu bien?...

MUTIUS

Je sais que par d'affreux supplices
D'un triomphe si beau j'achète les délices;
Je sais, et c'est pour moi le plus affreux de tous,
Que Junie elle-même éprouvera les coups
Dont les Toscans bientôt puniront mon courage;

Mais qu'il me sera doux en épuisant leur rage,
De dire : « Le tyran est tombé sous ma main !
Peuple esclave! à ces coups reconnais un Romain! »
Et pour toi quel triomphe, en voyant Rome libre,
De dire : « Mutius est la gloire du Tibre! »
Que les tyrans sur nous épuisent tous leurs coups!
On ne sent point la mort en des momens si doux.
Je bénis à présent le sort qui nous rassemble :
Nous mourrons, je le sais, mais nous mourrons ensemble;
Mais nous mourrons vengés, mais nos yeux expirans
Verront couler le sang, les pleurs de nos tyrans;
Et nous serons, mourant au sein de la victoire,
Au défaut de l'hymen, couronnés par la gloire!

JUNIE.

Eh! qui résisterait à ces discours brûlans?
Je reconnais ta voix et tes divins élans,
Liberté! c'en est fait : tout cède à ton génie;
L'âme de Mutius a passé dans Junie.
Va, cours, pour ton pays ta gloire est de mourir :
La mienne est d'avoir pu t'aimer et de souffrir.

MUTIUS.

Adieu, je vais frapper. Sois Romaine, Junie;
Ne vois plus Mutius, ne vois que la patrie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

JUNIE, seule, errant d'un air inquiet.

Tout est tranquille encor... tout, excepté mon cœur...
Du plus tendre penchant, toi, qui le rends vainqueur,
Ciel ! remplis-le du moins si bien de sa victoire
Qu'il ne murmure plus d'une pénible gloire !
Vains souhaits ! je sens trop que ce cœur partagé
De l'amour par la gloire est mal dédommagé.
Par ce cruel effort quand je t'ai satisfaite,
Rome, n'attends de moi qu'une joie imparfaite :
Et l'amour et l'honneur m'animaient tour à tour ;
L'honneur a triomphé, laisse gémir l'amour.
Ah ! s'il n'avait fallu que m'immoler moi-même !
Mais, hélas ! au supplice envoyer ce que j'aime !

SCÈNE II.

JUNIE, FULVIE.

JUNIE.

Eh bien?

FULVIE.

Le coup fatal n'est point encor porté.
D'un cortége nombreux le tyran escorté
A su de votre amant tromper la noble attente :
En ce moment, madame, il rentre dans sa tente.

JUNIE.

Mais que fait Mutius?...

FULVIE.

Il attend qu'en ces lieux
Porsenna contre nous vienne implorer les dieux.
C'est là qu'il doit offrir un sacrifice impie;
Mutius veut soudain que tout son sang l'expie.
C'est là que d'un trait sûr son bras va le frapper;
Et sa victime enfin ne lui peut échapper.

JUNIE.

On vient : c'est Porsenna. Fuyons, chère Fulvie,
Et demandons aux dieux, vengeurs de ma patrie,

Qu'ils daignent, confirmant leurs oracles sacrés,
Favoriser des coups qu'eux seuls ont inspirés.

SCÈNE III.

PORSENNA, ARONS.

ARONS.

Ah! secondez enfin l'ardeur qui me dévore,
Et pour vaincre, seigneur, n'attendez point l'aurore.
La gloire nous appelle, allons, marchons soudain,
Et ne différons plus un triomphe certain.

PORSENNA.

J'aime ce noble élan de ta vertu guerrière;
Mais un moment encor souffre qu'on le modère:
Et pour en assurer les effets glorieux,
Offrons en ce lieu même un sacrifice aux dieux.

ARONS.

Les dieux ont-ils besoin de nos vains sacrifices?
A qui punit le crime ils sont toujours propices.

PORSENNA.

Souvent ces dieux jaloux signalent leur pouvoir
En confondant, Arons, un légitime espoir.
Que dis-je? leur courroux, si j'en crois leurs ministres,
Déjà laisse entrevoir des présages sinistres.

ARONS.

Seigneur, lorsque aujourd'hui des généreux Toscans
Vos augustes regards ont parcouru les rangs,
Avez-vous remarqué leur contenance fière,
Leurs yeux étincelans d'une noble colère,
Leurs fronts impatiens de ceindre des lauriers,
Et leur marche intrépide et leurs accens guerriers?
Ah ! sans vous alarmer de frivoles images,
Sans consulter les dieux, croyez-en ces présages.
Quoi ! du sein palpitant des plus vils animaux
Sortirait le secret ou des biens ou des maux !
Quoi ! d'un timide oiseau l'essor lent ou rapide
Règlerait le destin d'un guerrier intrépide !
Ah ! gardons-nous, seigneur, par un culte odieux,
D'avilir à la fois les mortels et les dieux !
Ou du moins si le peuple, avide de chimères,
Veut adorer encor ces absurdes mystères,
Respectons son erreur, mais sans la partager :
Pour qui ne le craint point, il n'est point de danger.
Je consens qu'à genoux le stupide vulgaire
Implore par des cris le succès d'une guerre ;
Mais moi, pour triompher, je ne veux que mon bras,
Et pour moi la valeur est le dieu des combats.

PORSENNA.

La valeur même, Arons, veut être secondée,
Et pour craindre les dieux n'est jamais dégradée.
La foudre peut frapper les fronts les plus altiers :
Elle n'a pas toujours respecté les lauriers.
Que te dirai-je enfin ? ce culte, ces mystères,
Sont des erreurs, aux rois, de tout temps nécessaires.
Si le peuple est crédule, il en obéit mieux,
Et les rois ne sont craints que quand on craint les dieux.
C'est la religion qui soutient ma couronne,
Et l'autel en tombant ferait crouler le trône.
Modérez donc, Arons, ce zèle trop ardent,
Et devant mes guerriers, surtout soyez prudent.
Ils viennent ; c'est à nous à leur donner l'exemple ;
Songeons qu'en ce moment chacun d'eux nous contemple.

SCÈNE IV.

(Les soldats de Porsenna arrivent des deux côtés du théâtre; Mutius est confondu parmi eux ; on apporte un trépied sur lequel le feu sacré est allumé.)

PORSENNA, ARONS, MUTIUS, SUITE.

MUTIUS, à part, apercevant Porsenna et Arons, qui ont à peu près le même costume.

Que vois-je ?... Qui des deux ?...

(Il veut questionner ceux qui l'entourent, et il s'arrête.)

Dieux ! conduisez mon bras !

(Voyant Porsenna s'avancer et étendre ses mains vers le ciel.)

Écoutons !....

PORSENNA.

Roi des rois ! arbitre des combats,
Grand Jupiter ! ô toi qui du céleste empire
Promènes tes regards sur tout ce qui respire,
Des perfides Romains le crime a dû frapper
Ces regards éternels qu'on ne saurait tromper :
Alliés de Tarquin, les Toscans plus fidèles
Sont armés pour l'aider à dompter ces rebelles.

MUTIUS, à part, et d'un air égaré.

C'est lui-même....

PORSENNA continue.

Déjà par des succès nombreux
Toi-même as couronné nos efforts glorieux :
Mais bravant ton courroux, Rome dans son naufrage
Lutte encor, Dieu puissant ! achève ton ouvrage !

MUTIUS, prêt à s'élancer.

Frappons....

ARONS.

Oui, si tu veux conserver tes autels,
Par un terrible exemple étonne les mortels,
Et songe qu'en laissant avilir ton image,
Toi-même tu perdrais tes droits à notre hommage.

MUTIUS, à part.

Ah! voilà ma victime! oui ce ton orgueilleux
Me décèle un tyran....

ARONS, s'adressant aux soldats.

Vous qui plus que les dieux,
Par vos succès passés, par cette ardeur nouvelle
Qui déjà sur vos fronts, dans vos yeux étincelle,
D'un triomphe complet nous assurez l'honneur,
Braves soldats, c'est vous qu'invoque ma valeur.
Vous allez recueillir le fruit de vingt batailles;
Demain marchez à Rome; ébranlez ses murailles;
Et détruisant un peuple et sans frein et sans foi,
Montrez que les Toscans savent chérir leur roi.

MUTIUS, s'élançant et frappant Arons.

Leur roi!.... Meurs, Porsenna!

(Frémissement d'indignation.)

ARONS.

O dieux!

PORSENNA.

Ciel! qu'on l'arrête,
Soldats!

MUTIUS, se laissant saisir et désarmer tandis qu'on emporte Arons.

Rome est contente, et je t'offre ma tête.

PORSENNA, aux soldats qui emportent Arons.

Ah ! si l'on peut encor le ravir au tombeau,
Que vos soins, de ses jours rallumant le flambeau,
Nous rendent un héros....

MUTIUS.

Ton espérance est vaine,
Va, le trait est mortel, j'en atteste ma haine.
(aux Toscans.)
Soldats, c'est un Romain qui frappe de tels coups;
A l'audace d'un seul reconnaissez-les tous;
Et ne vous flattez plus d'un succès impossible :
Qui veut mourir ou vaincre est toujours invincible.

PORSENNA.

Tremble, vil assassin!

MUTIUS.

Je triomphe.

PORSENNA.

A mes yeux!
Traître ! qui donc es-tu?

MUTIUS.

Mutius.

PORSENNA.

Justes dieux!
Mutius est vivant! horrible perfidie!
Ah! sans doute... Courez, amenez-moi Junie.

MUTIUS.

Ah! ne l'accuse point; son ordre souverain
A long-temps retardé mon généreux dessein.

PORSENNA.

Elle en était instruite! elle était ta complice,
Lorsque je lui tendais une main protectrice!
L'ingrate!... Mais bientôt... De ton forfait, crois-moi,
Tu ne jouiras pas.

MUTIUS.

J'en jouis malgré toi.
Va, tu peux te livrer à toute ta furie,
J'ai rempli mon destin, j'ai vengé ma patrie.

SCÈNE V.

PORSENNA, MUTIUS, JUNIE.

JUNIE, sans voir Porsenna.

Mutius, est-il vrai? le tyran....

MUTIUS.

Il n'est plus.

JUNIE.

Que vois-je! Porsenna!

MUTIUS.

Porsenna!

JUNIE.

Mutius,
Qu'as-tu fait?

PORSENNA.

A mon nom tu te troubles, perfide,
Et ton courroux déçu regrette un régicide.

MUTIUS.

Et qui donc est tombé sous mes coups?

JUNIE.

O regret!
Ton glaive mal conduit n'a frappé qu'un sujet!

PORSENNA.

Et toi, Junie, aussi tu conspirais ma perte!

JUNIE.

Je l'ai dû; cependant de la tombe entr'ouverte,
Que n'ai-je point tenté pour détourner tes pas?
J'ai reculé l'instant marqué pour ton trépas;
Quand du courroux des dieux je menaçais ta tête,
Des dieux dont je crus être un plus sûr interprète,
Mon zèle de ses coups voulait te préserver.

PORSENNA.

Ah! par ce vain détour ne crois pas le sauver!

JUNIE.

Le sauver? Porsenna, tu connais mal Junie.

MUTIUS.

Oui, j'ai commis un crime, il faut que je l'expie;
De ce bras indigné l'erreur fixe mon sort;
Frappe, tyran! tu vis, j'ai mérité la mort.

PORSENNA.

Je vais donc te servir en pressant ton supplice;
Mais Junie en ces lieux n'est point ton seul complice;
Traître, nomme-les tous, ou par d'affreux tourmens...

MUTIUS.

Je ris de ta menace en de pareils momens;
Songe donc que je meurs victime volontaire,
Et quand on sait mourir, on sait aussi se taire.

PORSENNA.

Voyons s'il soutiendra ce front audacieux:
Qu'on apprête le fer; qu'on allume les feux.

MUTIUS, plongeant sa main dans le feu sacré.

Tiens, vois, tyran!

PORSENNA, frémissant d'horreur.

O dieux!

JUNIE, avec un cri étouffé.

Soutenez ma constance.

PORSENNA.

C'en est trop! qu'on l'arrache à sa propre vengeance!

MUTIUS, tandis qu'on retire sa main des flammes.

Non, laissez-moi punir cette infidèle main...
Romain, je sais agir et souffrir en Romain.

PORSENNA.

Eh quoi! d'un œil serein, d'un front inaltérable!...
Ah! ce trait inouï me confond et m'accable.
Honteux de mes fureurs, forcé de l'admirer.
C'est moi qui suis vaincu!

(A Mutius.)

Tu viens de m'éclairer;
Ton intrépidité, plus grande que ton crime,
A te récompenser force enfin ta victime.
Sois libre, Mutius.

MUTIUS.

Qu'entends-je?

JUNIE.

Justes dieux!

MUTIUS.

Tu peux....

PORSENNA.

Oui, Mutius, sois libre,

(Prenant la main de Junie, qu'il joint à celle de Mutius.)

Et sois heureux.
Je ne suis que clément en te laissant la vie,
Mais je suis généreux en te rendant Junie.

MUTIUS.

Par ce double bienfait ne crois pas me tenter :
De l'ami des Tarquins je ne puis l'accepter ;
Mais tu dois obtenir de ma reconnaissance
L'aveu que ne m'eût point arraché ta puissance :
Apprends donc que, tout prêts à marcher sur mes pas,
Trois cents jeunes Romains ont juré ton trépas ;
Que tous doivent tenter cette illustre conquête,
Et que leurs traits cachés n'en veulent qu'à ta tête ;
Près de toi, dans ton camp, à toute heure, un poignard
Dirigé vers ton cœur l'atteindra tôt ou tard ;
Telle est la guerre, enfin, que, fidèle à sa haine,
Déclare à Porsenna la jeunesse romaine.

PORSENNA.

L'accueil que tu reçois leur fera voir assez
Que je ne tremble point pour mes jours menacés ;
Mais, dussent tous les rois m'accuser de faiblesse,
Je ne résiste plus au pouvoir qui me presse.
Un peuple où l'on immole à l'intérêt de tous
Et les biens les plus chers et les nœuds les plus doux,
Ou même quand ces traits sont lancés par Junie,
L'amour est moins puissant que ne l'est la patrie ;
Ce peuple, je le sens, devait être excepté :
Il est né pour la gloire et pour la liberté.

Je cède donc aux dieux sauveurs de cet empire,
Je cède à vos vertus que malgré moi j'admire,
Et, voulant d'un seul mot combler tous vos souhaits,
Je m'éloigne de Rome, et demande la paix.

JUNIE.

Qu'a-t-il dit? Ciel! O Rome!

MUTIUS.

O prodige incroyable!

JUNIE.

Quoi! de tant de sagesse un roi serait capable!

MUTIUS.

La paix, que tu consens enfin à demander,
Le sénat a, lui seul, le droit de l'accorder.
Je vais auprès de lui te servir d'interprète,
Et de tes légions annoncer la retraite :
Porsenna, tes bienfaits n'avaient pu me fléchir;
Ce bras qui me restait brûlait de te punir;
Le devoir me forçait d'être ingrat; ta clémence
Me force au doux plaisir de la reconnaissance.
Tu quittes nos remparts, Rome est libre; à ce prix
Je bénis mon erreur, et mes vœux sont remplis.

FIN DU PREMIER VOLUME.

BIBLIOTECA · PALLI-GHESI · 22303

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

NOTICE SUR LUCE DE LANCIVAL. . . . . j

DISCOURS PRONONCÉS SUR LA TOMBE DE LUCE DE LANCIVAL. . . . . xvij

Discours de M. Deguerle. . . . . *Ib.*

Discours de M. Lacretelle. xx

Discours de M. Roger. . . . . xxiij

POÉSIES SUR LA MORT DE LUCE DE LANCIVAL. xxx

ACHILLE A SCYROS, poëme. 1

Dédicace à M. H. J. Schimmelpenninck. 3

Avertissement mis au devant de la seconde édition. 5

Préface. 13

CHANT PREMIER. 33

Notes du chant premier. 47

CHANT SECOND. 53

Notes du chant second. 69

CHANT TROISIÈME. 71

Notes du chant troisième. 85

CHANT QUATRIÈME 87

Notes du chant quatrième. 103

CHANT CINQUIÈME. 109

Notes du chant cinquième. 123

CHANT SIXIÈME. 125

Notes du chant sixième. 143

Pages

HECTOR, tragédie. 145
Préface. 147

VARIANTES ET FRAGMENS TRADUITS OU IMITÉS D'HOMÈRE. 255

HORMISDAS, tragédie. 263
Avertissement. 265
A Laure Brack. 267

MUTIUS SCÉVOLA, tragédie. 323
A la citoyenne Beaufort. 325
Préface. 327

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PORSENNA, aux soldats qui emportent Arons.

Ah ! si l'on peut encor le ravir au tombeau,
Que vos soins, de ses jours rallumant le flambeau,
Nous rendent un héros....

MUTIUS.

Ton espérance est vaine,
Va, le trait est mortel, j'en atteste ma haine.
(aux Toscans.)
Soldats, c'est un Romain qui frappe de tels coups;
A l'audace d'un seul reconnaissez-les tous;
Et ne vous flattez plus d'un succès impossible :
Qui veut mourir ou vaincre est toujours invincible.

PORSENNA.

Tremble, vil assassin!

MUTIUS.

Je triomphe.

PORSENNA.

A mes yeux!
Traître ! qui donc es-tu?

MUTIUS.

Mutius.

PORSENNA.

Justes dieux!
Mutius est vivant! horrible perfidie!
Ah! sans doute... Courez, amenez-moi Junie.

MUTIUS.

Ah! ne l'accuse point; son ordre souverain
A long-temps retardé mon généreux dessein.

PORSENNA.

Elle en était instruite! elle était ta complice,
Lorsque je lui tendais une main protectrice!
L'ingrate!... Mais bientôt... De ton forfait, crois-moi,
Tu ne jouiras pas.

MUTIUS.

J'en jouis malgré toi.
Va, tu peux te livrer à toute ta furie,
J'ai rempli mon destin, j'ai vengé ma patrie.

SCÈNE V.

PORSENNA, MUTIUS, JUNIE.

JUNIE, sans voir Porsenna.

Mutius, est-il vrai? le tyran....

MUTIUS.

Il n'est plus.

JUNIE.

Que vois-je! Porsenna!

MUTIUS.

Porsenna!

JUNIE.

Mutius,
Qu'as-tu fait?

PORSENNA.

A mon nom tu te troubles, perfide,
Et ton courroux déçu regrette un régicide.

MUTIUS.

Et qui donc est tombé sous mes coups?

JUNIE.

O regret!
Ton glaive mal conduit n'a frappé qu'un sujet!

PORSENNA.

Et toi, Junie, aussi tu conspirais ma perte!

JUNIE.

Je l'ai dû; cependant de la tombe entr'ouverte,
Que n'ai-je point tenté pour détourner tes pas?
J'ai reculé l'instant marqué pour ton trépas;
Quand du courroux des dieux je menaçais ta tête,
Des dieux dont je crus être un plus sûr interprète,
Mon zèle de ses coups voulait te préserver.

PORSENNA.

Ah! par ce vain détour ne crois pas le sauver!

JUNIE.

Le sauver? Porsenna, tu connais mal Junie.

MUTIUS.

Oui, j'ai commis un crime, il faut que je l'expie;
De ce bras indigné l'erreur fixe mon sort;
Frappe, tyran! tu vis, j'ai mérité la mort.

PORSENNA.

Je vais donc te servir en pressant ton supplice;
Mais Junie en ces lieux n'est point ton seul complice;
Traître, nomme-les tous, ou par d'affreux tourmens...

MUTIUS.

Je ris de ta menace en de pareils momens;
Songe donc que je meurs victime volontaire,
Et quand on sait mourir, on sait aussi se taire.

PORSENNA.

Voyons s'il soutiendra ce front audacieux:
Qu'on apprête le fer; qu'on allume les feux.

MUTIUS, plongeant sa main dans le feu sacré.

Tiens, vois, tyran!

PORSENNA, frémissant d'horreur.

O dieux!

JUNIE, avec un cri étouffé.

Soutenez ma constance.

PORSENNA.

C'en est trop! qu'on l'arrache à sa propre vengeance!

MUTIUS, tandis qu'on retire sa main des flammes.

Non, laissez-moi punir cette infidèle main:..
Romain, je sais agir et souffrir en Romain.

PORSENNA.

Eh quoi! d'un œil serein, d'un front inaltérable!...
Ah! ce trait inouï me confond et m'accable.
Honteux de mes fureurs, forcé de l'admirer.
C'est moi qui suis vaincu!

(A Mutius.)

Tu viens de m'éclairer;
Ton intrépidité, plus grande que ton crime,
A te récompenser force enfin ta victime.
Sois libre, Mutius.

MUTIUS.

Qu'entends-je?

JUNIE.

Justes dieux!

MUTIUS.

Tu peux....

PORSENNA.

Oui, Mutius, sois libre,

(Prenant la main de Junie, qu'il joint à celle de Mutius.)

Et sois heureux.
Je ne suis que clément en te laissant la vie,
Mais je suis généreux en te rendant Junie.

MUTIUS.

Par ce double bienfait ne crois pas me tenter :
De l'ami des Tarquins je ne puis l'accepter ;
Mais tu dois obtenir de ma reconnaissance
L'aveu que ne m'eût point arraché ta puissance :
Apprends donc que, tout prêts à marcher sur mes pas,
Trois cents jeunes Romains ont juré ton trépas ;
Que tous doivent tenter cette illustre conquête,
Et que leurs traits cachés n'en veulent qu'à ta tête ;
Près de toi, dans ton camp, à toute heure, un poignard
Dirigé vers ton cœur l'atteindra tôt ou tard ;
Telle est la guerre, enfin, que, fidèle à sa haine,
Déclare à Porsenna la jeunesse romaine.

PORSENNA.

L'accueil que tu reçois leur fera voir assez
Que je ne tremble point pour mes jours menacés ;
Mais, dussent tous les rois m'accuser de faiblesse,
Je ne résiste plus au pouvoir qui me presse.
Un peuple où l'on immole à l'intérêt de tous
Et les biens les plus chers et les nœuds les plus doux,
Ou même quand ces traits sont lancés par Junie,
L'amour est moins puissant que ne l'est la patrie ;
Ce peuple, je le sens, devait être excepté :
Il est né pour la gloire et pour la liberté.

Je cède donc aux dieux sauveurs de cet empire,
Je cède à vos vertus que malgré moi j'admire,
Et, voulant d'un seul mot combler tous vos souhaits,
Je m'éloigne de Rome, et demande la paix.

JUNIE.

Qu'a-t-il dit? Ciel! O Rome!

MUTIUS.

O prodige incroyable!

JUNIE.

Quoi! de tant de sagesse un roi serait capable!

MUTIUS.

La paix, que tu consens enfin à demander,
Le sénat a, lui seul, le droit de l'accorder.
Je vais auprès de lui te servir d'interprète,
Et de tes légions annoncer la retraite :
Porsenna, tes bienfaits n'avaient pu me fléchir;
Ce bras qui me restait brûlait de te punir;
Le devoir me forçait d'être ingrat; ta clémence
Me force au doux plaisir de la reconnaissance.
Tu quittes nos remparts, Rome est libre; à ce prix
Je bénis mon erreur, et mes vœux sont remplis.

FIN DU PREMIER VOLUME.

BIBLIOTECA · PALLAVICINI · GENOVESI
23303

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

NOTICE SUR LUCE DE LANCIVAL. . . . . j

DISCOURS PRONONCÉS SUR LA TOMBE DE LUCE DE LANCIVAL. . . . . xvij

Discours de M. Deguerle. . . . . *Ib.*

Discours de M. Lacretelle. xx

Discours de M. Roger. . . . . xxiij

POÉSIES SUR LA MORT DE LUCE DE LANCIVAL. xxx

ACHILLE A SCYROS, poëme. 1

Dédicace à M. H. J. Schimmelpenninck. 3

Avertissement mis au devant de la seconde édition. 5

Préface. 13

CHANT PREMIER. 33

Notes du chant premier. 47

CHANT SECOND. 53

Notes du chant second. 69

CHANT TROISIÈME. 71

Notes du chant troisième. 85

CHANT QUATRIÈME 87

Notes du chant quatrième. 103

CHANT CINQUIÈME. 109

Notes du chant cinquième. 123

CHANT SIXIÈME. 125

Notes du chant sixième. 143

PASQUALE CARRATU'
Legatore
NAPOLI